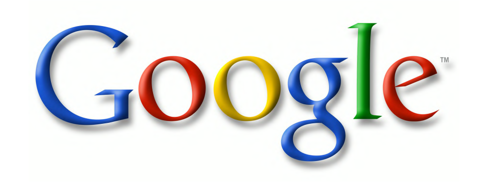








LA VIE DES MOTS

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules BARDOUX, Directeur.

LA

VIE DES MOTS

ÉTUDIÉE

DANS LEURS SIGNIFICATIONS

PAR

ARSÈNE DARMESTETER

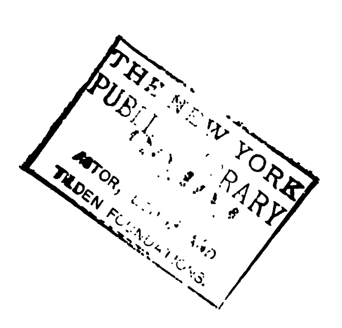
PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE DU MOYEN AGE
ET D'HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

CINQUIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1895





A

MES AUDITEURS

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION[1]

Ce petit livre sort de cinq leçons faites en Sorbonne, à la fin du second semestre de l'année 1885. L'auteur s'est proposé d'étudier les caractères de cette vie que notre esprit prête aux mots, en les chargeant d'exprimer les idées. L'introduction qui suit cette préface montrera la place qui revient au problème dans l'ensemble des questions qu'embrasse la philosophie du langage. Ici, on se contentera de quelques explications secondaires.

Ce n'est pas une étude historique des variations que les mots peuvent éprouver dans leurs significations qu'on a voulu tenter; c'est une étude philosophique des procédés logiques et des causes psy-

1. C'est en réalité une seconde édition corrigée : la première a été imprimée en juin et a paru en octobre 1886, à Londres, en traduction anglaise, chez les éditeurs C. Kegan Paul, Trench and C°.

chologiques ou linguistiques qui se cachent derrière l'évolution des sens. L'histoire des mots est ici un point de départ et un moyen pour s'élever à une étude plus haute.

Le lecteur sera frappé d'un grave défaut que présente cet opuscule : on ne s'y occupe guère que du français. Une étude de ce genre devrait embrasser un groupe naturel de langues, soit l'ensemble des langues romanes, soit tout le groupe indo-européen. Personne plus que l'auteur ne regrette cette lacune. Pour sa justification, il pourrait déclarer que, dans ces études nouvelles de philosophie linguistique, il faut procéder avec prudence, circonscrire d'abord le terrain et ne l'étudier que graduellement, ne songer en un mot à une synthèse qu'après de vastes séries de recherches analytiques. Peut-être au fond aurait-il raison. Mais la vérité est que ce travail est sorti seulement par occasion de recherches depuis longtemps entreprises et poursuivies à peu près exclusivement sur l'histoire de la langue française.

Les travaux spéciaux de l'auteur sur la formation des mots, son enseignement à la Faculté des lettres, une collaboration de quatorze années avec

M. Ad. Hatzfeld au *Dictionnaire général de la langue française* (qui va être mis sous presse), l'ont amené, à propos de l'étude des mots français, à un certain nombre de considérations générales. Déjà quelques-unes avaient paru, isolément, çà et là, dans divers ouvrages. La théorie du développement des sens par *rayonnement* et *enchaînement*[1] avait été indiquée sommairement, voilà quatorze ans, dans une note du *Traité de la formation des mots composés en français*[2], ainsi que la formule algébrique du développement par enchaînement, celle-ci exposée plus en détail dans une note de la *Revue philosophique*[3]. Les théories sur le *néologisme* et sur l'*archaïsme* avaient été également développées dans l'ouvrage consacré à la *Formation des mots nouveaux en français*[4] et dans une leçon d'ouverture faite en Sorbonne le 4 décembre 1883.

On a cru utile de reprendre ces idées un peu dispersées et de les coordonner systématiquement en les développant, en les complétant, en en faisant

1. Voir plus loin, p. 73 et suiv.
2. Page 249.
3. Tome II, page 519.
4. Page 32; voir tout le paragraphe III.

un corps de doctrine. L'ouvrage est cependant loin d'être complet; il ne prétend point l'être et n'aspire qu'au titre de simple esquisse. Loin de poser tous les problèmes que soulève l'évolution des sens des mots, l'auteur, à dessein, en a écarté quelques-uns qui, par leur nature trop spéciale, auraient compliqué la simplicité du plan adopté. Il s'est contenté de tracer un cadre, mais un cadre à la fois assez large et assez arrêté dans ses contours pour se prêter aux additions ultérieures, et recevoir sans trop de difficulté les faits qui par la suite y viendraient réclamer leur place.

On se doute bien que tout n'est pas nouveau dans une œuvre de ce genre. Diverses observations qu'elle contient se retrouvent dans quelques-uns des nombreux travaux [1] que ces dernières années ont vus paraître sur la philosophie ou la psychologie du langage. Si l'on veut bien lui reconnaître quelque mérite, ce sera sans doute de poser

1. Parmi ces travaux, signalons surtout le beau livre du professeur Whitney, la *Vie du Langage*, dont un chapitre (le cinquième) touche aux problèmes que nous étudions ici. Nous avons utilisé pour le choix des mots étudiés l'intéressant article de Littré (*Pathologie du langage*) qui ouvre son volume des *Glanures*, ainsi qu'une étude de M. Lehmann sur le changement des significations en français (*Die Bedeutungswechsel im Franzœsischen*), où sont insérés, mais mal classés et souvent mal compris,

avec plus de précision un certain nombre de problèmes, de les serrer de plus près, et d'ameuer parfois à une solution rigoureuse des questions qui n'avaient guère été jusqu'ici traitées qu'à grands traits, ou abordées de côté, ou simplement entrevues.

La liste des mots étudiés est assez considérable. Quelques-uns passent plusieurs fois sous les yeux du lecteur; ces répétitions sont voulues. La complexité des faits est si grande qu'on n'a pas cru pouvoir mieux la rendre visible qu'en prenant dans la masse des exemples quelques-uns plus particulièrement intéressants pour les soumettre sous toutes leurs faces au microscope de l'observation.

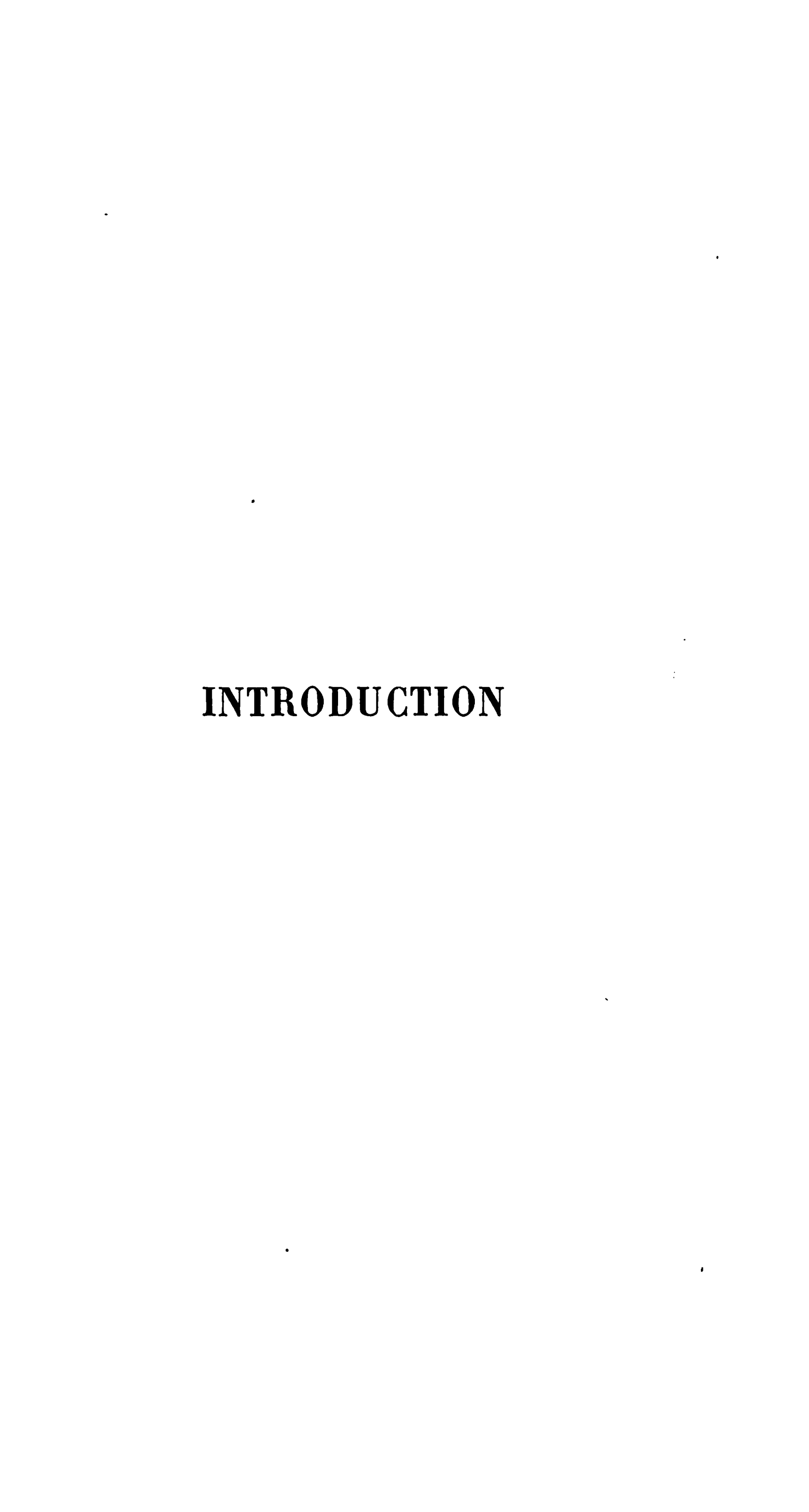
Les questions qui sont abordées dans la *Vie des mots* sont de celles qui ont toujours offert un singulier attrait aux esprits curieux des choses du

un nombre assez étendu d'exemples. — Nous rappelions plus haut la collaboration de M. Hatzfeld et de l'auteur au *Dictionnaire général de la langue française.* A cette collaboration nous empruntons les exemples de synonymie des pages 146 et 147, et aussi l'article *Timbre* (p. 81), qui, avec son curieux classement de sens, nous paraît un excellent exemple pour mettre en lumière le jeu combiné et les actions complexes du *rayonnement* et de l'*enchaînement.*

langage. Puisse ce petit livre retrouver auprès du lecteur l'accueil bienveillant que les leçons avaient trouvé auprès de l'auditoire sympathique de la Sorbonne! Puisse-t-il faire plus qu'intéresser la curiosité, et inspirer le désir d'approfondir l'étude de notre langue, d'en mieux suivre le développement, d'en mieux pénétrer le génie [1].

1. Remercions en terminant notre jeune ami, M. G. Pellissier, professeur de seconde au lycée Lakanal, d'avoir bien voulu partager avec nous le labeur de la correction des épreuves.

Octobre 1886.



INTRODUCTION

INTRODUCTION

S'il est une vérité banale aujourd'hui, c'est que les langues sont des organismes vivants dont la vie, pour être d'ordre purement intellectuel, n'en est pas moins réelle et peut se comparer à celle des organismes du règne végétal ou du règne animal.

Pendant plusieurs siècles, on n'étudia les langues classiques que cômme des langues mortes. On les apprenait pour comprendre et admirer les chefs-d'œuvre qu'elles nous ont laissés, pour s'essayer par l'imitation d'incomparables modèles dans l'art difficile d'écrire. Tout au plus de grands érudits scrutaient les mystères des manuscrits, discutaient les formes rares et douteuses qu'ils y lisaient, afin d'arriver à une meilleure intelligence de la langue des originaux.

Mais, avec la découverte du sanscrit, la science du langage fut constituée. Les langues furent étudiées pour elles-mêmes, et leur histoire devint un but de recherches. Ce ne sont plus seulement les belles langues

de Cicéron et de Virgile, de Sophocle et de Démosthène, qui réclament l'attention du linguiste ; mais le latin archaïque et celui de la décadence et les informes dialectes italiques; mais le grec homérique et le grec byzantin, et les patois dont est encore couvert le sol de l'Hellade. Les idiomes les plus variés, des plus augustes aux plus humbles, sont notés, examinés, approfondis dans leur histoire, dans leurs rapports réciproques. Une vaste enquête se poursuit pour dresser le catalogue complet de toutes les langues parlées aujourd'hui sur la surface du globe, et l'on s'attache à en déterminer les origines, à en retracer le développement, à reconnaître les formes par lesquelles ont passé leurs prononciations, leurs lexiques, leurs grammaires, et, dans la mesure du possible, à retrouver, derrière leur histoire, celle des civilisations.

Nous voudrions ici exposer brièvement quelques-uns des problèmes généraux que supposent ces recherches ou qui s'en dégagent et qui intéressent la psychologie.

I

Et d'abord un mot sur les questions d'origine. Quelle est l'origine du langage[1] ? Cette question si captivante, et qui sollicite invinciblement notre curiosité, n'a pu encore quitter le domaine de la pure hypothèse. La

1. Qu'il ait eu, ou non, un centre unique de formation.

science n'est pas mûre sur ce point. Même dans les langues dont on a les monuments les plus anciens (familles égyptienne, sémitique, indo-européenne), on ne saisit que des formes relativement récentes, et qui ont par derrière elles un long passé de transformations. La recherche, si haut qu'elle s'élève et fasse remonter ses inductions, n'atteint que des racines dérivées de racines primitives à jamais perdues. Le langage humain à lui tout seul ne peut donner la clef de son origine. Il faut sortir du cadre qui l'enferme pour le dominer et l'embrasser ; peut-être l'étude comparative du langage de l'homme et de celui qu'on peut reconnaître, sous des apparences diverses, dans plusieurs espèces animales, l'anthropologie et la zoologie combinées, permettront d'arriver à des résultats nouveaux dans une étude qui jusqu'à ce jour ne relève guère que de la métaphysique.

D'une prise plus sûre est l'intéressant et charmant problème de l'acquisition du langage chez l'enfant. L'étude y est relativement facile; des matériaux abondants ont déjà été rassemblés; les faits d'ailleurs sont sous la main de tous. Cette étude montrera, sans nul doute, comment la pensée encore simple de l'enfant attache d'abord au petit nombre de mots qu'il possède des idées d'une étendue et d'une compréhension de plus en plus grande, à mesure qu'il saisit un nombre de plus en plus grand d'objets; comment ensuite, par une action inverse, le nombre grandissant des mots nouveaux qu'il apprend lui fait restreindre les

généralisations trop vastes qu'il avait d'abord créées. Un accroissement d'idées plus prompt que l'acquisition du lexique correspondant, voilà le principe auquel il faut demander la clef de la plupart des faits dans la psychologie du langage enfantin.

Mais laissons ces deux questions d'origine pour considérer les langues dans les manifestations de la vie. Formes immédiates de la pensée, instruments créés par elle pour la traduire, ce sont autant de miroirs où viennent se réfléchir les habitudes d'esprit et la psychologie des peuples. Quelles sont les grandes questions linguistiques qui, dominant les problèmes spéciaux, relèvent de la philosophie du langage ?

II

Toute langue est dans une perpétuelle évolution. A quelque moment que ce soit de son existence, elle est dans un état d'équilibre plus ou moins durable, entre deux forces opposées qui tendent : l'une, la force conservatrice, à la maintenir dans son état actuel ; l'autre, la force révolutionnaire, à la pousser dans de nouvelles directions.

I. L'action d'une civilisation, si humble qu'elle soit, le respect de la tradition, le soin avec lequel la prononciation de l'enfant est surveillée par ceux qui l'entourent,

un bon goût naturel et un désir instinctif d'un langage choisi ; à un étage plus élevé dans le développement littéraire, l'influence des livres sacrés, comme la Bible dans les pays de langue germanique, le Koran dans les contrées musulmanes ; ou, à un étage plus haut encore, celle d'œuvres littéraires qui par leur propre beauté s'imposent à l'admiration de tous, et inspirent aux générations suivantes le culte d'une forme incomparable : voilà les principales causes qui maintiennent la pureté d'une langue. Elles sont comprises dans un mot, la culture de la pensée.

II. En face se place la force révolutionnaire, qui agit par les *altérations phonétiques* dans la prononciation, les *changements analogiques* dans la grammaire, le *néologisme* dans le lexique.

1° Les changements de prononciation partent de l'enfant[1]. L'enfant, avec ses organes vocaux encore délicats, altère et corrompt les mots qu'il ne peut pas encore bien prononcer. Souvent il est corrigé par les parents, les maîtres ; quelquefois il se corrige de lui-même ; mais souvent encore il garde en grandissant les défauts de prononciation qu'il s'est lui-même donnés, et il arrive à l'âge d'homme avec une prononciation déjà faussée. Ces corruptions se propagent de l'individu à la génération contemporaine de la famille, du hameau, du village, du district ; elles font tache d'huile et devien-

1. M. Louis Havet ; Whitney, *Vie du Langage*, p. 28.

nent des faits de langue. Alors, de deux choses l'une : ou le changement s'étend dans le milieu même où il est né, dans le hameau, le village, au sein d'un groupe naturel d'hommes que relient entre eux les relations constantes et journalières de la vie ; en ce cas, l'altération phonétique sera acceptée insensiblement par la majorité, puis par l'unanimité du groupe ; et les gens, oubliant la forme antérieure, feront triompher le changement phonétique [1] ; ou bien il ne sera accueilli que dans une partie déterminée, mais s'étendra au dehors, dans une autre direction, et l'on aura alors une séparation dialectale.

Or, ce changement de prononciation atteint, non pas les *mots* pris comme mots, mais les *sons ;* de là vient que le son, altéré en lui-même, se trouve également changé dans tous les mots où il se présente sous les mêmes conditions. Il s'ensuit que l'altération phonétique doit se produire avec une régularité analogue à celle que présentent les phénomènes d'ordre physique. N'est-elle pas d'ailleurs elle-même un fait purement physiologique ?

Dans l'évolution qui a transformé l'idiome indo-européen primitif en sanscrit, allemand, slave, celtique, grec, latin, ou dans celle qui, à la fin de l'empire, a fait aboutir le latin populaire sur les lèvres des peuples romans aux divers idiomes néo-latins, partout où l'on a pu suivre ces idiomes d'un point de départ donné

1. Cf. p. 114 et 115.

à un point d'arrivée, les changements de sons se sont produits si régulièrement qu'on a pu dire que les lois phonétiques sont absolues, qu'elles agissent d'une aveugle nécessité et qu'elles ne permettent et ne souffrent aucune exception[1].

2° La deuxième cause de changement est peut-être la plus importante, parce qu'elle atteint le corps même de la langue, la grammaire. Cette cause est l'*analogie*. Ici paraît une force nouvelle de nature *psychologique*, qui entre en lutte avec la force *physiologique* de l'altération phonétique ; et cette lutte met en lumière le caractère double du langage, qui en tant que *son* relève du monde physique, et en tant qu'expression de la pensée relève du monde moral.

Étant donné une forme grammaticale, une terminaison commune à quelques mots, l'analogie l'étend, au mépris de l'étymologie, c'est-à-dire de la phonétique, à toute une série d'autres mots, enlève ainsi à ceux-ci leurs formes, leurs terminaisons propres, et, les façonnant tous sur un même modèle, substitue l'unité à la

1. *Nach allem, was erst die methodisch strenger gewordene forschung unserer tage ermittelt hat, stellt sich das immer deutlicher heraus, dass die lautgesetze der sprachen geradezu blind, mit blinder naturnotwendigkeit wirken, dass es ausnahmen von ihnen oder verschonungen durch dieselben schlechterdings nicht gibt.* (Osthoff, *Das verbum in der nominalcomposition*, p. 326.) Disons que la nature des lois phonétiques est en ce moment l'objet de discussions animées et approfondies entre les linguistes d'Allemagne. Nous ne pouvons nous étendre sur ce point, et renvoyons le lecteur, entre autres ouvrages, au livre de M. Hugo Schuchardt, *Ueber die Lautgesetze. Gegen die Junggrammatiker*, Berlin, 1885.

variété. Par l'extension qu'elle donne à d'anciens éléments, elle crée un système nouveau.

Tantôt, et le plus souvent, l'analogie, en réduisant à un type unique les formes multiples dues à l'étymologie, se propose de simplifier la grammaire. Elle fait dominer l'uniformité. La forme grammaticale qui se trouve dans le *plus grand nombre* des mots de même nature s'impose *partout,* et la force d'inertie que l'analogie recèle au fond d'elle-même, triomphe des exceptions et les supprime.

Ainsi dans la première conjugaison française certains verbes, sous l'action de lois phonétiques spéciales, faisaient dans l'ancienne langue à la 2e personne du pluriel du présent de l'indicatif et de l'impératif *iez;* au participe passé *ié;* à l'infinitif *ier ;* ces trois terminaisons exceptionnelles, l'analogie les a fait disparaître devant les terminaisons générales de la conjugaison régulière *ez, é, er.*

Ailleurs, pour d'autres raisons phonétiques, l'ancienne langue changeait, dans certaines conditions déterminées, la voyelle du radical verbal en un autre son uniquement aux trois personnes du singulier et à la troisième du pluriel du présent aux modes indicatif, subjonctif et impératif.

En face de	*il* AI*me,*	elle disait	*nous* A*mons,*
—	*il l*È*ve,*	—	*nous l*A*vons,*
—	*il l*IÈ*ve,*	—	*nous l*E*vons,*
—	*il m*EI*ne,*	—	*nous m*E*nons,*

En face de *il trUEve,* elle disait *nous trouvons,*
— *il plEUre,* — *nous plOUrons,*

L'analogie a simplifié tout ce système, en imposant à toutes les personnes de tous les temps la même forme : *aimer, lever, laver, mener, trouver, pleurer.*

Tantôt l'analogie crée. Elle ne représente plus alors le droit de la force et du nombre qui supprime l'anomalie au profit de l'usage général; le langage s'en sert, par un acte spontané, pour mettre au jour des faits nouveaux. S'il s'agit en effet de produire un trait nouveau de grammaire ou de syntaxe, il s'empare d'un caractère qui n'existe que dans un ou plusieurs mots et l'attribue, par analogie, à tout un ensemble naturel de mots. C'est ainsi que le gallo-roman, sentant le besoin de mettre en relief par l'unité de la terminaison la première personne du pluriel dans tous les temps des diverses conjugaisons, mit à profit la terminaison unique que présentait la première personne du pluriel du verbe *esse,* être, à savoir : *sumus,* ancien français *sommes,* ou *sons,* et la substitua aux diverses terminaisons qui répondaient à *-āmus, -ēmus, -īmus, -ĭmus :* l'ancien français dit : *chantomes* ou *chantons, chantiomes* ou *chantions, chanteromes* ou *chanterons,* etc., *finissomes* ou *finissons, recevomes* ou *recevons,* et le français moderne : *chantons, chantions, chanterons, finissons,* etc.

Ailleurs, après avoir constitué ses deux conjugaisons vivantes en *are, er,* et en *ire, ir,* la langue chercha à mettre de l'ordre dans le chaos des formes verbales

qui ne se rangeaient pas sous les types *chanter* et *finir;* et comme c'est le participe passé qui offrait la plus grande variété de terminaisons, elle alla prendre à deux ou trois verbes leur participe en *utus* (*imbutus, solutus,* etc.), pour ajouter cette syllabe *utus* au radical d'une quantité d'autres verbes dont les participes primitifs disparurent. *Ruptus* fut remplacé par *rumputus, rompu; venditus* par *vendutus, vendu; visus* par *vidutus, veu, vu; tonsus* par *tondutus, tondu; cognitus* par *cognodutus, coneu, connu; fissus* par *findutus, fendu,* etc.

Ici l'analogie a été créatrice [1].

3° A ces actions modificatrices ajoutons le *néologisme,* qui est amené par l'acquisition de nouveaux faits, de nouvelles idées, de nouvelles façons de comprendre et de sentir les choses, et qui souvent entraîne avec lui la disparition d'autres mots, les nouvelles idées et leurs expressions faisant oublier les anciennes.

1. Les caractères essentiels de l'analogie n'ont pas encore été complètement mis en lumière, et il reste encore divers points à éclaircir. On a distingué une analogie *vraie* et une analogie *fausse;* cette distinction nous paraît sans fondement. On n'a pas encore, que je sache, expliqué pourquoi les formes nouvelles créées par l'analogie peuvent vivre pendant des siècles à côté des anciennes sans les supplanter, toutes deux étant également usitées (ainsi en français *je peux* à côté de *je puis*), alors que les formes nouvelles dues à la phonétique font disparaître rapidement au bout de quelques générations celles qui les précédaient. Il faudrait encore étudier le rôle de l'analogie dans les transformations syntactiques, rôle mal reconnu jusqu'ici, et même l'action qu'elle peut exercer dans certaines altérations phonétiques.

Telles sont les principales causes de changement dans les langues.

La vie, la santé du langage consiste à suivre le plus lentement possible la force révolutionnaire qui l'entraînera toujours assez vite, en se retenant fortement aux principes conservateurs.

III

Qu'arrivera-t-il si l'une des deux forces est seule à agir, tenant l'autre en respect et l'annulant? Quand la force révolutionnaire, néologique, reste inerte et que la langue s'immobilise, il y a péril pour celle-ci. Assurément des peuples dont la civilisation est sans changement et sans histoire, peuvent garder indéfiniment leur langue intacte; la pensée ne changeant pas, l'expression de la pensée n'a pas à changer[1]. Mais quand un faux respect de la tradition interdit au langage de suivre le cours des idées et qu'il y a contradiction entre la pensée de la nation et la forme qu'elle lui fait revêtir, la langue peut s'épuiser et périr. Nous en avons un exemple illustre dans le latin classique, le latin des écrivains et de la haute société romaine, qui se refusa à suivre le latin populaire dans le libre jeu de son développement, se cristallisa dans le respect d'une forme consacrée, et vers la fin de l'empire périt d'épuisement, laissant la place à

1. Ainsi de l'islandais, langue mère des idiomes scandinaves

cet idiome populaire si plein de force et de vie qu'une famille nombreuse de langues et plus nombreuse encore de dialectes sortit de son sein, toute prête à conquérir pour son compte l'empire que l'autre abandonnait.

Lorsque la force révolutionnaire seule agit, la langue, précipitée dans la voie des changements, se transforme avec une incroyable rapidité. Tantôt, dans l'espace de plusieurs générations, elle aboutit à un état si différent de l'état antérieur qu'elle paraît à bon droit une langue nouvelle. Tantôt elle se diversifie en une foule de dialectes qui vont se divisant et se subdivisant à l'infini. Dans certains patois, dans certains idiomes sauvages, dit-on, une seule génération voit des langues naître et mourir pour renaître sous une autre forme.

IV

Ce développement effréné, cette course irrésistible que présente l'histoire de certaines langues, des linguistes[1] l'ont considéré comme l'idéal de la vie du langage, parce que là on saisit mieux la langue dans le jeu libre des forces auxquelles elle s'abandonne.

modernes, qui, devenu ici le norvégien, là le suédois, ailleurs le danois, s'est maintenu à peu près intact jusqu'à nos jours en Islande.

1. Voir Max Müller, *Leçons sur la science du langage*, deuxième leçon.

Pour ces savants, les langues littéraires sont des langues artificielles où intervient la volonté de l'écrivain, de l'artiste, l'action savante de l'école. Pour eux, les idiomes des Papous et des Peaux-Rouges l'emporteraient donc sur nos belles langues littéraires, autant que les chardons sauvages sur les roses merveilleuses obtenues par une culture raffinée et un art supérieur! La tulipe bleue ou noire n'est-elle pas un monstre pour le botaniste?

Nous ne saurions admettre cette façon de voir et la justesse de la comparaison. Le botaniste peut avoir raison; le linguiste certainement non. Et d'abord, ce changement à outrance, dont on fait la vie idéale des langues, va à l'encontre de l'objet même du langage et lui fait perdre à peu près toute son utilité, puisque, dans les idiomes sauvages dont il est question, les vieillards ne comprennent plus les jeunes gens. N'est-ce pas là une preuve frappante qu'on est en présence d'un fait anormal et d'un vrai cas de tératologie? Puis, quelle est la cause première de cette évolution sans fin, sinon l'ignorance et la faiblesse intellectuelle des barbares qui parlent ces idiomes? Non, le langage s'affermit avec la civilisation. Les actions littéraires, dit-on, altèrent le caractère naïf et spontané des langues. Mais adopter ces vues, c'est oublier que ce progrès de la civilisation auquel on doit les littératures et les formes artistiques du langage qui les sauvent de l'oubli, est un mouvement aussi naturel et qui a des causes aussi inconscientes que les autres manifestations de

l'activité humaine : art, religion, idées morales, institutions sociales, politiques, etc.

Les causes qui agissent sur le développement des patois et des langues barbares sont plus simples, il est vrai, et plus faciles à déterminer. Mais les facteurs correspondants qu'on trouve dans les langues littéraires, pour présenter des actions plus complexes, n'en existent pas moins naturellement. Depuis quand la complexité des faits est-elle une raison pour déprécier la science qui les étudie ? Bien mieux, le jeu en est plus intéressant.

Chez les peuples modernes, par exemple, la formation savante a été emprunter au latin et au grec une quantité de mots qu'elle a introduits, presque sans changement, dans le courant de la langue, créant ainsi au sein du lexique naturel un lexique nouveau, artificiel dans ses origines. Mais cette invasion elle-même se fait en vertu de causes naturelles que la science historique a pour objet de déterminer, et le mélange de ce lexique savant avec le lexique populaire amène des phénomènes nouveaux, où se manifeste sous de nouveaux aspects, pour qui sait les observer, l'activité incessante du langage.

Puisque le langage est un instrument dont les hommes se servent pour communiquer entre eux, plus l'horizon de la pensée, avec le progrès de la civilisation, se sera élargi, plus la langue aura servi à l'expression de nouvelles idées, plus aussi elle gagnera en noblesse et en grandeur, plus elle fournira à l'ob-

servation du linguiste et du penseur. « Toute la dignité *du langage* consiste dans la pensée, et c'est de là qu'il lui faut relever. »[1]

V

Patois et langues littéraires nous font assister durant leur vie à ce jeu de deux forces opposées où les traditions du passé luttent contre les tendances de l'avenir, où se montrent les diverses façons de penser des nations, leur tour d'esprit, vaste tableau d'un intérêt puissant et dont le spectacle éveille dans la pensée un monde de problèmes.

Peut-on déterminer les causes profondes de la naissance ou de la mort d'une langue ? Durant l'évolution dialectale, qu'est-ce qui assigne à chaque région sa forme propre de dialecte ? A un autre point de vue, quelles sont les influences réciproques que peuvent exercer et subir deux langues voisines ? Et jusqu'à quel point l'une d'elles peut-elle déformer l'autre sans lui enlever sa personnalité ? Pour quelles raisons et par quelle marche tel idiome recule-t-il devant un autre, et les habitants d'une région renoncent-ils insensiblement à leur patois pour adopter celui de la région limitrophe ? En particulier, sous quelles actions les patois

1. Pour l'examen spécial des rapports qui existent entre la langue et la littérature, et l'action que la seconde peut exercer sur la première, voir page 126, note 1.

disparaissent-ils devant la langue littéraire ? Dans quelle mesure la nationalité locale est-elle atteinte par le coup porté à l'idiome ? Et si, au lieu de considérer le peuple, nous ne considérons plus que l'individu, est-il possible de savoir à fond une ou plusieurs langues étrangères de manière à en faire autant de langues maternelles, et de porter dans son esprit et concilier sans effort des modes différents et souvent opposés de grouper les idées et de comprendre les choses sans nuire à l'originalité de sa pensée ? N'y-a-t-il pas là péril pour l'intelligence ?

Voilà un ensemble de questions que la philologie pose à la psychologie, et nous n'avons pas signalé celle qui se dégage de toutes et qui en est le couronnement : l'action qu'exercent la pensée sur le langage et le langage sur la pensée.

VI

Descendons à des problèmes plus spéciaux, qui touchent, non aux langues en général, mais aux diverses parties dont elles se composent.

Toute langue contient trois séries de faits : les *mots*, les *formes grammaticales*, les *faits syntactiques*. Nous allons les passer successivement en revue, en partant des formes grammaticales.

Celles-ci ne sont autre chose que le système de déclinaison et de conjugaison ; elles constituent le fond

même de la langue ; c'est le *moule* où les mots viennent prendre corps.

Un peuple peut changer son lexique et sa syntaxe ; s'il garde ses formes grammaticales, sa langue n'aura pas changé. Avec le même lexique et la même syntaxe, au cas que la chose fût possible, la langue deviendrait autre, si les formes grammaticales variaient. L'anglais est resté au fond une langue germanique, malgré les vingt-cinq ou trente mille mots français qui l'ont pénétré, parce que sa grammaire est restée germanique. Le persan a été si bien envahi par l'arabe que le lexique indigène est comme noyé dans l'élément étranger ; et pourtant le persan est demeuré langue indo-européenne, parce que sa grammaire n'a rien subi de l'atteinte sémitique. C'est que les mots s'empruntent, s'oublient, se perdent, se renouvellent, mais que le moule de la déclinaison et de la conjugaison par lequel la langue fait passer ce matériel mobile et instable, demeure toujours semblable à lui-même.

Que le français, par exemple, aille donner à l'allemand l'imparfait qui lui manque ! Que l'anglais aille nous transmettre ses deux futurs ! La chose paraît inconcevable.

Ce sont les systèmes grammaticaux qui permettent de classer les langues en ordres, familles, genres, espèces. On connaît ces grandes divisions de langues monosyllabiques, agglutinantes et flexionnelles, dans lesquelles on a distribué toutes les langues connues sur la surface du globe. Sans admettre que les langues

agglutinantes aient passé par le premier état du monosyllabisme, que les langues flexionnelles aient traversé les deux périodes du monosyllabisme et de l'agglutination avant d'arriver à leur système de flexion (ce sont là de pures hypothèses jusqu'ici indémontrées, et indémontrables), sans rechercher les origines de ces systèmes si différents, on peut reconnaître les habitudes d'esprit diverses et les diverses façons de penser qu'ils représentent. Les idiomes monosyllabiques donnent l'exemple d'une logique et d'un mode de combinaison des éléments de la pensée à peu près inconcevables à nous autres Européens. Et, à ne prendre que les langues flexionnelles, quelle variété de systèmes et quelle différence dans la façon de saisir et de formuler la pensée ! La conjugaison sémitique, si riche en voix, si pauvre en modes et en temps, suppose un état psychologique tout autre que celui qui a produit la conjugaison aryenne, avec sa richesse de modes et de temps et son petit nombre de voix. Les moules en sont si opposés les uns aux autres que tous les efforts des savants ont échoué jusqu'ici pour les ramener à une unité première[1]. Dans le groupe indo-européen lui-même, malgré la communauté d'origine, la conjugaison s'est dé-

1. La grammaire comparée des langues sémitiques nous permet de déterminer le type primitif qui a donné naissance aux diverses conjugaisons sémitiques. On peut espérer que la grammaire comparée de l'égyptien et des idiomes berbères d'un côté, de ce groupe et du groupe sémitique de l'autre, nous permettra un jour de reconstruire un type linguistique aïeul de ces trois groupes et qui remontera, avec l'indo-européen, à une langue commune primitive.

veloppée en systèmes assez divergents pour paraître irréductibles entre eux. Cette puissance de la pensée humaine à prendre corps dans des formes tellement variées n'est pas un des moindres traits qui s'imposent à l'attention du penseur.

VII

La construction ou syntaxe est la fin où tend toute langue, puisque les mots, sous les formes grammaticales qui leur sont propres, doivent se combiner en phrases pour exprimer la pensée. Les constructions sont déterminées par des raisons historiques ou logiques. Le plus souvent l'usage d'une époque est le résultat d'une lutte entre l'ordre historique ou traditionnel et les tendances logiques nouvelles qui poussent la langue dans d'autres voies. Quelquefois paraît cette force que nous avons déjà signalée, l'analogie, qui modifie certaines constructions sur le modèle d'autres voisines. Derrière ces changements qui atteignent la forme, on aperçoit nettement des changements plus profonds dans les habitudes de l'esprit, qui vient à considérer les choses sous des angles nouveaux et à analyser autrement ses pensées. Quand on voit la race française décomposer lentement, siècle par siècle, les constructions synthétiques qu'elle recevait du latin pour leur substituer insensiblement des constructions analytiques, on pénètre mieux dans le caractère de cette race

qui a besoin de voir clair dans ses idées et de les diviser pour les mieux saisir.

La psychologie a beaucoup à attendre de la syntaxe historique, science toute nouvelle, à peine ébauchée, mais d'étendue immense et de portée sans fin.

VIII

Nous arrivons aux *mots :* on peut les étudier à divers points de vue :

1° Ce sont de purs sons, dont la production dépend des organes vocaux : bouche, larynx, cordes vocales, poumons. Chaque langue a ses habitudes de prononciation, son système de sons. Ces habitudes changent insensiblement, d'après les lois phonétiques dont nous avons précédemment parlé. Nous avons signalé les principaux problèmes généraux qui relèvent de la phonétique ; d'autres plus spéciaux peuvent être posés, mais ils intéressent moins le philosophe que le physiologiste ou l'anthropologiste, puisque la phonétique relève des organes corporels. Le plus important est celui de l'influence de la race et des milieux. Comment des dialectes voisins, par exemple le piémontais et le vénitien, arrivent-ils à acquérir des caractères si opposés ? Pourquoi l'ancien allemand a-t-il perdu cette douceur souveraine dont on retrouve l'écho dans le gothique du IVe siècle, pour la remplacer par la rude harmonie de l'allemand moderne ? Comment une langue à

certains moments devient-elle incapable de sons qu'elle admettait jadis sans difficulté, et les remplace-t-elle par des sons nouveaux qui semblent soudainement, spontanément, s'étendre sur tout son territoire[1]?

IX

2° Les mots sont aussi des groupes naturels et fixes de sons ayant chacun son indépendance propre. Ils donnent naissance à d'autres mots et se créent des familles. Ils s'adjoignent tantôt deux ou plusieurs mots pour former entre eux des mots dits *composés;* tantôt des terminaisons spéciales dites *suffixes* qui en changent la nature et la fonction, d'après des principes déterminés de *dérivation.*

Chaque langue a ses procédés propres de composition fondés sur des principes logiques spéciaux. Les langues romanes ignorent à peu près complètement la composition avec génitif si riche en allemand et en anglais, tandis que l'allemand connaît à peine la composition par apposition, si féconde dans les langues romanes. L'anglais, seul des dialectes germaniques, a conservé un procédé de composition encore vivant en sanscrit et qu'il doit à la langue mère[2].

1. D'autres problèmes seraient à signaler, mais ils appartiennent plutôt à la linguistique qu'à la psychologie : ainsi les questions de phonétique syntactique.

2. Le composé dont *good-natured, great-minded* sont les types.

La dérivation nous montre un procédé tout différent. Là où l'allemand dit *Apfelbaum* = *Arbre à pommes*, le français dira *pomm-ier*. A y bien réfléchir, rien d'étrange comme la dérivation. Prendre dans un ou plusieurs mots une même terminaison commune, en faire le représentant d'une idée *abstraite*, l'ajouter à toute une série de mots simples pour leur faire rendre cette même idée, en modifier graduellement le caractère et lui faire exprimer par des élargissements insensibles des rapports nouveaux qui vont en se multipliant; créer ainsi de vrais mots qui n'ont pas d'existence propre par eux-mêmes, qui n'ont aucune indépendance, aucune individualité, que la langue n'isole jamais, qui ne vivent qu'à la queue des mots simples, et qui cependant sont les porteurs d'idées générales, voilà l'étonnant résultat auquel arrivent les langues quand elles créent des suffixes[1]. Une force ic

1. Par exemple, voyez ce qui se passe avec le suffixe français *age*. C'est le suffixe latin *-aticus*, qui existait dans un petit nombre d'adjectifs : *silv-aticus, err-aticus, fan-aticus*. Pour la prononciation, *-aticus, -aticum* est devenu *-adego, -adeo, -adio -adje, -age*; pour la forme, il est devenu suffixe de substantif comme d'adjectif; pour le sens enfin, dans les substantifs, il a commencé par former des collectifs : *cour-age*, proprement, ce qui est relatif au cœur, l'ensemble des sentiments du cœur; *feuillage*, l'ensemble des feuilles; *plumage*, l'ensemble des plumes : voilà une première conquête de sens; *age* est donc devenu, sous forme suffixale, un vrai nom collectif.

Bientôt, dans des dérivés de verbes transitifs, exprimant le résultat collectif de l'action (*lavage*, tout ce qui est lavé), il passe insensiblement à l'idée de cause; c'est ainsi que le suffixe *age* aujourd'hui est le synonyme de l'*action de faire : blanchissage, repassage, nettoyage*, etc.. action de blanchir, de repasser, de nettoyer, etc.

est en jeu que nous avons déjà vue à l'œuvre, l'analogie. C'est peut-être dans la dérivation qu'on saisit le plus nettement l'action de l'esprit sur le langage, parce qu'il y manie des éléments peu nombreux, la liste des suffixes étant nécessairement très limitée, et que les rapports exprimés sont plus simples.

D'un autre côté, la psychologie comparée des peuples trouve une matière féconde dans l'étude qui rapproche entre eux les procédés de formation des mots de langue à langue. La puissance de composition à peu près illimitée de l'allemand est compensée par une indigence de dérivation qui fait contraste avec la puissance de dérivation et la pauvreté de composition[1] des langues romanes. Que gagne ou perd l'expression de la pensée à l'emploi de l'un ou de l'autre de ces divers procédés ? Voilà encore une de ces questions qui pénètrent au fond de la psychologie populaire.

X

3° Enfin les mots expriment les idées. Le mot est créé pour rendre la pensée. Quel est le rapport qui l'unit à l'idée dont il est le signe? Jusqu'à quel point l'histoire des changements de sens reflète-t-elle l'histoire de la pensée? Tel est précisément le problème dont nous abordons ici l'examen.

1. Moins grande toutefois qu'on ne le croit généralement.

Dans l'étude qui suit, on voudrait déterminer d'abord les caractères logiques de cette vie intellectuelle et morale que notre pensée donne aux mots; autrement dit, montrer par quel procédé de l'esprit et sous l'action de quelles causes ils naissent et se développent au sein de la langue. Puis, on voudrait montrer comment celle-ci règle les rapports des sens entre les mots voisins, comment ces mots se comportent entre eux et subissent de la part les uns des autres ou imposent les uns aux autres des actions réciproques; enfin de quelle façon ils épuisent les concepts qu'ils possèdent et disparaissent condamnés à l'oubli.

Naissance, vie et mort des mots; nous avons donc raison d'intituler cet opuscule *la Vie des mots étudiée dans leurs significations.*

Cette étude du mot le prend non pas à sa première origine, mais au sens immédiatement précédent d'où est dérivé celui qui est examiné. Déterminer la vie d'une signification, c'est remonter non à l'origine première du mot, mais au sens antérieur qui l'explique, comme en histoire naturelle remonter à l'origine d'un individu, c'est non remonter à l'origine de l'espèce, mais aux individus, mâle et femelle, dont il dérive.

Dans ce travail on trouvera un certain nombre de comparaisons avec l'histoire naturelle. Ces rapprochements n'ont point été cherchés de parti pris, mais se sont rencontrés d'eux-mêmes sous la plume de l'auteur.

Des recherches poursuivies pendant de longues an-

nées sur l'histoire des langues romanes et en particulier du français, l'ont depuis longtemps conduit à cette conclusion (à laquelle d'autres linguistes étaient pour leur compte déjà arrivés) que le transformisme est la loi de l'évolution du langage.

Ses connaissances en histoire naturelle ne lui permettent pas d'affirmer que les théories de Darwin soient la vérité. Mais, dussent-elles céder la place à des théories nouvelles, le transformisme dans le langage reste un fait.

Le langage est une matière sonore que la pensée humaine transforme, insensiblement et sans fin, sous l'action inconsciente de la concurrence vitale et de la sélection naturelle.

PREMIÈRE PARTIE

COMMENT NAISSENT LES MOTS



PREMIÈRE PARTIE

COMMENT NAISSENT LES MOTS

CHAPITRE PREMIER

VUE GÉNÉRALE DE LA QUESTION

§ 1. Les mots naissent de deux manières, par créations nouvelles de mots ou *néologismes de mots,* et par créations nouvelles de significations ou *néologismes de significations.*

Quand la langue crée des *mots* nouveaux, elle a recours, soit à des emprunts aux langues étrangères, soit à des procédés de dérivation qui tirent d'un mot déjà existant de nouveaux mots, par adjonction de préfixes, de suffixes ou par combinaisons de deux ou plusieurs mots entre eux. L'étude de ces emprunts ou de ces procédés de dérivation relève de l'histoire du lexique ou de la grammaire; nous n'avons à en tenir compte qu'au point de vue de la représentation des idées.

Quand la langue crée des *sens* nouveaux, elle donne à des mots déjà existants des fonctions qu'ils ignoraient jusqu'alors. Sans paraître porter atteinte au lexique,

elle fait en réalité de ce mot un véritable mot nouveau, puisque, avec une économie de *son* , elle donne à une même forme des fonctions différentes.

Le néologisme de signification prête à l'étude logique et psychologique que nous entreprenons ici une matière beaucoup plus riche; c'est en effet dans les changements de sens que paraît avant tout la marche de l'esprit maniant et façonnant le lexique.

§ 2. Dans l'état le plus habituel du langage, les mots conservent leur sens propre; ils restent attachés aux objets qu'ils désignent et le rapport demeure constant entre le signe et la chose signifiée. C'est ainsi que, malgré les déformations que les lois de la phonétique ont imposées aux mots latins dans leur passage aux langues romanes, nombre d'entre eux ont continué, dans les idiomes nouveaux, à exprimer les mêmes idées, à éveiller les mêmes images.

Pour ne point sortir du français, nous avons dressé une liste considérable — et on pourrait facilement la doubler et la tripler — de mots qui n'ont point modifié leur signification première de l'époque latine à nos jours. Ils appartiennent à tous les ordres d'idées, et représentent des faits concrets ou abstraits, des êtres du règne animal, végétal ou minéral, les diverses formes, les diverses productions de l'activité humaine, matérielle ou morale, etc. [1].

1. Voir cette liste à l'Appendice Ier.

Si nous pouvions remonter du latin à la langue indo-européenne primitive d'où sont sortis la plupart de ces mots, nous ne constaterions sans doute guère de changements dans leur signification; et, autant qu'on peut le présumer, s'ils continuent de vivre, dans la suite des développements que le temps pourra apporter à notre idiome, ils conserveront immobiles leurs significations.

Si haut qu'on remonte dans l'histoire des noms de nombres, à travers les altérations des sons, on retrouve, à l'origine, une même signification première, qui se poursuit et se perpétue, depuis des milliers d'années, sur les lèvres des peuples divers qui constituent la grande famille indo-européenne[1].

Ainsi, en thèse générale, sous les diversités de forme qu'amènent les lois de la prononciation, les mots gardent intacte l'empreinte primitive que leur a donnée la pensée populaire. Les générations se suivent, recevant des générations antérieures la tradition orale d'expressions, d'idées et d'images qu'elles transmettent aux générations suivantes.

§ 3. Cependant, à côté de cette force de conservation qui maintient et sauve l'unité de la langue, agit la force révolutionnaire qui tend à la modifier, à la précipiter dans des directions nouvelles, transformant, avec ses autres éléments, la signification des mots.

1. M. Bréal, *Mélanges de mythologie et de linguistique*, p. 384.

Les causes de ces changements sont aussi multiples que les actions infinies qui modifient les civilisations. L'état du lexique d'un peuple, à un moment donné, répond nécessairement à l'état des idées qui, à ce moment, s'agitent dans son esprit, et le flux incessant de faits et de pensées qu'emportent les générations dans leur écoulement sans fin laisse sa trace dans le vocabulaire.

Pour nous en tenir à la France et au français, l'Église, les institutions féodales, les croisades, les progrès de la royauté, le triomphe du droit romain sur le droit coutumier, la Renaissance, la Réforme, les humanités, la monarchie absolue, l'immense développement des sciences aux temps modernes, l'avènement de la démocratie, voilà autant de causes, pour ne citer que les plus notables, qui ont contribué aux transformations de la civilisation française, sans parler de celles qu'apportent dans les mœurs le cours naturel du temps, dans les esprits l'action incessante d'une littérature qui depuis le XIe siècle n'a pas eu une heure de sommeil.

Que de faits, que d'idées nouvelles ont dû ainsi pénétrer dans le trésor de la pensée commune! Pour l'expression de ces faits et de ces idées, la langue a recouru à des mots nouveaux; mais très souvent aussi, elle s'est contentée d'appliquer un ancien mot à l'expression d'une chose nouvelle.

§ 4. Ces causes *historiques* ne sont pas les seules,

ıtres actions entrent aussi en jeu, plus intimes, ; profondes, plus mystérieuses. Ainsi, pour ne noter la plus apparente, les mots peuvent s'user à la ;ue; et des termes, jadis expressifs, faire place à tres plus imagés qui s'enrichiront de leur signiion, pour s'en voir à leur tour dépouillés et mis à rt par de nouveaux venus.

;. Quels sont les modes logiques suivant lesquels roduisent ces changements? Quelles en sont les ıs psychologiques ou morales? Enfin, comment ıots, ces sens nouveaux pénètrent-ils dans la lant l'affectent-ils? Voilà les trois questions auxquelramène la question unique posée au commencede cette partie : *Comment naissent les mots?*

CHAPITRE II

CONDITIONS LOGIQUES DES CHANGEMENTS D

§ 6. Dans l'examen des conditions logiqu régissent les changements de sens, il faut proc simple au composé, et partir des faits les plus taires pour s'élever aux combinaisons les plu plexes.

Et d'abord, qu'est-ce que le mot?

I. *Du mot.*

§ 7. Dans toute langue parlée, le *mot* est un un groupe de sons articulés auquel ceux qui attachent une valeur intellectuelle. C'est un si *nore* qui rappelle, par suite d'une association ré d'idées, soit l'image d'un objet matériel, soit d'une notion abstraite. L'esprit garde le souven *tant* de ce rapport, et quand paraît le m tendu ou lu, il éveille l'idée dont il est le si inversement, quand la pensée éveille l'idée, ci paraît sous l'enveloppe du mot qui la repr Apprendre le lexique d'une langue consiste jus à graver dans sa mémoire les sons articulés d

angue dans leurs rapports avec les images et les idées lont ils sont les signes.

Il suit de là que la *vie des mots* n'est autre chose que la *valeur constante* que l'esprit, par la force de l'habitude, leur donne régulièrement, valeur qui les rend les signes normaux de telles images ou idées. Les mots *naissent,* quand l'esprit fait d'un nouveau mot l'expression habituelle d'une idée; les mots *se développent* ou *dépérissent,* quand l'esprit attache régulièrement à un même mot un groupe plus étendu ou plus restreint d'images ou d'idées. Les mots *meurent,* quand l'esprit cesse de voir derrière eux les images ou les idées dont ils étaient les signes habituels, et par suite, n'usant plus de ces mots, les oublie. La vie des mots vient donc de l'activité de la pensée, qui modifie diversement les rapports qu'elle établit entre les objets de cette activité (images de choses sensibles, notions abstraites) et les sons articulés, dits mots, dont elle a fait autant de signes.

§ 8. Le mot est le serviteur de l'idée; sans idée, point de mot; ce n'est qu'un vain assemblage de sons. Mais l'idée peut exister sans mot; seulement elle reste dans l'esprit, à l'état subjectif, et ne fait point partie du langage.

Il semblerait que le langage dût posséder autant de termes que d'idées simples, et créer un mot pour chacune d'elles. Mais les ressources dont il dispose sont souvent insuffisantes pour rendre ainsi les nouvelles idées,

et d'ailleurs la mémoire serait écrasée sous le poids des mots. L'esprit recourt à un procédé plus simple ; il donne à un même mot plusieurs significations.

Il existe dans les organismes inférieurs un procédé de reproduction [1] en vertu duquel un être bourgeonne et se sépare en plusieurs fragments, qui deviennent ensuite autant d'individus indépendants, quoique identiques, en matière et en forme, à l'individu d'où ils sortent. Il en est de même dans le langage. Un seul et même terme se charge de plusieurs significations qui, chacune à part, s'approprient le *son* primitif et vivent ensuite de leur vie propre [2]. La langue oublie leurs communes origines, et ce n'est que dans les catalogues artificiels des langues, les dictionnaires, qu'on les voit classées sous un même chef, et qu'on peut saisir la source unique dont elles dérivent.

§ 9. De là ce fait, en apparence étrange, que les mots de la langue, quand nous en avons besoin, viennent à notre souvenir dans l'acception spéciale où nous voulons les employer, et sans que nous ayons à nous embarrasser de la multiplicité des sens que chacun d'eux peut comporter. Si je veux exprimer cette idée que *tel élève est à la tête de sa classe,* les mots *tête* et *classe* se présenteront immédiatement à ma pensée dans les sens spéciaux où je les emploie, et je n'aurai pas

1. La *gemmation.*
2. De quelle façon, nous le verrons plus loin, p. 67 et suiv.

un instant besoin d'avoir égard aux diverses autres significations qu'ils possèdent. C'est que les idées spéciales que je veux exprimer sont, de par les habitudes de la langue que je parle, liées à ces deux mots; d'autres idées peuvent leur être attachées; mais comme je n'y songe pas, je ne vois dans *tête* et *classe* que les acceptions qui me conviennent. L'idée spéciale évoque le mot dans sa fonction spéciale, parce que c'est de l'idée, non du mot, que part l'esprit quand il exprime sa pensée[1]; et celui-ci ne s'embarrasse pas plus des autres significations du terme qu'il emploie, qu'il ne s'embarrasse des autres termes de la langue.

Voilà pourquoi encore le lexique entier que chacun de nous porte en sa tête demeure presque totalement latent et comme endormi dans notre pensée. Seuls les mots viennent se mettre à notre service qui rendent les seules idées que nous pensons actuellement; tout le reste disparaît comme disparaissent, au moment où nous concevons telle pensée particulière, les innombrables sensations, images ou idées qu'a déroulées antérieurement l'activité incessante de notre esprit. C'est dire que le mot, sensation sonore que l'esprit emploie comme substitut des pensées, est soumis, comme tous les autres éléments sensationnels, aux lois de l'association des idées[2].

1. On ne part guère du mot pour arriver à l'idée que quand il s'agit d'apprendre une langue.
2. Ces considérations répondent aux questions posées par

II. *Formation du substantif.*

§ 10. Les changements de sens peuvent atteindre . diverses parties du discours, plus fréquemment les noı (substantifs et adjectifs) et les verbes, moins souve les mots invariables et moins encore les pronoms.

Au point de vue qui nous occupe, la nature gramm ticale du mot importe peu ; la marche de l'esprit, pa tout, reste au fond la même. Dans le substantif elle e plus facile à saisir ; d'ailleurs le substantif est la part du discours la plus féconde en changements et la plı importante à étudier. C'est donc l'analyse du substant qui servira de point de départ à notre recherche. Ma il reste entendu que tout ce que nous en dirons pe s'appliquer, sauf de légers changements, aux autr sortes de mots.

§ 11. Tout substantif désigne à l'origine un objet pa une qualité particulière qui le détermine. Ainsi, chose que le latin appelle *fluvius,* fleuve, présente d vers traits caractéristiques : aspect des rives, moveme de l'eau, etc., dont chacun pourrait servir à la dénor mer ; le mouvement de l'eau a été choisi, et cette qu lité d'eau *courante, quod fluit,* a donné son nom à chose. Ainsi encore ce que le français appelle *vaissea*

M. Michel Bréal dans un curieux et intéressant *Mémoire* lu séance publique à l'Institut. Voir la *Revue Bleue,* 1884, t. p. 552.

par assimilation de forme à un grand vase, ou *bâtiment* par allusion au travail de la construction, le latin l'appelle *navire*, c'est-à-dire ce qui *nage*, *flotte* sur l'eau (*natat*) [1].

Cette qualité particulière qui sert à dénommer l'objet est le *déterminant*, ainsi dit parce qu'il le *détermine* et le fait connaître par un caractère spécial. Dans *une capitale*, *capitale* est le *déterminant* qui caractérise un *déterminé* sous-entendu (*ville*, *lettre*). Dans *fluvius*, *navis*, les idées de *couler*, de *flotter* sont les déterminants qui précisent les déterminés généraux non exprimés : *la chose* (qui coule, flotte). Dans les noms composés, les rapports des déterminants et des déterminés sont plus visibles, parce que ceux-ci sont tous deux exprimés : ainsi dans *coffre-fort*, *coffre* est le déterminé que précise le déterminant *fort*.

Le choix d'un déterminant, tel est donc le premier acte de l'esprit dénommant un objet : il y saisit une qualité et en prend le nom pour en faire le nom de l'objet.

§ 12. Chose curieuse, cette qualité n'a nullement besoin d'être essentielle et vraiment dénominative.

Ainsi *cahier* est, étymologiquement, un groupe de *quatre* choses (ancien français *caier*, *caern*, *cadern*, du latin *quaternum*, groupe de *quatre* [*s.-e.* feuillets]).

1. Dans toute langue, tout nom dont on trouve l'étymologie se ramène invariablement à un qualificatif, et la recherche étymologique, comme nous le verrons plus loin, consiste précisément à reconnaître les qualificatifs qui se cachent derrière les noms. Voir p. 68.

Carillon est aussi un groupe de *quatre* (cloches), du latin vulgaire *quadrilionem,* réunion de quatre.

La *confiture* est tout simplement une *préparation* (*confectura*).

Le *chapelet* n'est autre chose qu'une petite couronne (de *chapel, chapeau,* guirlande).

Les *lunettes* sont simplement de petites *lunes.*

Un *soldat* est un homme payé, *soldé* (de l'italien *soldato,* de *soldo,* sou).

Une *tortue* est un animal *aux* (*pieds*) *tors, tortus.*

Rien dans ces mots n'indique *étymologiquement* les idées qui nous paraissent essentielles de *feuilles à écrire,* de *cloches,* de *fruits préparés,* de *grains bénits,* d'*instruments de vision,* d'*homme de guerre,* d'*animal à carapace,* etc.

Quelle est la valeur du déterminant dans la série suivante :

caporal,	c'est-à-dire	chef,
sergent,	—	serviteur [1],
adjudant,	—	aide,
officier,	—	chargé d'un office,
major,	—	plus grand,
lieutenant,	—	remplaçant,
capitaine,	—	chef,
commandant,	—	celui qui commande,
colonel,	—	celui qui est à la tête d'une colonne,

et enfin *général,* mot d'un sens vague et sans portée?

1. *Sergent* est encore le nom de divers outils, comme aussi le mot *valet.*

ou dans celle-ci

diacre,	c'est-à-dire	διάκονος, serviteur,
prêtre,	—	*presbyter,* vieillard,
évêque,	—	ἐπίσκοπος, surveillant,
cardinal,	—	*cardinalis,* important,
pape,	—	*papa,* père ?

et dans ces mots :

Marquise, sorte de vérandah; *duchesse,* sorte de poire; *princesse,* sorte d'amande et aussi sorte de haricot; *chancelière,* sorte de fourrure à envelopper les pieds; *châtelaine,* sorte de chaîne longue, qui se porte autour du cou; *demoiselle,* nom de la hie, instrument à l'usage des paveurs; *dame,* nom d'une pièce au jeu de ce nom ?

Les exemples sont sans fin.

C'est que le déterminant qui sert à dénommer l'objet n'en exprime pas nécessairement la nature intime. Le nom n'a pas pour fonction de *définir* la chose, mais seulement d'en éveiller l'image. Et, à cet effet, le moindre signe, le plus imparfait, le plus incomplet suffit, du moment qu'il est établi, entre les gens parlant la langue, qu'un rapport existe entre le signe et la chose signifiée. Dans ces dernières années, on a donné le nom de *porte-bonheur* à une espèce de bracelet. En quoi *porte-bonheur* définit-il l'objet qu'il désigne ? Une vague idée de souhait, unie à l'idée de présent qu'on peut faire du bracelet, suffit à faire un nom.

§ 13. Cette faiblesse de la caractéristique dans le déterminant s'explique très facilement du reste. Le

langage n'a pas besoin de tout dire (nous ver
même plus loin qu'il ne peut pas tout dire).

Des pensées qui sont dans l'esprit, il n'exprime
quelques-unes, capables d'éveiller les autres. Le
souvent les déterminés sont sous-entendus et les n
qui les désignent rendus inutiles, soit par la na
propre des déterminants, soit par les circonstance
se trouvent les personnes qui parlent entre elles. I
prendre des exemples familiers, si vous entendez c
une conversation le mot de *radical,* il ne sera pas be
d'expliquer s'il s'agit d'un *radical* linguistique, c
radical algébrique, d'un *radical* chimique, ou d'un
liticien *radical.* Le caractère de ce *radical* sortira
naturellement de la conversation.

Qu'une domestique aille demander chez l'épi
un *quart de vinaigre,* l'épicier comprendra c
s'agit d'un quart de *litre;* si elle demande un *q*
de café, ce sera, sans qu'il soit nécessaire de
diquer, un quart de *livre.* L'énonciation des dé
minants a suffi à faire reconnaître la nature des
terminés.

§ 14. La langue dénomme donc les objets en les c
gnant par une quelconque de leurs qualités. Dans
premiers temps, les noms de ces qualités éveil
dans l'esprit d'abord l'image de la qualité et subsi
rement celle de l'objet; plus tard, ils n'éveillent
l'idée de l'objet. Le *drapeau,* l'étendard d'une troup
d'abord été le morceau de drap attaché à la ham

drapeau, en effet, signifiait simplement *drap*. Puis, à force d'être appliqué à l'étendard, le terme finit par le représenter tout entier.

En un mot, tout substantif commence par désigner l'objet par une de ses qualités; il est alors qualificatif; puis il éveille dans l'esprit l'image *totale* de l'objet, il est alors substantif.

L'oubli de la signification étymologique, telle est donc la condition nécessaire de la formation du substantif. C'est aussi la condition fondamentale de toute transformation de sens.

III. *Changements de sens, ou Tropes.*

§ 15. Depuis longtemps, les diverses transformations de sens dans les mots ont été étudiées par les auteurs de rhétoriques, qui leur donnent le nom grec de *tropes* (τρόπος).

Les grammairiens français depuis le XVIIe siècle en ont fait une analyse détaillée, en particulier Dumarsais, dans un ouvrage resté célèbre. Mais ils se placent au point de vue de l'art d'écrire, non au point de vue linguistique. Or, c'est cette dernière considération qui seule importe, et l'étude du style, ici, n'est qu'une partie de l'étude linguistique.

En effet, quand l'écrivain, suivant le tour de sa pensée, exprime les choses de la façon particulière dont il les sent ou les voit, il ne fait qu'obéir aux mêmes lois de l'esprit que le peuple. Il n'y a point de différence

entre les figures du style d'un écrivain et celles de langue populaire, sauf que chez l'écrivain ce sont (hardiesses individuelles, tandis que chez le peup si ces hardiesses sont individuelles à l'origine, el ont été adoptées par tous, consacrées par l'usage, sont devenues habitudes de langage.

§ 16. Pour ne rien omettre des éléments de la qu tion, étudions d'abord ces tropes, reconnus par l'aı lyse subtile des grammairiens[1], et voyons ensuite qu procédés d'esprit ils cachent au fond.

Les grammairiens en ont reconnu quatre qu'ils a pellent de noms grecs : la *synecdoque*, la *métonymie*, *métaphore* et la *catachrèse*. Ils se sont trompés sur *catachrèse*, qui est autre chose qu'un trope, comme nc le verrons plus loin. Mais les trois autres figures de la gage embrassent à peu près dans leur multiplicité tc les changements de sens.

§ 17. La *synecdoque* (du grec συνεκδοχή, *compréh* *sion*) prend l'un pour l'autre deux termes d'étend inégale.

1° Le genre pour l'espèce :	Et l'espèce pour le geni
Un bâtiment, pour *un navire*.	*L'homme*, pour *l'être hum*
La cène (*cœna*, repas), pour *le dernier repas de J.-C.*	(femme aussi bien (homme).

1. Voir B. Jullien, *Cours supérieur de grammaire*, t. II, p.

Le chantre, pour *le chanteur à l'église*.

La confession (*confessio*, aveu), pour *la confession religieuse*.

Le faon, proprement *le petit d'un animal sauvage*, aujourd'hui *le petit d'une biche*.

Le poulain, proprement *le petit d'un animal domestique*, aujourd'hui *le petit d'un cheval*[1].

Le cerf, pour *le genre cerf* (mâle, *cerf*, et femelle, *biche*).

La chèvre, pour *le genre chèvre* (femelle, *chèvre*, et mâle, *bouc*).

La terminologie de l'histoire naturelle présente beaucoup d'exemples analogues.

2° Le pluriel pour le singulier :

Il est dit dans les Saintes Écritures, c'est-à-dire *dans un livre des Saintes Écritures*.

Les Corneille, les Racine, les Molière, sont la gloire de la France, c'est-à-dire *Corneille, Racine, Molière, sont la gloire de la France*.

Durer des éternités, c'est-à-dire *l'éternité*[2].

Et le singulier pour le pluriel :

Protéger la veuve et l'orphelin, c'est-à-dire *les veuves et les orphelins*.

3° Le tout pour la partie :

Un tableau, c'est-à-dire *le sujet représenté sur un ta-*

Et la partie pour le tout :

Une voile, c'est-à-dire *un navire*.

1. Voir d'autres exemples plus loin, § 25.
2. Le pluriel des substantifs abstraits qui ne paraissent pas

bleau, sur une toile encadrée.

Un bureau, c'est-à- *table (de travail)* : *de bureau* ou *bure* drap).

Cette figure est t dans les mots comp *bel-esprit, un blanc bon-bec, un courte-i courte-haleine, un g don, les gros-becs (le rouge-gorge;* — et jectif comme secon *un bas-bleu, un con un bec-fin, un cou- pantalons rouges, un p un pied-bot, les Peau un tapis vert*[1].

4° Le nom commun pour le nom propre :

Le Roi, c'est-à-dire *Louis XIV; l'Empereur,* c'est-à-dire *Napoléon Ier.*

Et le nom propr nom commun :

Un Tartuffe, c'est-à *hypocrite; un Am* c'est-à-dire *un traite des invité* même *un Lovelace pagon, un Séide, bar, une Agnès, un un Calepin, un Cr*

Cette figure a reçu le nom barbare d'*antono*

susceptibles du pluriel, est néanmoins fréquent en fran ticulièrement au XVIIe et au XIXe siècle.

1. Cf. notre *Traité de la Formation des mots co français,* pages 36 et 37.

§ 18. La *métonymie*, du grec μετωνυμία, signifie proprement changement de sens, terme vague et sans portée. L'usage a adopté ce mot pour désigner les figures qui consistent à prendre :

1° La cause pour l'effet :

Un engin, c'est-à-dire ce qu'invente *l'engin, l'ingenium*.
Le travail, c'est-à-dire le résultat de l'*action de travailler : un beau travail.*
Un effort, dérangement interne produit par un effort musculaire exagéré.

Et l'effet pour la cause :

Une potence, c'est-à-dire une béquille (en ancien français ; plus tard *gibet*), proprement *force, appui.*
Une ferté (vieux français, du latin *firmitatem*), c'est-à-dire *une forteresse*, proprement *force, puissance* (qu'assure la forteresse).

2° Le contenant pour le contenu :

Boire une tasse de lait, un verre d'eau, un litre de vin. — *Vider un étang*, c'est-à-dire *rendre vide l'espace que remplit l'étang, l'eau stagnante* (*stagnum*). — *Le parterre et les loges ont applaudi.* — *La ville s'est révoltée.* — *Toute la maison est en émoi* (tous les gens de la maison).

Et le contenu pour le contenant :

Un couvent, un collège, une école, etc., c'est-à-dire *le bâtiment où habitent, se tiennent le couvent* (*conventus*, assemblée de religieux), *le collège, l'école ;* — *un bureau, une agence, le timbre, le ministère*, etc., c'est-à-dire *les bâtiments où se trouvent le bureau* (les gens dont la réunion constitue le bureau), *l'agence, où sont installés les services du timbre, du ministère*, etc.

Losange, devise hé enfermée dans un rhomboïdal, et, pa nymie, rhombe, sor gure géométrique [1]

3° Le lieu pour le produit, le trait caractéristique du lieu :

De l'elbeuf, du sedan, du cheviot, du chester, du cognac, du champagne, du bordeaux, du chasselas, etc.

Et le produit, caractéristique du li le lieu :

Les Eaux-Bonnes, c'e *la localité où sont bonnes*, et de mêm quantité de noms d *Eaubonne, Chaudes-Fonfrède, Fontevra* taine d'Evrauld), *tier, Châteauneuf, Castel, Montrouge, mont* (Grand-Mont), *Montaigu*, etc.

4° Le signe pour la chose signifiée :

Le trône et l'autel, c'est-à-dire *la royauté et l'Église.*

Et la chose signifi le signe :

La royauté, c'est-à-di

5° Le nom abstrait pour le concret :

Faire des politesses, des charités, des aumônes; faire des

Et le nom concr l'abstrait :

Chère (en vieux françai à-dire *accueil*, pro

1. *Losange* (de *los*, éloge) veut d'abord dire *louange*,

lâchetés, des indignités, des infamies, c'est-à-dire *des actes de politesse*, etc.; *de lâcheté*, etc. — *Dignités, honneurs*, c'est-à-dire *faits, choses qui marquent la dignité, l'honneur.*

Culture, action de cultiver, et *terre cultivée* (le vieux français a dans le même sens *couture*).

Toison, tonte, action de tondre, et *laine à tondre* ou *laine tondue.*

Compas, mesure, et *ce qui sert à mesurer*, instrument à mesurer.

visage (du latin *cara*, tête.)

Dépouiller le vieil homme, c'est-à-dire *le caractère de l'homme avant l'état de grâce.*

La métonymie est d'un usage constant, surtout sous les formes qu'indiquent les nos 2, 3 et 5.

§ 19. La *métaphore* (du grec μεταφορά, translation) est une figure par laquelle l'esprit applique le nom d'un objet à un autre, grâce à un caractère commun qui les fait rapprocher et comparer.

Elle agit de trois façons :

1° Elle rapproche deux objets matériels : *feuille* (d'arbre) et *feuille* (de papier); *bouche* (d'un être vivant)

termes de blason, devise louangeuse à la gloire du seigneur : la devise étant peinte ou gravée dans un rhombe, le nom a passé au rhombe. Voir plus loin, p. 79, note.

et *bouche* (d'un canon). Le peuple s'en sert pou nommer la foule de plantes ou d'animaux qui pent sa vue dans la campagne, ou l'infinie va d'instruments que met en œuvre l'industrie :

PLANTES :

barbe-de-capucin.	*gueule-de-loup.*	*pied-de-poule.*
barbe-de-moine.	*larme-du-Christ.*	*queue-de-chev*
bec-de-cigogne.	*mufle-de-chien.*	*queue-de-sour*
boule-de-neige.	*œil-de-chat.*	*vesse-de-loup.*
croix-de-Jérusalem.	*œil-de-perdrix.*	Etc.
dent-de-chien.	*pas-d'âne.*	
dent-de-lion.	*pied-d'alouette.*	

ANIMAUX :

bec-de-faucon.	*main-du-diable.*	*tête-d'âne.*
bec-d'oie.	*œil-de-bœuf.*	*tête-de-lièvre.*
épée-de-mer.	*scie-de-mer.*	Etc.

COQUILLAGES :

cul-de-singe.	*tête-de-bœuf.*	*tête-de-drago*

PIERRES :

cornes d'Ammon.	*œil-de-bouc.*	*œil-de-poisson*
dent-de-cheval.	*œil-de-chat.*	Etc.

ARTS ET MÉTIERS; VARIA :

bec-de-cane.	*fleur-de-lis.*	*pied-de-mouc*
bec-de-corbin.	*museau-de-tanche.*	*queue-d'aronc*
cul-de-lampe.	*nid-de-pigeon.*	*rat-de-cave.*
cul-de-sac.	*œil-de-perdrix.*	Etc.
dent-de-chien.	*patte-de-loup.*	

2° Elle rapproche un fait moral ou intellectuel d'un ait matériel auquel elle en donne le nom.

Céder à quelqu'un, et, par métaphore, *la porte cède à la pression.*

hétif, prisonnier de guerre, et, par métaphore, *faible de corps.*

ntendre, comprendre, et, par métaphore, *ouïr.*

téresser, toucher par quelque intérêt, et, par métaphore, *la lésion intéresse le cœur.*

rgueil, par métaphore, *cale de levier* [1].

garder, avoir égard à, et, par métaphore, *diriger ses yeux sur.*

ilain (au propre homme habitant la *villa*, homme non noble, d'où, au fig.), qui a le caractère peu noble, et, par métaphore, *qui est laid de visage.*

3° Enfin, le plus ordinairement, elle sert à exprimer es idées abstraites, par comparaison avec des objets oncrets dont elle leur applique le nom : *esprit*, prorement *souffle; penser*, proprement *peser; comprenre*, proprement *entourer et prendre*; *savoir* (sapere), roprement *goûter*, etc.

1. *Orgueil*, cale de bois, de pierre, ou de toute autre matière ure, qui fait dresser la tête d'un levier employé à soulever un orps quelconque et en soutient l'effort. (Littré, *s. v.*) « On peut ouver aussi que l'Académie, en prodiguant les proverbes, a op épargné certains termes usités des artisans, et qui font des nages ou peuvent en fournir... Furetière avait raison de reretter le nom énergique d'*orgueil*, employé par les ouvriers pour ésigner l'appui qui fait dresser la tête du levier, et que les saants appelaient du beau mot d'*hypomochlion.* » Villemain, *Préace du Dict. de l'Académie*, 1835.

Nous reviendrons plus tard sur ce point important[1].

§ 20. En somme, la *synecdoque* spécialise des sens généraux et généralise des sens spéciaux; elle donne naissance à ce qu'on appelle des *restrictions* et des *extensions*. La *métonymie* applique à un objet le nom d'un autre objet qui se trouve uni au premier par un rapport *constant* de cause et effet, de signe et chose signifiée, de contenant et contenu, etc. La *métaphore* aboutit au même résultat, en rapprochant deux objets entre lesquels elle saisit des rapports d'*analogie* ou de *ressemblance*.

IV. *Synecdoque : Restrictions de sens.*

§ 21. Reprenons maintenant ces tropes et soumettons-les à l'analyse, afin de retrouver la marche que suit la langue quand elle les met en usage.

Nous considérerons d'abord la *synecdoque*, et, dans celle-ci, les *restrictions de sens*.

§ 22. Soit à exprimer l'idée de l'*élévation de Jésus au ciel*, l'*Ascension de Dieu*. Décomposons cette expression, nous avons un terme général *ascension*; c'est le *déterminé*; puis un terme qui en restreint la généralité,

1. La métaphore et la métonymie sont dans un rapport inverse; la métaphore assez rarement, la métonymie très fréquemment font passer du sens abstrait au sens concret; au contraire, la métonymie assez rarement, la métaphore très habituellement font passer du sens concret au sens abstrait.

Dieu; c'est le *déterminant.* — L'*ascension de qui? de Dieu.* Or, la langue courante dit, non *la fête de l'ascension de Dieu,* mais *la fête de l'Ascension.* Que s'est-il passé ici? Le déterminant s'est effacé devant le déterminé, qui s'est enrichi de l'idée qu'il exprimait.

Soit maintenant à exprimer l'idée de *ville capitale, ville* est le déterminé dont *capitale* est le déterminant. — Quelle espèce de ville est-ce? c'est une ville *capitale,* principale du pays. Or, la langue courante dit simplement *une capitale.* Que s'est-il passé ici? Le déterminé s'est effacé devant le déterminant, qui s'est enrichi de l'idée qu'il exprimait.

Voilà donc deux procédés différents auxquels a recours la langue. Dans ce contact permanent de l'idée déterminante et de l'idée déterminée, l'une d'elles pénètre si bien l'autre qu'elle s'y absorbe.

A. *Le déterminant absorbe le déterminé..*

§ 23. Nous avons de nombreux exemples de ce cas dans la transformation de l'adjectif en substantif.

Ainsi les substantifs suivants se reconnaissent dès l'abord comme sortis d'adjectifs, par sous-entente d'un déterminé.

anglaise, c'est-à-dire [écriture] anglaise;
la *bise,* c'est-à-dire la [température] *bise,* c'est-à-dire grise;
bonne, c'est-à-dire [domestique] bonne;
blanche, c'est-à-dire [note de musique] blanche;
bâtarde, c'est-à-dire [écriture] bâtarde,

bas, c'est-à-dire bas [de chausses], la partie basse des chausses ;
capitale, c'est-à-dire [lettre ou ville] capitale ;
les grands, c'est-à-dire les grands [personnages] ;
noire, c'est-à-dire [note de musique] noire ;
quarte, proprement quatrième, c'est-à-dire [parade] quatrième, t. d'escrime ;
ronde, c'est-à-dire [écriture ou note de musique] ronde ;

§ 24. Il peut arriver que, dans le cours de la langue, l'adjectif disparaisse comme tel et ne se maintienne plus que dans le substantif qu'il a produit.

l'*aube,* c'est-à-dire *la blanche,* du lat. populaire *alba ;*
l'*able,* poisson, c'est-à-dire *la blanchette,* du lat. populaire *albula,* diminutif de *alba ;*
le *baudet,* c'est-à-dire *le guilleret,* de l'ancien adjectif *baudet,* diminutif de *bald, baud,* gai, vif, épithète de l'âne ;
le *bidet,* c'est-à-dire *le petit,* épithète du cheval ;
la *bigorne,* c'est-à-dire *à la double corne,* du lat. *bicornis,* enclume à double pointe ;
le *biscuit,* c'est-à-dire *le pain deux fois cuit ;*
le *bouclier,* c'est-à-dire *l'écu bouclier,* à boucle [1] ;
le *foie,* c'est-à-dire *le foie farci de figues* [2] ;

1. En vieux français *l'écu boucler* (*scutum bucculare*), c'est-à-dire l'écu à bosse centrale (dite boucle) ; de là, par ellipse de *écu,* le *boucler* ou *bouclier ;* le sens de *buccula* a disparu devant celui de *scutum.*

2. Les Romains recherchaient le foie gras préparé aux figues, *jecur ficatum* en latin et, absolument, *ficatum.* Ce dernier mot arriva à désigner non seulement le foie en pâté de figues, mais encore le foie tout simplement. Et voilà comment les diverses langues romanes tirent leur nom du *foie* d'un dérivé de *ficus.*

le ***fromage,*** c'est-à-dire en ancien français *le formage* ou plus complètement *le lait formage,* le lait en forme;
le ***journal,*** c'est-à-dire *le papier journal,* qui donne les faits de chaque jour;
le ***liège,*** c'est-à-dire *la chose légère* (*levium,* dérivé de *levis*);
la ***pelouse,*** c'est-à-dire *la chose poilue, velue* (du lat. *pilosa*);
la ***quinte de toux,*** c'est-à-dire *l'accès de la cinquième heure* (*quinta hora*);
le ***ramage,*** c'est-à-dire *le chant ramage, de la ramée*[1];
le ***sanglier,*** c'est-à-dire *l'animal solitaire* (*singularis*);
la ***truie,*** c'est-à-dire *la femelle du porc, préparée, farcie* (à l'instar du cheval de *Troie*[2]);
le ***velours,*** c'est-à-dire *ce qui est velu* (*villosum*), etc., etc.[3].

B. *Le déterminé absorbe le déterminant.*

§ 25. Ici prennent place tous les termes employés

1. En latin vulgaire *ramaticus cantus,* de *ramus,* rameau. Le sens primitif est conservé dans l'expression *étoffe à ramages* (à branches d'arbre).

2. Rien d'étrange comme cette étymologie : *truie* est le latin populaire *troia,* le nom même de la ville de *Troie!* Les Romains appelaient *porcus troianus* (en latin vulgaire *porcus de Troia*) un porc servi à table farci de viande d'autres animaux, par une allusion comique et tout à fait populaire au cheval de Troie, à cette machine *fœta armis,* comme dit Virgile. De là, par restriction ou par absorption du déterminé dans le déterminant, *Troia* seul arrive à prendre ce sens de *porc farci,* puis, grâce à sa terminaison féminine, à se spécialiser au sens féminin. *Truie* est la forme populaire de *Tròia*, dont *Troie* représente la formation savante.

3. Citons encore le cas particulier d'adjectifs disparus dans les substantifs *dérivés* qu'ils forment : *bluet,* petite fleur bleue; *blanquette,* sauce blanche; *brunette, grisette,* jeune ouvrière; *fauvette,* oiseau; *jaunet* (populaire), pièce d'or; *rouget,* poisson; *rousselotte, verdier,* oiseaux, etc.

dans un sens spécial par sous-entente d'un qualificatif ou d'un complément déterminant. Ainsi :

Bâtiment, proprement *construction*, signifie *navire*, par sous-entente de l'idée de *marin : bâtiment de mer*. Les *épices* (du latin *species*) sont les (*espèces*) *aromatiques*. Un *succès* (*successus*, issue) est plus qu'une *issue*; c'est une *issue favorable*. Un *garnement* a d'abord été quelconque, bon aussi bien que mauvais : de nos jours c'est spécialement un mauvais. L'*École* sera pour les uns l'*École normale*, pour les autres l'*École polytechnique*, pour d'autres l'*École centrale*, etc., suivant qu'ils seront élèves de l'une ou de l'autre. Le *rosaire* (*rosarium*) est une couronne de roses, c'est-à-dire de grains, mais de grains bénits. Le *sermon* est non seulement un entretien, mais encore un entretien religieux. Le *couvent* (*conventus*) est une assemblée, mais une assemblée de moines, de nonnes.

Le *poulain* a été le petit d'un animal quelconque : il est devenu spécialement le petit du cheval. *Pondre* (du latin *ponere*) était d'abord *déposer*, avant d'être *déposer des œufs*. *Traire* avait tous les sens de *tirer* (de *trahere*) avant de se restreindre au sens de *traire la vache*. *Sevrer* (de *separare*) était *séparer*, et non seulement *séparer l'enfant de sa nourrice*. *Guérir* était *protéger*, et non simplement *ramener le malade à la santé*.

Dans tous ces cas, et dans beaucoup d'autres analogues, l'idée spéciale qu'indique le déterminant et qui restreint le sens général du terme, a été sous-entendue;

et l'usage le faisant toujours entendre sous le terme général, celui-ci a perdu son sens propre, pour ne plus posséder que le sens spécial.

§ 26. Cette restriction de sens par sous-entente du déterminant est fréquente dans l'usage familier :

La langue populaire dit : *c'est un homme,* c'est-à-dire *un homme énergique.* — *Vous m'en direz des nouvelles,* c'est-à-dire *de bonnes nouvelles.* — On disait jadis (au XVIe siècle) : *il raisonne comme un tambour mouillé* (qui ne résonne pas), par jeu de mots sur *raisonner* et *résonner,* pour dire : *il raisonne mal.* L'adjectif *mouillé,* déterminant nécessaire, s'il en fut, pénètre peu à peu le mot *tambour* si bien qu'il finit par disparaître : on dit maintenant : *il raisonne comme un tambour.* — De même *sot comme un panier percé* devient *sot comme un panier;* — *triste comme un bonnet de nuit sans coiffe,* se réduit à *triste comme un bonnet de nuit,* etc.

C'est encore par la disparition du déterminant qu'il faut expliquer l'expression *canard* au sens de *mensonge.* Le XVIe siècle et encore le XVIIe disaient figurément : *Donner, vendre à quelqu'un un canard à moitié* (en le faisant passer pour un canard *entier*), pour dire : tromper quelqu'un, lui en faire accroire. De là, *donner, vendre à quelqu'un un canard,* et, par une nouvelle simplification, *c'est un canard,* une tromperie, un mensonge, une fausse nouvelle.

Dans la langue populaire, les termes d'injures pré-



sentent pareille absorption du déterminant. Employar des expressions vagues, le peuple y fait entrer tout c qu'il veut. Il fait rendre ainsi à nombre de mots, pa eux-mêmes peu expressifs, ce qu'il ressent lui-mêm de colère, de haine, de mépris. Le déterminant e: senti, non exprimé, indiqué seulement par l'accent d la voix : *canaille! coquin! animal!* etc.

§ 27. Ainsi, pour nous résumer, l'esprit conçoit dans un contact permanent, deux idées, celle d'u déterminé et celle d'un déterminant : la langue pe n'en avoir jamais exprimé qu'une, comme elle pe aussi, après les avoir exprimées toutes deux, supprime l'une d'elles. Il suffit que le contact existe simpl ment dans la pensée. De ces deux idées ainsi ra prochées, l'une, la première ou la seconde, finit pa s'absorber dans l'autre, en la restreignant dans so étendue.

V. *Synecdoque : Extensions de sens.*

§ 28. Il n'est pas besoin de définir l'*extension;* l exemples donnés plus haut, l'expliquent suffisammen Quand on prend le nom de l'espèce pour désigner l genre, le nom de la partie pour désigner le tout, o étend la compréhension des deux noms : on fait de extensions.

Toutefois l'extension peut présenter un caractère plu

abstrait, et où la notion de la synecdoque tend à s'effacer. Un mot peut généraliser un trait particulier propre à la chose qu'il désigne, pour s'appliquer à des idées beaucoup plus étendues. Ainsi *panier* signifie proprement *ce qui est relatif au pain* (*panarium*), et est appliqué — de par l'usage — à une espèce de *corbeille :* la corbeille *au pain*; par extension *panier* prend le sens général de *corbeille.* Ce serait la même chose pour le mot *saladier,* si on venait à l'appliquer à une sorte analogue de vase, indépendamment de la fonction spéciale qu'il remplit. — *Boucher* est d'abord : *qui est propre au bouc,* et signifie spécialement *marchand de viande de bouc;* puis, par généralisation, marchand de n'importe quelle viande. — *Arracher* est d'abord *déraciner* (*eradicare*), puis enlever quoi que ce soit de ce qui le retient. — *Briller* est d'abord : *être comme le béril, avoir l'éclat du béril;* d'où, par généralisation, être éclatant, brillant. — *Payer quelqu'un* est le *tranquilliser* (spécialement en lui donnant ce qu'on lui doit; lat. *pacare*); d'où, par effacement de l'idée première, *payer ses dettes.*

Nous nous trouvons donc ici en présence d'une sorte de synecdoque où l'idée étendue est produite par une généralisation postérieure de l'idée première. Dans la véritable synecdoque, l'idée du tout coexiste avec l'idée de la partie, et c'est par abstraction que l'on peut substituer celle-ci à l'autre.

VI. *Métonymie.*

§ 29. La métonymie, nous l'avons dit, embrasse deux notions rapprochées l'une de l'autre par un rapport *constant*. Elle est d'un usage fréquent. C'est elle qui fait le plus souvent passer les termes abstraits aux sens concrets. Ainsi la plupart des substantifs français en *-ement* désignent d'abord l'action verbale abstraite qu'exprime le radical, et, par métonymie, le résultat concret de l'action :

ameublement, action de meubler, et, par métonymie, ensemble des meubles ;
amusement, action d'amuser, et ce qui amuse ;
assaisonnement, action d'assaisonner, et ce qui assaisonne ;
attroupement, action d'attrouper, et gens attroupés ;
bâtiment, action de bâtir, et édifice bâti ;
cautionnement, le fait de donner caution, et somme versée à cet effet, etc.

C'est par métonymie que nombre de substantifs *participiaux* (c'est-à-dire tirés des participes) et de substantifs *verbaux* (c'est-à-dire tirés du radical des verbes) passent du sens abstrait au sens concret : *allée, entrée, sortie, issue,* action d'aller, d'entrer, de sortir ; d'où, par métonymie, *voie* (*étroite*) *par où l'on va; lieu par où l'on entre, l'on sort,* etc., — *conserve, relief, pli, dépêche, avance, décor,* action de *conserver,* de *relever* (les restes d'un repas), de *plier,* de *dépêcher,* d'*avancer* (de l'argent, etc., à quelqu'un), de *décorer,* etc.; par

métonymie, *chose conservée* (*conserves alimentaires*), *restes d'un repas, pièce pliée* (*un pli cacheté,* etc.), *lettre expédiée* (*dépêche* télégraphique), *chose avancée, offerte,* (*avances faites en numéraire*), *pièces de décoration,* etc. *Tonte* signifie *action de tondre* et *laine tondue; offre* signifie *action d'offrir* et *chose offerte.*

Dans la métonymie, l'esprit embrasse d'abord d'un coup d'œil les deux termes, puis le premier est bientôt perdu de vue par la langue, qui n'en retient que le nom pour l'appliquer au second qu'elle considère uniquement.

VII. *Métaphore.*

§ 30. La métaphore, comme nous l'avons vu plus haut, transporte le nom d'un objet à un autre, grâce à un caractère quelconque commun à tous deux : *la feuille* d'arbre donne son nom à la feuille de papier, grâce à la minceur qui les caractérise toutes deux. Le plus souvent l'un des deux termes, celui qui sert de point de départ, est d'ordre matériel, le second d'ordre moral.

Le *processus* de la métaphore comprend deux moments : l'un où la métaphore est encore visible, et où le nom, en désignant le second objet, éveille encore l'image du premier ; l'autre où, par oubli de la première image, le nom ne désigne plus que le second objet et lui devient adéquat.

§ 31. 1° Dans le premier moment, la métaphore porte

la pensée sur deux séries de faits parallèles, éclairant l'une par l'autre. C'est la métaphore proprement dite, la seule qu'emploie consciemment l'écrivain, la seule qui donne à son style l'éclat, la couleur, le pittoresque. Elle tient l'esprit en éveil en lui faisant saisir, dans cette comparaison abrégée, des rapports différents entre l'objet de sa pensée et les objets dont il le rapproche. Entre tant d'exemples qui abondent chez tous les écrivains, nous n'en citons qu'un, emprunté à Victor Hugo.

Un jour, pensif, j'errais au bord d'un golfe ouvert
Entre deux promontoires,
Et je vis sur le sable un serpent jaune et vert,
Jaspé de taches noires.

La hache en vingt tronçons avait coupé vivant
Son corps que l'onde arrose,
Et l'écume des mers que lui jetait le vent
Sur son sang flottait rose.

Tous ses anneaux vermeils rampaient en se tordant
Sur la grève isolée,
Et le sang empourprait d'un rouge plus ardent
Sa crête dentelée.

Ces tronçons déchirés, épars, près d'épuiser
Leurs forces languissantes,
Se cherchaient, se cherchaient, comme pour un baiser
Deux bouches frémissantes !

Et comme je rêvais, triste et suppliant Dieu
Dans ma pitié muette,
Sa tête aux mille dents rouvrit son œil de feu,
Et me dit : « O poète !

Ne plains que toi : ton mal est plus envenimé,

Ta plaie est plus cruelle;
Car ton Albaydé dans la tombe a fermé
Ses beaux yeux de gazelle.

Ce coup de hache aussi brise ton jeune essor.
Ta vie et tes pensées
Autour d'un souvenir, chaste et dernier trésor,
Se traînent dispersées.

Ton génie, au vol large, éclatant, gracieux,
Qui, mieux que l'hirondelle,
Tantôt rasait la terre, et tantôt dans les cieux
Donnait de grands coups d'aile,

Comme moi maintenant, meurt près des flots troublés;
Et ses forces s'éteignent,
Sans pouvoir réunir ses tronçons mutilés
Qui rampent et qui saignent. »

(VICTOR HUGO, *Orientales.*)

Nous n'avons point ici à étudier la métaphore dans le style, à voir comment chez l'écrivain, suivant sa façon de sentir et de voir les choses, la pensée se colore diversement et se revêt de formes matérielles. Cette étude, pour le dire en passant, devrait montrer la part qui, dans l'élaboration de l'expression, revient d'un côté à cette vision claire des choses sensibles, à l'imagination, et de l'autre à l'analyse des idées dans leur pure abstraction, autrement dit, à la raison. C'est le tempérament souvent inégal de ces deux éléments, où tantôt la raison, tantôt l'imagination joue le rôle dominant, qui forme une des plus importantes caractéristiques du style chez les divers écrivains. Et encore, dans l'imagination, on peut saisir divers aspects, di-

verses façons de voir le monde extérieur, de le comparer aux pensées abstraites qu'il s'agit d'exprimer. Une pareille étude, rigoureuseusement et méthodiquement poursuivie, permettrait de pénétrer plus intimement dans les secrets du style des grands écrivains, et d'en tracer, si je puis dire, la genèse et la philosophie[1].

§ 32. 2° Dans le second moment, la comparaison avec le premier objet est oubliée par l'esprit, qui ne voit plus que le second terme. Ainsi, quand nous disons *feuille de papier,* nous ne voyons plus que l'image simple et nue du papier, nous avons perdu de vue la feuille d'arbre qui lui a donné son nom. C'est à la réflexion, à la lumière de l'étymologie, que nous retrouvons des métaphores dans une quantité d'expressions matérielles ou morales, telles que *poutre* (proprement *jument*), *chevalet, bourdon* (proprement *mulet*), *corbeau, grue, bélier, mouton,* etc.; ou *inclination, penchant, appétit, esprit,* (proprement *souffle*), *penser* (proprement *peser*), etc. Par oubli du sens premier, le mot est devenu simple.

1. Au point de vue plus pratique de l'art d'écrire, il y aurait encore à montrer l'abus qu'on peut faire de la métaphore, le danger qu'elle fait courir à la justesse et à la netteté de la pensée, qui risque de lâcher l'idée pour la forme qu'elle lui donne et le fond pour l'apparence. *Comparaison n'est pas raison,* dit le vulgaire; ce mot peut s'appliquer justement à la métaphore. La précision de la pensée peut se perdre dans cette série de comparaisons dont on l'enveloppe. Mais ces diverses études relèvent de la critique et de la rhétorique : elles n'ont rien à voir avec la linguistique.

VIII. *Oubli ou Catachrèse.*

§ 33. Ainsi, dans la formation du nom qui d'adjectif passe à l'état de substantif; dans les restrictions des sens qui absorbent le déterminant dans le déterminé ou le déterminé dans le déterminant; dans les métonymies qui font passer le nom d'un objet à un objet voisin uni au précédent par un rapport constant; dans les extensions et dans les métaphores qui font donner le nom d'un premier objet, perdu bientôt de vue, à un second objet soit de même nature, mais plus général, soit d'une nature différente; partout, la condition du changement est l'oubli que l'esprit fait d'un premier terme, en ne considérant plus que le second.

Cet oubli a reçu des grammairiens le nom de *catachrèse*, c'est-à-dire *abus*. Les grammairiens, qui n'en ont pas reconnu le vrai caractère, constatent un abus de langage dans ce fait qui transporte ainsi complètement le nom d'un objet à un autre, au risque des contradictions les plus apparentes. Ils signalent comme des étrangetés les expressions telles que « un cheval *ferré d'argent* », « un *pavé en bois* », puisque *ferrer* (le mot l'indique lui-même) veut dire *garnir de fer* et que *pavé* signifie une masse cubique de *pierre*.

Ils n'ont pas vu que cet oubli de la signification première, étymologique, est la loi même qui dirige tous les changements de sens. Sans cet oubli, la désignation nouvelle reste toujours double, enchaînée à sa racine ;

la catachrèse seule l'en détache. Qui songe, en prononçant le mot *drapeau,* au sens primitif de *pièce de drap*? Le mot ici est devenu adéquat à la chose. Ainsi de tous les exemples que nous avons cités précédemment, ainsi de tous les substantifs en général. La recherche étymologique consiste précisément à retrouver derrière le mot la qualité spéciale qui l'a fait dénommer. *Biche* est un substantif simple aujourd'hui; à l'origine, il signifiait *la bête sauvage* (*bestia*) ; *sanglier* est un nom adéquat à l'animal qu'il désigne : à l'origine, c'était *le solitaire* (*singularis*). Qui voit dans *bouclier* autre chose que l'image de ce que les Anglais appellent *shield?* Et pourtant le *bouclier* a commencé par être l'*écu boucler* ou *bouclier* [1]. Et ainsi de mille autres.

C'est la catachrèse qui en a fait des substantifs, comme c'est la catachrèse qui, à la longue, efface dans toute figure le premier terme du rapprochement et avec lui tout rapprochement. La catachrèse est l'acte émancipateur du mot; c'est, dans le développement de l'être par gemmation, la force qui sépare le bourgeon de l'organisme primitif [2]. Ainsi comprise, elle devient une des forces vives du langage.

§ 34. Comment se produit cet oubli? Nous avons déjà répondu à cette question, en le montrant dans la synecdoque, la métonymie, la métaphore.

L'esprit, frappé d'abord du rapport que le second

1. Voir plus haut, p. 56, note 1.
2. Voir plus haut, p. 38.

jet présente avec le premier, après les avoir em-
assés dans un même regard et désignés sous le même
om, s'attache peu à peu au second, identifie avec lui
e plus en plus complètement le nom emprunté du
remier, et finit à la longue par faire de ce nom le signe
xact, le représentant fidèle du nouvel objet. C'est donc
l'habitude seule qui amène cet oubli du sens primitif, et
cette adaptation complète de l'ancien nom à la chose
nouvelle. La catachrèse est fille de l'usage et du
temps.

§ 35. Il suit de là cette importante conséquence que les expressions figurées peuvent, pour certaines personnes, de par la catachrèse, être devenues des expressions adéquates d'objets nouveaux, alors que pour d'autres elles ont conservé toute la transparence de leur valeur étymologique.

Pour un Français, *cornet* éveille l'image simple d'un papier enroulé en pointe ; un étranger, étudiant notre langue, y verra une *petite corne*.

L'allemand *Würfel,* pour les Allemands, est le correspondant exact de notre mot *dé* (*à jouer*). Pour un Français apprenant l'allemand, il éveillera l'image d'un objet que l'on jette (*werfen*). Il en est de même d'une quantité de mots que l'usage plus ou moins grand que l'on en fait réduit plus ou moins complètement à l'unité d'image.

Ainsi, dans toute langue il y a des mots qui n'expriment pas exactement pour tous la même idée,

n'éveillent pas en tous la même image, fait notable qui explique bien des mésintelligences et bien des erreurs. Nous touchons ici à un point capital de la vie du langage, les rapports des mots avec les images qu'ils évoquent. Le plus ordinairement, chez chacun de nous, les mots, désignant des faits sensibles, rappellent à côté de l'image générale de l'objet un ensemble d'images secondaires plus ou moins effacées, qui colorent l'image principale de couleurs propres, variables suivant les individus. Le hasard des circonstances, de l'éducation, des lectures, des voyages, des mille impressions qui forment le tissu de notre existence morale, a fait associer tels mots, tels ensembles d'expressions à telles images, à tels ensembles de sensations. De là tout un monde d'impressions vagues, de sensations sourdes, qui vit dans les profondeurs inconscientes de notre pensée, sorte de rêve obscur que chacun porte en soi. Or, les mots, interprètes grossiers de ce monde intime, n'en laissent paraître au dehors qu'une partie infiniment petite, la plus apparente, la plus saisissable : et chacun de nous la reçoit à sa façon et lui donne à son tour les aspects variés, fugitifs, mobiles, que lui fournit le fonds même de son imagination.

Donnons un exemple pour éclairer les idées. Supposons qu'on demande en même temps à un groupe de personnes de représenter instantanément et naturellement, sans effort d'imagination, le tableau qu'indiquent ces simples mots : *un rocher surplombant au bord de la mer*. Si ces personnes comparaient les uns

aux autres les tableaux qu'aurait évoqués chez elles cette ligne, il est à peu près sûr qu'aucun de ces tableaux ne ressemblerait aux autres ; la forme du rocher, l'aspect de la grève et des vagues varieraient avec les individus, et cela parce que les impressions antérieures auraient déterminé chez chacun d'eux des façons différentes de se les représenter [1].

C'est là que paraît l'imperfection de cet instrument par lequel les hommes échangent entre eux leurs pensées, de cet instrument si merveilleux à tant d'autres égards, le langage.

D'où vient que dans la psychologie l'étude de la sensibilité est si peu avancée, quand on la compare à l'étude de l'intelligence ou de l'activité ? C'est que la plupart des termes employés : *inclination, penchant, désir, passion, affection,* etc., sont des termes métaphoriques qui affectent chacun de nous différemment et que chacun traduit différemment. Une des principales causes, à notre avis, de l'obscurité qu'on reproche à la philosophie allemande, c'est la valeur trop métaphorique de son langage. Comparez des mots pittoresques et sensibles, tels que *Anschauung, Empfindung, Vorstellung, Begriff,* à ces termes si abstraits, si nus de notre langue, *intuition, perception, représentation, idée,* etc. Ici, des termes représentant exactement des abstractions pures; là des termes métaphoriques qui frappent

1. Cf. Galton, *Generic images,* dans le *Nineteenth Century,* t. VI, p. 157.

le lecteur de sensations particulières. Ici, des idées; là, des impressions subjectives et personnelles. Ici, il n'y a qu'à comprendre ; là, il faut traduire, et traduire d'après le tour propre de son imagination, telle que l'ont faite la naissance et la vie morale vécue. Voilà pourquoi, dans certaines philosophies qu'a vues naître notre siècle, le maître s'est reconnu si peu de fois chez ses disciples, qui ne comprenaient point sa doctrine, mais la sentaient chacun à sa manière [1].

En retour, cette imperfection du langage permet à l'écrivain de se faire jour. C'est parce que le langage n'exprime et ne fait paraître aux yeux qu'une faible partie de ce monde subjectif que l'art d'écrire est possible. Si le langage était l'expression adéquate de la pensée, et non un effort plus ou moins heureux vers cette expression, il n'y aurait pas d'art de bien dire. Le langage serait un fait naturel comme la respiration, la circulation, ou comme l'association des idées. Mais, grâce à cette imperfection, on fait effort à mieux saisir sa pensée dans tous ses contours, dans ses replis les plus intimes, et à la mieux rendre, et l'on fait œuvre d'écrivain. *Felix culpa,* dirons-nous, puisque c'est à elle que les peuples doivent leurs littératures, et cet admi-

1. C'est à la scolastique et au bas latin, disons-le en passant, que le français doit l'incomparable netteté qu'il apporte dans la langue philosophique. Les termes sont presque tous abstraits (sauf dans la terminologie de la sensibilité), et ne donnent aucune prise à ces trahisons qu'entraînent les expressions métaphoriques.

trésor, sans cesse accru, de chefs-d'œuvre qui l'éternel honneur de l'humanité.

IX. *Modifications complexes.*

36. Nous avons étudié les transformations de dans les mots sous leur forme la plus simple. cette simplicité ne se rencontre que rarement s les langues : le plus souvent elle fait place à formes beaucoup plus complexes qu'il faut ana-er.

lles se ramènent au fond à deux sortes, le *rayonne-it* et l'*enchaînement,* le plus souvent mêlées et con-dues.

A. *Du rayonnement.*

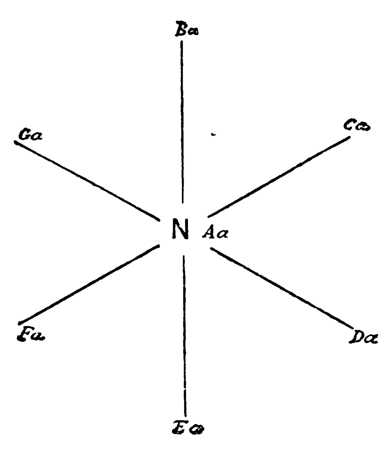
37. Le *rayonnement* se produit quand un objet ane son nom à une série d'autres objets, grâce à un me caractère commun à tous. Le nom rayonne de bjet primitif à tous les autres.

Exemples : *racine* (d'une plante). Le nom de *racine* sse à la *racine* d'un mot, à la *racine* d'un mal, à la *cine* d'une quantité algébrique, parce que le mot, le ıl, la quantité algébrique, sont considérés comme s développements d'un élément primitif que l'on mpare à la *racine* d'une plante.

La *dent* donne son nom, par suite d'une similitude forme, à la *dent* d'une scie, à la *dent* d'une dentelle, même à la *dent* de l'éléphant.

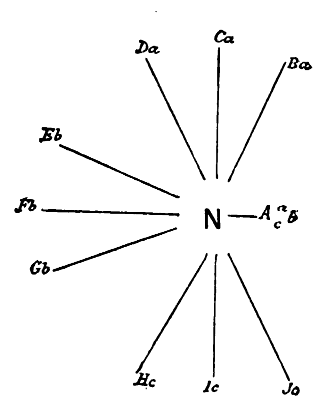
Le *croissant* de la lune donne le sien à l'étendar Mahomet, à divers instruments d'arts et métiers, à espèce de fortification, à une sorte de petit pain, parce que tous ces objets rappellent par leur forn *croissant* de la lune.

Soit N le nom d'un objet *A*, soit *a* une qualité q conque que l'on considère dans *A*, ce nom N passe d'autres objets *B*, *C*, *D*, *E*, *F*, *G*, etc., grâce même qualité *a* que chacun de ces objets possè au milieu d'autres. Le schème suivant montrera chose :



Quelquefois, la langue considère dans un o de nom N deux, trois, etc., qualités différente fait passer ce nom à diverses séries d'objets, ont en commun avec *A*, l'une une qualité *a*, l'a

une qualité *b*, l'autre une qualité *c*, et ainsi de suite. Schème :



Par exemple, la *tête* considérée comme la partie supérieure et extrême du corps donnera les emplois figurés : *tête de ligne, tête de pont*, etc.; considérée dans sa forme physique, elle donnera *tête d'épingle, tête de marteau*, etc.; considérée comme siège de la pensée, elle donnera *avoir de la tête, une tête faible*, etc.

L'*arbre* donnera l'*arbre de couche* (allusion au tronc), l'*arbre généalogique* (allusion aux divisions des branches), etc.

La *queue*, considérée comme appendice du corps, donnera la *queue d'un parti*; comme ligne longue et mince, elle donnera la *queue* à la porte d'un théâtre. Dans ces derniers exemples, chaque déterminant, considéré isolément, ne fournit qu'un emploi nouveau ;

c'est une application, sous deux, trois formes différentes, de l'*extension simple* étudiée plus haut [1].

B. *Enchaînement.*

§ 38. Dans l'*enchaînement,* le mot oublie son sens primitif en passant au deuxième objet; puis le nom passe du deuxième objet à un troisième à l'aide d'un caractère nouveau qui s'oublie à son tour, et ainsi de suite.

Exemple : *mouchoir.* Le premier sens est : objet avec lequel on se mouche. Le hasard de nos habitudes veut que cet objet soit une pièce carrée d'étoffe, soie, fil, coton, etc. De là, par oubli de la destination (l'idée de se *moucher*), et par considération unique de la nature et de la forme de l'objet, le mot *mouchoir* s'applique à des pièces d'étoffes de même genre : *se mettre un mouchoir autour du cou.* Le mouchoir que les femmes se mettent autour du cou retombe en pointe triangulaire sur leurs épaules. Considération d'un nouveau caractère : de là le sens de *mouchoir* que le mot prend dans la langue de la marine : pièce de bois triangulaire.

Soit **N** le nom du mouchoir, *A* l'objet, *a* la qualité caractéristique qui lui a fait donner ce nom. Ce nom **N** passera à l'objet *B* (*mouchoir de cou*) grâce à la qualité *b* commune au mouchoir de poche et au mouchoir du cou (*pièce carrée d'étoffe légère*); ce même nom **N**

1. Voir p. 60.

assera de *B* à *C* (*pièce triangulaire de bois*) grâce à ne nouvelle qualité *c*, commune à *B* et *C* (*forme triangulaire*). D'où le schème suivant :



C'est ainsi que, par une série d'oublis consécutifs et ar une autre série de caractères communs, *toilette*, près avoir signifié petite toile, et spécialement petite oile blanche qui recouvre un lavabo, désigne le lavabo, 'ensemble des objets servant à la parure, la pa·ure, etc. *Bureau*, étoffe de bure, de gros drap vert, lésigne la table de travail couverte de cette étoffe, out meuble de travail d'écriture, la salle où se rouvent ces meubles, les gens qui se tiennent dans la salle, etc. *Roman* veut dire au moyen âge composition en langue romane, c'est-à-dire en français, et spécialement, comme les compositions le plus en honneur sont les *chansons de geste*, il prend le sens de *chanson de geste*. A la fin du moyen âge, il veut dire successivement chanson de geste mise en prose (*roman de chevalerie*), histoire en prose de quelques grandes aventures imaginaires, puis histoire en prose de quelques aventures inventées à plaisir, et finalement récit inventé à plaisir. Qu'on aille retrouver dans cette dernière évolution de sens la poésie écrite en *roman* !

Dans un *caractère ombrageux*, qui reconnaîtrait l'origine (*ombrage*), si l'on ne trouvait le trait intermé-

diaire, *cheval ombrageux,* qui voit son ombre et en ε peur? Quel rapport y a-t-il entre le *ramage* d'un enfan et un *rameau* (*ramus*)? le souvenir des oiseaux gazouil lant dans la *ramée*[1].

§ 39. Les caractères *b, c, d, e,* etc., qui font passer l(nom N successivement aux objets *B, C, D, E, F,* etc. sont quelconques, et le plus souvent ne présentent au

1. Voici encore quelques exemples :

Banal : 1° qui appartient au *ban,* au territoire où le seigneu fait proclamer les *bans* ou édits : *territoire banal;* 2° qui es établi dans le ban : *four, moulin banal,* four, moulin du ban, où *tous* les gens du village devaient aller faire moudre ou fair cuire leur farine; 3° *objet banal,* qui est à la disposition de tous; 4° *pensées banales,* que tous répètent et qui sont sans originalité.

Cadeau : 1° enjolivement de lettres (consistant en traits d(plume); 2° amusement; 3° divertissement donné en l'honneu d'une personne; 4° présent donné à une personne.

Fermer : 1° fixer, rendre ferme (lat. *firmare*); 2° fixer le batta d'une porte contre le poteau; 3° clore.

Fol, fou : 1° soufflet (en lat. vulgaire *follem*); 2° qui grima en gonflant la bouche; 3° insensé, fou.

Gagner : 1° (en vieux français) faire paître (cf. *gagnage, gain,* etc.); 2° diriger une exploitation rurale; 3° récolter, t des bénéfices; 4° acquérir, d'où la suite de tous les sen gurés.

Galetas : 1° palais à la Corne d'or à Constantinople (Gala 2° aile d'un château; 3° étage supérieur d'une cour; 4° gre

Grève : 1° sable au bord de la rivière (cf. *grav-ier, grav-* 2° spécialement à Paris, la place de l'Hôtel-de-Ville (au bo la Seine); 3° plus spécialement *faire grève,* se tenir sur la de Grève, en Grève, se disait des ouvriers sans travail attendaient pour être embauchés; 4° par extension, *faire* refuser de travailler; d'où : *les grèves des ouvriers, une in ruinée par les grèves.*

Grivois : 1° soldat de troupes allemandes qui se serv *grivoises* (tabatières à rapes à tabac); 2° soldat aux n

ın rapport entre eux. Étant indifférents, ils peuvent re contradictoires et amener des bizarreries qui ne ınt qu'apparentes. Nous avons cité précédemment *ıeval ferré d'argent, pavé en bois.* Il y a, ce semble, ›ntradiction entre *ferré* et *argent,* entre *pavé* et *bois.* ais, en fait, *ferré* ne signifie plus garni de fer, mais arni d'un objet de forme spéciale (qu'on appelle tou-

rossières et lestes (comme ces soldats allemands); 3° individu ıux manières, au langage leste, indécent; 4° qui a quelque :hose de leste et d'indécent.

Losange : 1° (dérivé du vieux français *los*) louange; 2° devise (à la gloire du seigneur) peinte ou gravée sur les armoiries dans un encadrement rhomboïdal; 3° la figure géométrique dite *rhombe;* — comparez le provençal *lauza :* 1° louange; 2° inscription funéraire (à la gloire du défunt); 3° pierre tombale; 4° dalle d'église; 5° pierre plate.

Lubrique : 1° en latin classique, *lubricus,* glissant; 2° dans le latin ecclésiastique, périlleux au point de vue des mœurs, sens dans lequel le mot, par formation savante, pénètre en français :

> Et tous ces lieux communs de morale *lubrique*
> Que Lulli réchauffa des feux de sa musique.
>
> (Boileau, sat. x.)

3°, de nos jours, qui est d'une sensualité immonde.

Plume : 1° plume de l'oiseau; 2° plume (d'oie) servant à écrire; 3° pièce métallique servant à écrire.

Potence : 1° puissance, appui; 2° béquille; 3° gibet (en forme de béquille).

Poulaine : 1° Pologne; 2° chaussure (en pointe) faite de peau de Pologne; 3° saillie en pointe, construction de planches sur l'avant d'un navire où sont les latrines.

Rôle : 1° rouleau; 2° chose écrite sur un rouleau de parchemin ou de papier; 3° partie d'une pièce dramatique écrite sur un rôle et que doit réciter un acteur; 4° part d'un personnage agissant dans une affaire.

Rubrique : 1° terre rouge; 2° encre rouge; 3° titre de chapitre à encre rouge.

jours *fer à cheval,* mais où l'idée de *fer* a disparu). *Pavé* n'indique plus la pierre qui le constitue, mais toute masse dure et compacte qui sert à couvrir la chaussée.

Autres exemples : *cadran, chasser.*

Quelle est l'étymologie de *cadran?* le latin *quadrantem,* surface *rectangulaire;* or nos cadrans sont *circulaires.*

D'où vient *chasser?* du latin populaire *captiare,* chercher à prendre. Or, on chasse un importun, on chasse un mauvais domestique pour *s'en débarrasser.*

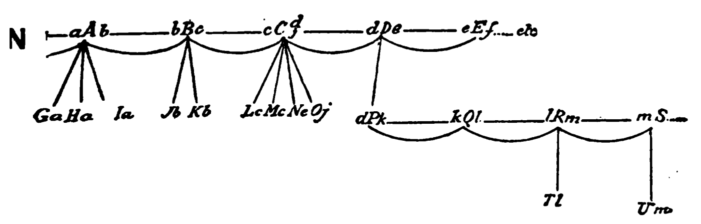
Là non plus, il n'existe aucune contradiction dans la pensée.

Les premiers cadrans ont été des cadrans solaires à surface rectangulaire; on les a dénommés par un caractère secondaire, la forme géométrique de la surface. Puis on a oublié le sens étymologique, et *cadran* a signifié surface qui porte indication des heures. Quand les horloges, les pendules, etc., entrèrent dans l'usage général, on appliqua à la surface émaillée indicatrice des heures le nom de cadran; le hasard veut que cette surface soit circulaire; mais la langue ne voyait plus dans le mot la forme géométrique.

Entre *chasser le cerf, le gibier,* et *chasser un importun,* se place comme expression intermédiaire *chasser l'ennemi,* qu'on cherche soit à prendre comme le gibier, soit à faire fuir comme l'importun.

§ **40.** Le plus souvent le rayonnement et l'enchaînement sont mêlés et confondus.

On pourrait donner de ce mélange le schème idéal suivant, très clair, malgré sa complexité apparente, après les explications précédentes :



Le nom N passera successivement, par divers embranchements, de l'objet *A* à tous les objets *B, C, D, E, F, G, H, I, J, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U,* etc.

Soit par exemple le mot *timbre*. Ouvrons le dictionnaire de Littré ; nous trouverons pour ce mot les significations et classifications suivantes :

1° Timbre d'un tambour, corde à boyau tendue en double sur le fond inférieur d'un tambour pour le faire mieux résonner.

2° Cloche sans battant, qui est frappée en dehors par un marteau.

3° Son que rend le timbre.

4° Qualité sonore d'une voix, d'un instrument.

5° Caractère d'un son indépendamment de son rang dans l'échelle, caractère tenant à des sons harmoniques qui coexistent avec le son fondamental.

6° Premier vers d'un vaudeville connu, qu'on écrit au-

dessus d'un vaudeville parodié pour indiquer sur quel air ce dernier doit être chanté.

7° Marque imprimée sur le papier, que la loi rend obligatoire pour les actes et pour certaines impressions.

8° Marque particulière que chaque bureau de poste imprime sur les lettres, indiquant le lieu et le jour du départ pour celles qui partent, et le lieu et le jour de l'arrivée pour celles qui arrivent.

9° Timbre-poste.

10° Terme de construction. Dans un mémoire de travaux, résultat des quantités trouvées par le calcul, et que l'on porte en regard de chaque article, en mettant au-dessus de ces chiffres la nature des travaux auxquels ils appartiennent.

11° Partie arrondie du casque qui s'applique sur la tête.

12° Tout ornement placé sur le sommet de l'écu des armoiries et servant à désigner la qualité de la personne qui le porte : tiare, chapeau rouge, mitre et crosse, mortier et heaume.

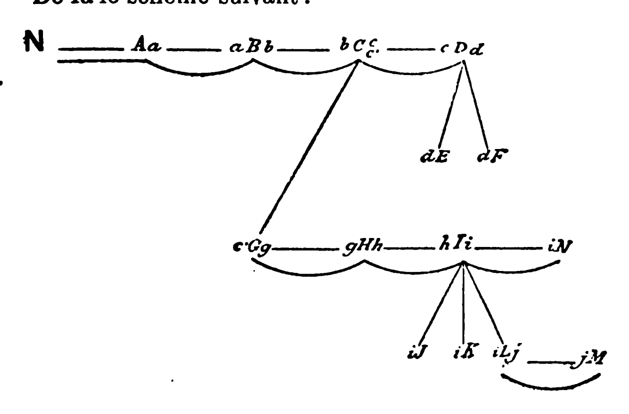
Classons ces sens dans l'ordre des développements, et nous aurons *timbre* (N), du latin populaire *tympanu timbanu,* tambour (*A*). *Tambour* par voie d'enchaînement donne : corde à boyau qui résonne dans le tambour (*B*) et de là, par l'idée de résonnance, cloche sans battant que frappe un marteau en dehors (*C*). Ici, le sens se partage. Dans cette cloche on saisit d'un côté le son, de l'autre la forme arrondie.

Suivons la première division, le son de la cloche;

de là, par enchaînement, qualité sonore du son (*D*), d'où, par rayonnement : 1° caractère physique des sons, combinaison des harmoniques avec le son fondamental (*E*) ; 2° vers d'un vaudeville connu qu'on met en tête d'une chanson pour en indiquer l'air (*F*). Voilà la première série épuisée.

Arrivons à la seconde. La forme arrondie du timbre entraînera la partie arrondie du casque (*G*), qui amènera les ornements de cette partie (*H*), caractéristique de la noblesse. Ces ornements appelleront la marque officielle imposée par l'administration sur certains papiers (*I*). De là : *a*) bureau de timbre (*J*), *b*) instrument à timbrer (*K*), *c*) timbre-poste et timbre-quittance (*L*, *M*). Enfin le chiffre représentatif se rattachera au timbre officiel (*N*)[1].

De là le schème suivant :



1. Exemple tiré du *Dictionnaire général de la langue française* de MM. Ad. Hatzfeld et A. Darmesteter.

X. *Conclusion.*

§ 41. Tels sont les procédés que la langue emploie isolément ou combine entre eux, pour étendre les significations des mots. Tantôt elle restreint l'horizon d'un terme par absorption du déterminant dans le déterminé, ou du déterminé dans le déterminant. Tantôt elle applique le nom d'un objet à des objets différents, à la suite de rapports constants (*métonymie*) ou d'analogies (*métaphore*) qu'elle trouve entre l'objet dénommé et les autres. Le premier procédé donne à l'expression une plénitude et une concision nouvelles, en condensant deux idées en une. Les autres lui donnent un relief qui séduit l'imagination. De ces procédés, c'est bien la métaphore qui joue le rôle le plus important. Elle ne se contente pas de substituer à l'abstraction sèche, à l'exposition simple du fait, la couleur, l'éclat de l'image; elle permet avant tout au langage d'exprimer les idées abstraites.

L'esprit ne pense pas seulement des objets matériels qui frappent les sens, il pense également une quantité d'idées abstraites conçues par sa propre activité. Soit qu'il rentre en lui-même et analyse l'âme, ses facultés, son activité sensible, intellectuelle, morale; soit qu'il regarde au-dessus de lui, au-dessus du monde, et contemple les causes des phénomènes, leurs effets, leurs lois; soit qu'il s'élève à la notion de l'être, il roule en lui-même des milliers et des milliers de pensées invi-

sibles, intangibles. Comment les communiquer aux autres? Par la métaphore. Elle seule a pu permettre à chaque homme de pénétrer ainsi au fond des pensées de ses semblables. Dans aucune des langues dont nous pouvons étudier l'histoire, il n'y a de mot abstrait qui, si l'on en connaît l'étymologie, ne se résolve en mot concret. Et, *à priori,* il est évident qu'il n'en puisse être autrement. Quand les hommes ont créé le langage, ils ont nécessairement attaché à des sons spéciaux les images d'objets matériels, autrement il leur aurait été impossible d'échanger entre eux leurs idées. Quel intermédiaire commun avaient-ils qui permît de faire cet échange, sinon le monde matériel, extérieur à leur esprit, tangible, et qu'ils pouvaient se montrer du doigt? Ces mots concrets, ces images d'objets sensibles, devinrent graduellement les signes d'idées moins concrètes : ils se dépouillèrent de ce qu'ils avaient de grossier, pour ne plus rappeler à l'esprit que la notion abstraite qu'ils recélaient au fond d'eux-mêmes. Qu'on accumule pendant des siècles ce travail de l'esprit et du langage spiritualisant peu à peu les images, et analysant plus finement la pensée et le sentiment, et l'on se rendra compte de la facilité que les langues ont gagnée à exprimer l'abstraction. Mais, au-dessous de cet édifice immense de la pensée abstraite, l'observation réfléchie reconnaîtra aisément les fondations sensibles des images matérielles.

On doit à bon droit admirer cette puissance du lan-

gage qui, avec de si faibles matériaux, arrive à construire de si vastes édifices. Tel le polype, qui, par l'action incessante des forces microscopiques, répétées des milliards de fois, finit par former des continents. Et l'admiration grandit encore quand, par une dernière analyse, on remonte aux éléments premiers des procédés que nous avons étudiés.

§ 42. Au fond, partout dans ces changements on retrouve deux éléments intellectuels coexistants : l'un principal, l'autre accessoire. A la longue, par un détour inconscient, l'esprit perd de vue le premier et ne considère que le second, qui chasse l'autre ou le restreint dans sa valeur. Sous le couvert d'un même fait physiologique,— le mot, — l'esprit passe ainsi d'une idée à une autre.

Or, cette marche inconsciente qui transporte le fait dominant du détail principal au détail accessoire, est la loi même des transformations dans le monde moral. L'histoire des religions, des institutions sociales, politiques, juridiques, des idées morales, se ramène à ce mouvement lent qui fait oublier aux habitudes inconscientes de l'esprit le fait primordial, pour ne plus voir que le fait secondaire qui en est dérivé, et pour le changer en un fait primordial qui à son tour disparaîtra devant un successeur insensiblement grandissant[1]. Mais

1. C'est la même pensée, présentée sous un autre aspect, qu'il faut voir dans ces lignes de Guizot : « Selon qu'un homme était plus ou moins puissant, la terre qu'il occupait a pris tel ou tel

cette évolution est la loi générale du développement organique dans les êtres vivants, puisque le changement dans la vie se réduit le plus habituellement à la disparition graduelle de la cellule fondamentale devant la cellule voisine qu'elle s'est peu à peu adjointe et qui se développe à ses dépens.

caractère. L'état des terres est devenu ainsi le signe de l'état des personnes... Et, *comme les signes deviennent promptement des causes,* l'état des personnes a été enfin non seulement indiqué, mais déterminé, entraîné par l'état des terres. » (*Essais sur l'histoire de France,* 1858, p. 75.)

CHAPITRE III

ACTIONS PSYCHOLOGIQUES

§ 43. Nous avons reconnu les modes des changements de sens. Quelles en sont les causes ? Ici nous touchons aux problèmes les plus obscurs et les plus difficiles de la *Sémantique*[1]. Les mots nouveaux expriment des choses nouvelles, faits, idées, sentiments, ou sont des façons nouvelles de rendre les choses anciennes. Le développement des mots nouveaux répond donc aux changements qui affectent la pensée d'un peuple ou sa façon de sentir. La science de la signification des mots fait donc partie de l'histoire de la psychologie.

On a dit de cette science qu'on n'en a guère jusqu'ici créé que le nom. Le domaine en est si vaste, les faits sont si nombreux que les efforts tentés n'ont guère abouti. Que la constitution de cette science présente des difficultés considérables, cela est évident ; mais qu'elle en soit rendue impossible, cela est douteux.

En effet, ce qui arrête la recherche, c'est la multiplicité inouïe des faits qu'il s'agit d'étudier. Les actions qui modifient les mots dans leurs sens paraissent in-

1. Ce mot, tiré du grec, désigne la science des changements de signification dans les mots.

nombrables; chaque changement semble remonter à une cause propre, réclamer son explication spéciale et par conséquent défier la constitution de la science.

Mais n'était-ce pas naguère le cas pour la météorologie? Pendant la première moitié de ce siècle, n'a-t-on pas renoncé à en faire autre chose qu'un vaste catalogue de faits indépendants? Et cependant, bien qu'elle ne soit pas encore une science constituée, qui ira soutenir qu'elle ne le deviendra pas un jour? Qui ira soutenir que le déterminisme infiniment complexe qui la régit ne se ramènera pas à un nombre plus restreint de lois inflexibles?

Une autre objection qui, celle-là, touche au fond même du problème, peut encore être présentée. Les néologismes, comme les autres faits de langue, ont habituellement pour causes des actions individuelles.

En effet, de quelque ordre qu'ils soient, de phonétique, de morphologie, de syntaxe, de lexique, tous les changements linguistiques ont pour origine première une action personnelle, et par suite, ce semble, arbitraire. Ils sont l'œuvre d'une volonté; or, dès que la volonté intervient dans la production des phénomènes, il n'y a plus de prise pour la science, puisque la science n'a pour objet que de déterminer les causes simples qui se trouvent derrière la multiplicité des phénomènes changeants.

Mais n'oublions pas que, si les changements de sens reconnaissent des causes personnelles, ils n'ont de chance de durée que s'ils trouvent une complicité dans

la manière de sentir et de penser de la foule qui les accepte. Il doit y avoir accord entre l'état psychologique de l'auteur et celui du peuple : autrement le néologisme ne vit pas ; il naît, brille et s'éteint, comme un météore rapide, sans laisser de traces durables.

§ 44. La première question est celle de la méthode. Quelle classification générale adopter?

Les faits, nous l'avons dit plus haut, semblent se diviser en deux groupes :

Changements de sens dus à des causes objectives, extérieures à l'esprit, à des causes historiques ;

Changements de sens dus à des causes subjectives, intimes.

Il faudrait donc commencer par grouper dans une même classe toutes les expressions qui ont rapport à des faits historiques. L'étude de ce groupe jetterait un jour sur l'histoire des idées et des faits chez le peuple.

Le second groupe comprendrait les expressions d'idées générales, de sentiments communs, non à tel ou tel peuple, mais à la plupart des peuples de même civilisation. Ici on toucherait de plus près à la psychologie populaire.

Prenons dans chaque groupe quelques exemples.

I. *Changements historiques.*

§ 45. Un des faits historiques les plus considérables qui aient changé la civilisation latine est l'avènement

du christianisme. Il a apporté une quantité infinie d'idées nouvelles et de faits nouveaux, qu'il s'est agi de dénommer. On pourrait donc tenter une étude de philologie et de psychologie combinées touchant l'influence que l'Église a exercée sur le latin des bas-temps, et par suite sur les langues romanes[1].

C'est ainsi que la religion, le *cultus Deorum*, pour Cicéron, devient pour saint Jérôme le *cultus Dei*. Pour désigner la *création* et le *Créateur*, on recourra à *creatio, conditio, factura, creator, conditor, factor*. Les êtres seront les *creaturæ*. Le Sauveur est le *Salvator*, le *Redemptor*; les miracles sont les *miracula*, les *virtutes*, les *signa*. *Tentator* devient le nom de Satan, et son œuvre est désignée par *tentare, tentatio, tentamentum*. *Devotio, ædificatio, abnegatio, indulgentia, transgressio, prævaricatio, remissio, dimissio, vocatio, conversio, gloria, oratio; prædicatio, peregrinus, relliquiæ*, etc., voilà une quantité de mots latins qui s'étonnent de rendre des idées inconnues jusqu'alors, et à qui le triomphe de l'Église va assurer les destinées les plus brillantes et les plus solides.

Étudions sous d'autres aspects le latin du moyen âge, et la langue féodale, la langue des institutions politiques, du droit, de la scolastique, des sciences du *trivium* et du *quadrivium*, de la médecine, de l'astrologie, etc., apporteront autant de faits cu-

1. Voir Gœlzer, *Latinité de saint Jérôme*, à qui nous empruntons quelques-uns des exemples qui suivent.

rieux à l'analyse et à la réflexion du linguiste philosophe.

§ 46. Nous retrouvons ailleurs la trace que l'histoire de la pensée française a laissée dans sa langue. Nous pouvons interroger une quantité de mots qui, muets pour la conscience actuelle du langage, se réveillent sous le regard scrutateur de l'historien, et, révélant leur histoire, révèlent du même coup les mœurs et la civilisation passées.

Le mot *parole,* au sens actuel, ne nous dit rien. Consultons l'étymologie, et tout à coup la *parabole*[1] chrétienne, la prédication évangélique et un rajeunissement merveilleux d'un monde en décadence reparaissent à nos yeux.

La révolution administrative de Dioclétien, et sa restauration en plein empire romain des cours orientales, laissent un souvenir dans le *baile,* le *bailli,* c'est-à-dire dans le *bajulus*[2], portefaix de Rome, dont la femme, la *bajula,* devient la nourrice de l'enfant im-

1. *Parole,* en provençal *paraula,* plus anciennement *paravla;* en espagnol *palabra,* plus anciennement *parabla;* mot roman venant du latin populaire *parabola.* La *parabole* ou *sentence* est devenue le substitut du *verbum.* Au sens primitif, le français dit encore : *ce n'est pas parole d'évangile.*

2. Le mot *bajulus* signifie, à l'époque classique, *portefaix;* vers la fin de l'empire, il a le sens simple de *porteur.* Saint Jérôme l'emploie au sens de *porteur d'une lettre.* A la cour impériale la nourrice qui porte l'enfant reçoit le titre officiel de *bajula* et son mari, avec le titre de *bajulus,* reçoit les fonctions de gouverneur du jeune prince. De là à devenir un personnage puissant le chemin était facile. L'italien dit encore *bagliva* pour puissance.

périal. Le père nourricier monte en dignité, devient gouverneur du jeune prince, et avec lui l'humble portefaix arrive au pouvoir.

Toute la royauté antique et guerrière des Mérovingiens paraît dans la *cour,* c'est-à-dire la *court,* la *cortem*[1] mérovingienne, la *cohortem* ou basse-cour des Romains; dans ses *connétables*[2], chefs des écuries, et dans ses *maréchaux*[3], gardiens des chevaux, valets de ferme, et dans la *ville,* c'est-à-dire la *villa*[4], la métairie.

Toutes les misères du moyen âge se révèlent dans e *chétif,* c'est-à-dire le *captivum*[5], le prisonnier, le ıible incapable de résister, dans le *serf,* l'esclave, ou ans le *boucher,* celui qui vend la viande de *bouc !*

On voit la féodalité décliner avec le *vasselet* ou *vast*[6], le jeune *vassal* qui se dégrade au point de devenir le *valet* moderne, et la bourgeoisie s'élever avec humble *minister* ou serviteur, qui devient le *ministre* e l'État. L'histoire des changements de sens du mot *vre, libra,* est toute l'histoire de notre monnaie, des ırolingiens au XIX[e] siècle.

1. En latin mérovingien *curtem,* c'est-à-dire *cortem,* de *cohorm,* basse-cour.
2. *Connétable, conestabulus,* altération de *comestabulus,* c'est-dire *comes stabuli,* comte ou chef de l'écurie.
3. *Maréchal,* de l'ancien haut allemand *marscalc,* valet (*calc*) e cheval (*mars*).
4. *Villa,* en latin, encore aux temps mérovingiens, signifie *rme, métairie.* La ville s'est développée autour de la ferme, ı autour du château.
5. *Chétif,* au moyen âge, signifie encore prisonnier.
6. *Vasselet* se réduit à *vaslet,* d'où *valet.*

L'histoire des mœurs se retrouve dans les c
ments de sens que présentent des mots, comm
tin, honnête homme, dame, demoiselle, maîtresse, a
Le progrès dans les conditions matérielles de
tence paraît avec le sens nouveau de *viande,* q
nourriture en général, arrive à désigner spécia
la nourriture de la chair des animaux. Le progr
l'instruction générale est attesté par la *librai*
sort de la salle du couvent ou du palais, pour s'
en boutique, pignon sur rue [2].

Que faut-il penser du goût contemporain, qu
voit le *marchand de nouveautés* vendre non pl
livres, comme dans la première moitié de ce
(jusque vers 1840), mais des étoffes à la dernière

§ 47. A ce point de vue, deux sortes de mo
particulièrement intéressants à étudier, les nom
pres devenus noms communs et les métaphores.

§ 48. Le premier point est évident et va de
mot *esclave* rappelle les luttes terribles où furen

1. *Libertin,* encore au XVIIe siècle, librepenseur; depuis,
de mœurs légères; *honnête homme,* au XVIIe siècle, hor
bon ton, de belles manières; *dame* et *demoiselle,* appl
des femmes mariées, désignaient des degrés dans la hié
sociale; *amant, maîtresse,* désignaient, à l'époque cl
celui qui ressentait de l'amour pour une femme, ou la
pour qui cet amour était ressenti : les deux mots sont
d'hui dégradés. L'*adultère d'une femme,* disait encore Co
là où nous disons maintenant l'*amant.*

2. *Librairie* a commencé par signifier *bibliothèque,* se
servé dans l'anglais *library.*

sés, au début du moyen âge, ces peuples de l'Europe orientale qui dans leur langue s'appelaient les « brillants », les « illustres », les *Slaves,* et que les Germains appelèrent, en corrompant leurs noms dans leur rude prononciation, les *Sclaven,* faisant par une cruelle ironie de ce brillant nom un des plus misérables des langues modernes. Les *Vandales* et le *vandalisme* ont conservé jusqu'à nos jours le souvenir des atrocités commises en Afrique par les barbares compagnons de Genséric[1]. L'histoire littéraire, ancienne, médiévale ou moderne, laisse d'abondants souvenirs dans des mots tels que :

Agnès, amphitryon, atlas, calepin, capharnaüm, céladon, crésus, dédale, épicurien, escobar, espiègle, gavroche, harpagon, homérique (rire), lorette, lovelace, panique, patelin (et ses dérivés), *phaéton, raphaëlesque, renard, sardonique (rire), séïde, tartuffe, truie* [2], *turlupinade, vaudeville, virgilien.*

Il est à peine nécessaire d'ajouter les noms historiques de certains personnages ou de certains lieux devenus célèbres, dont l'usage général a fait des noms communs : *assassin, louis, brocard, bicoque, ripaille, galetas,* etc. ; les noms d'inventeurs désignant les objets par eux inventés : *ruolz, massicot, chassepot, guillotine,* etc.; les noms de lieux désignant les produits de ces lieux : *valenciennes, elbeuf, cretonne, champa-*

1. Et cependant, exemple curieux de la magie du son et du triomphe de la *phonétique* sur la pensée, l'*Andalousie* est la *Vendalitie,* la terre des Vandales !

2. *Truie* est le latin *Troia,* le nom même de la ville de Troie. Voir plus haut, p. 57, note 2.

gne, etc. Dans tous les mots de cette sorte, on saisit clairement l'écho que laisse dans la langue l'histoire avec la complexité infinie des faits qu'elle présente.

§ 49. Pour les métaphores, on y saisit également, d'une façon moins visible peut-être, mais au fond avec autant de précision et de sûreté, le contre-coup de l'histoire. Des métaphores comme les suivantes suffisent à montrer que les Latins ont été un peuple agriculteur:

bos lucanus (bœuf de Lucanie), éléphant.
callere (avoir des cals aux mains), être habile.
cornu (corne), l'aile d'une armée.
cohors (enclos de ferme, de basse-cour), division de la légion.
manipulus (gerbe de blé), division de la cohorte.
emolumentum (payement de la mouture du meunier), profit, gain.
salarium (quantité de sel donnée en payement), salaire de l'ouvrier.
musculus (petite souris), muscle.
lacertus (lézard), bras.
lætus (gras, fertile), prospère.
lira, sillon; d'où *delirare* (sortir du sillon, de la voie), délirer.
rivus (ruisseau); d'où *rivalis,* riverain, et, par suite des différends survenant entre les riverains, compétiteur, rival. De là aussi *derivare,* dériver un cours d'eau pour l'arrosage d'un champ, et figurément, dériver une chose d'une autre.

§ 50. Toute la civilisation française passe dans les métaphores qu'ont données à la langue la guerre, la politique, le droit, les arts et métiers, la chasse, la

pêche, la marine, les jeux (spécialement le jeu de paume), l'agriculture, etc.

En voici, par exemple, qui nous viennent de la chasse :

acharner, lancer le faucon sur la chair; au fig. : *acharner quelqu'un sur un ennemi.*

affût, être à l'affût, proprement être au bois; sous-entendu : pour guetter le gibier; au fig. : *être à l'affût d'une bonne affaire.*

amorce, ce que mord l'animal en s'y laissant prendre ; au fig. : *l'amorce des plaisirs.*

appât (même radical que dans *pâture*), ce qu'on donne à manger à la bête pour l'attirer; au fig. : ce qui attire le désir.

battue, faire une battue, battre le buisson pour faire lever le gibier; au fig. : *les éclaireurs ont fait une battue* (pour découvrir l'ennemi).

bec jaune ou *béjaune,* jeune oiseau qui a encore le bec jaune; au fig. : jeune homme encore inexpérimenté, sot.

brisées, branches rompues par le veneur pour reconnaître l'endroit où est passée la bête; au fig. : *aller sur les brisées de quelqu'un,* suivre la voie tracée par lui et l'accaparer à son profit.

curée, partie de la bête abattue que l'on donne aux chiens quand elle a été prise. Le vieux français disait *cuirée.* Le mot vient de *cuir*, parce que les viscères donnés aux chiens étaient présentés dans la peau même de la bête. Au fig. : *la curée des places.*

dresser : dresser un chien; au fig. : *dresser un domestique.*

filet : prendre le gibier dans ses filets ; au fig. : *faire tomber quelqu'un dans ses filets.*

gorge : rendre gorge, faire rendre gorge au faucon; au fig. : *faire rendre gorge aux traitants,* les forcer à restituer l'argent qu'ils ont accaparé.

gorge chaude, curée de l'oiseau prise toute chaude; au fig.: *s'en faire des gorges chaudes*, s'en donner à plaisir.

hagard: faucon hagard, qui vit sur les haies, qui n'est pas encore apprivoisé; au fig.: *un air hagard*, l'air d'un homme égaré, qui rappelle l'air farouche du faucon hagard.

gibier, bête de petite espèce qu'on poursuit à la chasse; au fig.: *c'est un gibier de potence.*

leurre, pièce qui sert à prendre le faucon; *faucon déleurré* ou *déluré*, qui ne se laisse plus prendre au leurre; au fig.: *c'est une personne bien délurée.*

limier, en vieux français *liemier* (de *liem* ou *lien*), chien tenu par un lien. Les *limiers* sont la meute que le veneur tient en laisse avant de la laisser quêter; au fig.: *les limiers de la police.*

niais, oiseau qui est encore au nid; au fig.: *c'est un niais.*

parquer, enfermer dans un parc: *bestiaux parqués;* au fig.: *voyageurs parqués dans une salle d'attente.*

ramage, chant des oiseaux perchés sur la ramée: *le ramage des oiseaux;* au fig.: *le ramage d'un petit enfant.*

sacre, sorte d'oiseau de proie, désigne figurément, au XVIIe siècle, un homme de proie.

serres, griffes d'un oiseau de proie; au fig.: *tenir quelqu'un dans ses serres.*

siller le faucon, lui coudre les cils pour l'empêcher de voir et l'apprivoiser; de là, *dessiller*, c'est-à-dire *déciller, le faucon*, lui rendre la vue quand il est apprivoisé; au fig.: *dessiller les yeux à quelqu'un*, lui faire voir tout à coup, lui faire comprendre des choses sur lesquelles il était aveuglé.

vol: oiseau de haut vol, de bas vol, qui vole haut, au fig.: *un oiseau de haut vol*, un esprit de haute portée[1].

1. Ajoutez encore *abois, ahurir, amadouer, blottir, butor, émerillonné, fureter, hérisser, hobereau, tanière*, etc. — Au point de vue pratique de la connaissance d'une langue, c'est un exercice

La métaphore, chez l'écrivain, est une des plus sûres caractéristiques de son style[1]. Les métaphores d'une langue en font de même une de ses originalités et constituent un des traits de son génie. C'est par la métaphore surtout que les langues dans l'expression des mêmes idées diffèrent les unes des autres : c'est par elles que les nations marquent leurs idiomes de leurs empreintes propres.

Cette considération nous conduit au second aspect de la question, les modifications psychologiques.

II. *Modifications psychologiques.*

§ 51. Dans le second groupe, les changements portent sur l'expression variable, souvent mobile, d'idées et de faits qui se retrouvent en tout temps, en tous lieux : objets usuels, animaux domestiques, végétaux communs ; faits sociaux les plus simples (comme les relations de parenté) ; idées ou sentiments très généraux (pensée, vouloir, désir, amour, haine, colère, orgueil, etc.) ; rapports logiques entre les idées que l'on trouve dans toutes nos langues (prépositions, adverbes).

Dans l'expression de ces faits et de ces idées géné-

utile et singulièrement fécond, que celui qui consiste à rechercher, dans l'usage général, les métaphores données par telle ou telle occupation. Nous ne saurions assez conseiller aux maîtres d'extraire des dictionnaires techniques un choix de termes spéciaux, en faisant trouver aux élèves les métaphores usuelles, le plus habituellement non comprises, que ces termes ont données à la langue.

1. Voir plus haut, p. 63 et suiv.

rales, que l'on considère les causes intimes des al
rations qui peuvent l'atteindre, ou les raisons qui fix
le choix des déterminants à adopter, y a-t-il à reconnaî
des tendances spéciales, des habitudes propres à cl
que idiome ou famille d'idiomes? La recherche, p
tant sur la psychologie comparée de plusieurs idion
ou sur celle d'un idiome unique, présente des aspe
infiniment variés; nous ne pouvons donner que qu
ques exemples des méthodes à suivre, des faits à é
dier.

§ 52. Considérons d'abord les changements dans
valeur des mots.

1° Si l'on compare la métaphore dans les langı
indo-européennes et dans les langues sémitiques,
constatera que dans les premières elle s'identifie v
lontiers avec le second terme de la comparaison, et p
l'oubli du premier lui devient adéquate, tandis que da
les dernières elle garde presque absolument, partc
et toujours, sa transparence. La pensée, dans l'hébre
par exemple, ne peut se dégager de l'image matérie
qui la recouvre. Voilà pourquoi la langue bibliqu
si pittoresque et si poétique, est d'autant plus impu
sante à exprimer l'idée pure dans la nudité de l'al
traction. Ici l'esprit, plus tenace, garde fidèlemer
comme dans un miroir inaltérable, l'image et l'er
preinte de la sensation matérielle : là, la pensée, pl
mobile, se dégage avec aisance de l'impression mat
rielle, et s'élève sans effort à la conception de l'idé

Est-ce à cette cause qu'il faut attribuer le fait que la philosophie, à peu près inconnue aux races sémitiques[1], est l'œuvre des peuples aryens?

§ 53. 2° Descendons à la famille aryenne. Il semble que ce soit un caractère de l'esprit indo-européen, ou du moins de l'esprit de la famille aryenne d'Europe de partir de l'idée de *deux* pour arriver, par une marche naturelle et inconsciente, à l'idée de chose mauvaise.

La racine indo-européenne *dva*, en effet, donne non seulement le grec δύω, *deux,* mais encore la particule δυς qui a un sens péjoratif et exprime l'idée de chose difficile, pénible, fâcheuse (ainsi δύς-ελπις, désespéré, δυς-μαθής, qui apprend avec peine, δύς-πνοια, dyspnée, respiration difficile).

Du radical δυ, qui se trouve dans δυς, dérive la racine δίς (pour δυις) qui devient d'un côté le grec δίς, de l'autre le latin primitif *dvis*.

Or, si le grec δίς a conservé intacte la signification de *deux fois,* on voit déjà, dans quelques composés de son dérivé δίχα, doublement, paraître une valeur dépréciative : διχόνους, perfide, διχοστασία, discorde.

Quant au latin primitif *dvis,* il se divise à son tour en *dis* et *bis*. *Dis* a souvent une signification péjorative : *displicere,* déplaire, *difficilis,* difficile, signification qui est devenue habituelle aux langues romanes : ital. *dis-,*

1. La philosophie hébraïque est d'imitation arabe; et ce qu'on appelle la philosophie arabe n'est pas l'œuvre des Musulmans-Arabes, mais des Musulmans-Persans, c'est-à-dire Aryens.

fr. *dés-*, etc. Enfin, *bis,* qui veut dire *deux fois* e
arrive en roman (sous la forme *bes*) au sens de *m*
bes-tourner (vieux français = mal tourner);
(aujourd'hui *bévue*), mauvaise vue (d'une chose),
méprise.

L'allemand *zwei,* le bas allemand *twei,* l
two, qui appartiennent à la racine *dva,* entre
des locutions ou des compositions où apparaît f
ment la signification péjorative : *entzweireissen,* «
en pièces » (proprement *déchirer en deux*); *meir*
sint twei, « mes souliers sont déchirés » (pro]
sont deux) ; *came a-two,* « se casser » (propreme
à deux)[1].

Assurément, il est tout naturel que l'on expr
l'idée de *deux* le fait de se diviser, de se sép
se défaire. Mais la même expression pourrait
rendre l'idée de se doubler, de s'augmenter
développer (par exemple, en parlant des êtres
des plantes).

L'idée de *deux* est par elle-même indifféro
progrès et au développement ou à la ruine et à
et pourtant c'est cette dernière idée que nos
paraissent accorder de préférence à notre racii

De même l'allemand *miss* signifiait en vieux
lemand *varié, divers,* avant de prendre dans l'a
moderne le sens de *mal.* Le français *duplicité* e
nyme de *fourberie.*

1. Ces derniers exemples sont pris à Max Müller, *Nou*
çons sur la science du langage, t. I, p. 313, 314 de l'édition f

Le grec ἄλλως et le latin *aliter,* « autrement », aboutissent parfois au sens péjoratif qui est habituel à *secus* (proprement *autrement*). *Alter* y est entièrement arrivé dans *alterare, adulterare, altérer, altération.* Et pourtant là encore l'idée d'*autre* n'implique pas nécessairement celle d'*autre qu'il ne faudrait :* puisque l'anglais *alteration* est resté indifférent entre l'idée de changement en bien et celle de changement en mal, et que le français *autrement,* dans la langue familière, arrive même de nos jours au sens de changement en bien. « Ce tableau-ci est autrement peint que celui-là », signifie « autrement mieux, beaucoup mieux que celui-là », exemple qui prouve que l'idée de *autre* pouvait aussi bien conduire à celle de *mieux* qu'à celle de *pis.*

Dans tous ces termes exprimant dualité, variété, on voit donc la pensée se porter plus volontiers sur des objets où la diversité est précisément un défaut que sur ceux où elle serait une qualité, et de l'idée de diversité tendre naturellement à celle de perversité [1].

§ 54. 3° Restreignons notre examen à deux langues. Considérons le développement parallèle du sens des deux prépositions *ad, à* en français, et *to* en anglais ;

1. Est-ce une tendance naturelle de la pensée de passer de l'idée de *toujours* à celle d'*immédiatement ?* Et a-t-on le droit de généraliser, d'après les exemples suivants : *sempre,* en vieux français, d'abord *toujours* (*semper*), puis habituellement *tout de suite ; incessamment,* en français moderne, d'abord *sans cesser,* puis *dans un temps prochain.* Comparez la confusion qui s'est établie entre *de suite* et *tout de suite.*

nous serons frappés de la fixité relative que cette dernière garde dans l'expression des rapports qu'elle marque. L'idée de direction d'un point vers un autre dans l'espace et le temps et dans les rapports figurés, y demeure toujours visible et sentie. Elle pourrait se représenter à l'esprit sous l'image d'une ligne droite. Dans le français au contraire, si l'idée primitive de *ad* se maintient dans *aller à Paris* (to go *to* Paris), elle se perd dans *être à Paris* (to be *in* Paris); *travailler à la lumière d'une lampe* (to work *by* the light of a lamp); *courir à toute force* (to run *at* full speed); *travailler à la machine* (*with* the machine); *se battre à l'épée* (*with* swords), etc. L'esprit français, plus mobile que l'esprit saxon, se laisse entraîner par des rapprochements délicats, et suit complaisamment les détours de subtiles analogies.

§ 55. 4° La pensée populaire, qui aime l'image et la sensation, n'a pas toujours des idées nettes et précises; elle confond entre elles des choses différentes en se laissant entraîner par des rapprochements vagues et inexacts.

Ainsi l'anglais *grandfather, grandmother* amène les expressions incorrectes *grandson, granddaughter*, etc.; le français *bru* (belle-fille) est l'allemand *braut* (fiancée). Le latin *avunculus* et *nepos*, aïeul et petit-fils, devient le français *oncle* et *neveu*, frère du père ou de la mère, fils du frère ou de la sœur. Nos expressions *beau-père, belle-mère, beau-frère, belle-sœur*, etc., sont des termes vagues n'exprimant aucun rapport de parenté déter-

miné[1]. L'adjectif français *sans pareil* (*chose sans pareille*) amène l'expression inintelligible *non pareil* (*une beauté non pareille*).

Les patois français et romans confondent perpétuellement les idées de *louche* et de *borgne.*

Les noms de couleurs sont hésitants; ils passent facilement d'une couleur à une autre. Rien de plus obscur que l'histoire des mots *gris, bleu, blond, bloi* (v. fr.), qui ont désigné des couleurs différentes dans le haut moyen âge. Pourquoi les Grecs n'ont-ils aucun mot spécial pour désigner le *bleu,* que leur langue confondait avec le vert? *glaukon, kuanon* désignent chacun le vert et le bleu. Y a-t-il dans ces derniers cas un fait de confusion et d'indistinction dans la langue seulement, alors que la pensée restait toujours nette, ou les peuples modernes, par une analyse nouvelle plus profonde, ont-ils acquis l'idée de nuances et de sensations inconnues aux anciens?

§ 56. 5° On saisit encore sur le fait l'action de l'esprit populaire quand il déforme le sens de mots reçus et consacrés dans certains usages. On voit avec surprise des mots de formation savante, ayant dans la langue scientifique leur pleine et entière valeur, descendre dans l'usage populaire à des emplois ridicules

1. En vieux français *beau* s'employait comme terme de politesse devant *frère, sœur,* quand on s'adressait à un homme, à une femme. Cet emploi disparaissant, la langue a utilisé l'expression pour rendre les rapports de parenté par alliance.

ou dégradants : le *philosophe* devient un homme trop *habile* au jeu; *espèce, individu* se changent en insultes grossières; *quolibet*[1] aboutit à une plaisanterie sans sel. Le *cancan*[2] a commencé par être un discours officiel en latin; l'*élucubration* est devenue un travail ridicule, et si la *péroraison* est encore un terme noble de rhétorique, il n'en est plus de même de *pérorer*. Même histoire pour *épiloguer*, à côté d'*épilogue*. Ce n'est plus le théologien qui travaille à *sophistiquer*, à élever de subtils raisonnements; c'est le marchand peu scrupuleux qui *sophistique* et falsifie ses denrées[3]. *Imbécile* était un beau mot dans la poésie du XVIIe siècle; les *mains imbéciles* étaient les mains impuissantes : le XVIIIe siècle a fait de l'*imbécile* un faible, un impuissant d'esprit, et c'est un des termes les plus méprisants que possède la langue populaire. L'astrologie avait donné une série de termes : *martial, jovial, saturnien*, etc., *né sous la planète de Mars, de Jupiter, de Saturne*, etc. *Saturnien* a disparu; *martial* conserve encore assez bon air sous sa figure énergique; mais le *jovial*, celui que *Jupiter* avait favorisé de la santé du corps et de l'esprit, du tempérament le plus heureux, devient un homme à la grosse gaieté, à l'humeur réjouie.

Une ironie[4] grossière semble prendre plaisir à dé-

1. Du latin scolastique *quodlibet*, sorte de proposition logique.
2. Du latin *quamquam*, quoique : mot par lequel commençait souvent l'exorde des discours.
3. L'anglais dit de même : « *doctored* » *beer, wine*.
4. Il y aurait encore, disons-le en passant, à étudier le rôle de

grader ces mots mal compris et à venger, sur la langue des lettrés, l'ignorance populaire. Il est vrai que, par un sentiment plus généreux et plus général aussi, la langue populaire, mieux inspirée, cherche à saisir ces mots savants, à se les approprier, pensant par là gagner en noblesse et élégance ; mais perdant aussi d'un autre côté quantité de mots de bonne marque [1].

§ 57. 6° Est-ce un sentiment de même nature qui corrompt les mots empruntés aux peuples voisins ? Le fait depuis longtemps a été signalé, et il suffira d'en citer quelques exemples. Comparez aux sens primitifs la signification que le français donne à *rosse* (vieux haut allemand *Hros,* cheval), *lippe* (allem. *Lippe,* lèvre), *lande* (allem. *Land,* terre), *reître* (allem. *Reiter,* cavalier), *bouquin* (anc. néerl. *boeckin,* petit livre), *hâbleur* (esp. *hablador,* parleur), *matamore* (espagnol *matamoro,* tueur de Maures), *capitan* (esp. *capitan,* capitaine), duègne (esp. *dueña,* dame), *donzelle* (ital. *donzella,* demoiselle), etc.

Ailleurs, l'usage familier ou populaire s'approprie, en les marquant d'une note d'ironie et de moquerie, les mots de la langue poétique ou ceux auxquels un usage vieillissant a imprimé une certaine noblesse.

Il y a deux sortes d'héroï-comique : l'un qui élève à la dignité de héros des personnages et des choses vul-

l'ironie dans la langue ; l'ironie arrive à des résultats analogues à ceux qu'indique la célèbre étymologie : *lucus* a *non lucendo.*

1. Voir plus loin, p. 168.

gaires, l'autre qui rabaisse le héros au niveau populaire : c'est ce dernier comique que met en œuvre la langue familière quand elle abuse de ces mots majestueux qui ont le malheur d'être démodés. Voyez où sont descendus ces beaux termes *déconfire*[1], *déconfiture*[2], *ocire*[3], *preux*[4], *prouesse*[5], *sire*[6], *castel*[7], *manoir*[8], *galetas*[9]. Ou bien, c'est avec un sourire aux lèvres qu'on emploie dans la conversation ou le style familier des mots qui n'ont leur valeur que dans le haut style : *glaive, coursier,* etc.

Quand des mots sont brusquement enlevés à la sphère où un usage spécial les a placés, et qu'ils sont transportés dans d'autres milieux, ils détonnent, ils sont dépaysés ; ce sont des intrus qui pénètrent dans une société qui n'est pas faite pour eux.

§ 58. 7° Nous n'avons pas encore parlé du problème des déterminants. Les langues obéissent-elles à des tendances particulières quand, dans la dénomination des objets, elles s'adressent à tel déterminant plutôt qu'à tel autre ?

a) Un certain nombre de machines et instruments

1. Dans l'expression : il est tout *déconfit*.
2. Dans : la *déconfiture* d'une maison de commerce, d'une affaire.
3. Qu'on écrit et prononce à tort avec deux *cc*: *oc-cire*.
4-5. *Preux* ne s'emploie plus dans la langue actuelle qu'ironiquement, et *prouesse* n'a plus guère qu'un sens ironique.
6. Dans l'expression : *C'est un beau, un triste sire*.
7-8. Ne s'emploient plus qu'ironiquement, en dehors du sens historique.
9. Voir plus haut, p. 78, note.

sont dénommés d'après des métaphores tirées du règne animal : *corbeau, grue, chèvre, chevalet, poutre* (proprement *jument*[1]), *bourdon* (proprement *mulet,* du latin *burdus*), *robinet* (c'est-à-dire petit *robin,* petit mouton), *chenet* (c'est-à-dire petit chien). Machines de guerre : *bélier, mouton, tortue, chat* (machine du moyen âge), *truie* (id.), *fauconneau, émerillon, mousquet* (ital. *moschetto,* proprement *petite mouche*), *sacre, couleuvre, couleuvrine,* etc.

b) Des animaux reçoivent leurs noms, par une qualification plaisante, de noms d'hommes : *sansonnet* (le *petit Samson*), *Jacquot, Pierrot, Margot, Martinet,* etc., *Martin* (ours), *Fouquet* (écureuil), *Marcou* ou *Raou* ou *Matou* (chat mâle[2]), etc.

c) Le peuple prend volontiers des noms d'hommes, de femmes pour désigner spécialement des sots : *Jean, Jeannin* ou *Janin, Jeannot, Pierrot, Claude, Nicaise, Colas, Benêt,* etc. ; ou des femmes peu estimables ou mal gracieuses : *Perronnelle, Fanchon, Marion, Catin* (*Catherine*), etc.

d) On peut établir, comme règle générale, que les différents jeux sont désignés du nom spécial de la pièce principale ou du coup décisif qui les caractérise.

1. De *pulletrum,* jument, dans le lat. populaire et le bas-lat. Encore usité en ce sens au XVIe siècle : *des poutres hennissantes* (Ronsard).

2. *Marcou* est le nom d'homme *Marculfus; Raou* est de même *Radulfus; Matou* (de beaucoup le plus usité des trois) semble être également un nom de personne (tel que *Mattulfus* [?]).

Ainsi du jeu de *dames*, d'*échecs*[1], de *dominos*[2], du jeu de *piquet*[3], de l'*impériale*[4]. Ainsi encore la *triomphe* est la carte qu'on retourne; le *reversis*, l'ensemble des levées qui fait gagner la partie; la *mouche*, la réunion de cinq cartes de même couleur, etc., avant d'être le jeu de la triomphe, le jeu du reversis, le jeu de la mouche, etc., etc.

e) Le problème le plus délicat est celui du déterminant dans les mots abstraits. Pourquoi l'idée de *penser* est-elle rendue par celle de *peser* dans les divers idiomes romans (*pensare*, de *pensum*, poids), par celle d'*agiter çà et là en soi* dans le latin (*cogitare*, *cuider cum-agitare*), par celle de *diviser* en grec (νομίζειν)? — *Énumérer* (*enumerare*), *conter* (*computare*), *deviser* (*divisare*) nous reportent à une métaphore commune qu'explique le mot *détailler* (*un récit*).

f) Un autre sujet d'études ce sont les idiotismes, les locutions proverbiales, les jeux de mots usités parmi le peuple. C'est là qu'il laisse voir le plus nettement son tour d'esprit, son ingéniosité, sa délicatesse ou sa grossièreté.

Coucher à la belle étoile; vouloir prendre la lune avec les dents; renvoyer de Caïphe à Pilate; tourner autour du pot; amuser le tapis; faire sonner la grosse cloche; avoir barre sur quelqu'un; donner un coup de langue à quelqu'un; faire

1. Vient de l'expression *échec et mat*, expression d'origine persane qui veut dire *le roi est mort*.
2. De l'expression *faire domino*.
3. De l'expression *faire pic, repic et capot*.
4. L'impériale est d'abord un certain groupe de cartes.

tirer les marrons du feu; tirer les vers du nez; faire patte de velours; graisser la patte; faire la pluie et le beau temps; tenir le crachoir; tirer de l'huile d'un mur; manger son blé en herbe; tenir la corde; être sur les dents; être une poule mouillée; ne battre que d'une aile; donner de l'encensoir par le nez; ne pas voir plus loin que son nez; jeter sa langue aux chiens; être deux têtes sous un bonnet; avoir la tête près du bonnet; mener tambour battant; mettre la puce à l'oreille; prendre ses jambes à son cou; faire le diable à quatre, etc.

Grossier comme un pain d'orge; il a l'esprit aigu comme une boule; bête comme un chou.

Il a bon cœur, il ne rend rien (il ne restitue pas volontiers)[1]; *mauvais archer, il tire mal* (l'argent de sa bourse); *il se fond en raisons comme beurre au soleil*[2]; *il eût été bon chantre, il entonne bien* (il avale bien)[3], etc.

Dresser une liste aussi complète que possible de ces idiotismes dans deux ou plusieurs langues, en établir la correspondance, et déterminer par une analyse rigoureuse laquelle de ces langues est la plus riche, et de quel ordre d'idées ou de sentiments sont le plus habituellement tirées les métaphores que recèlent ces locutions, voilà un travail délicat, difficile, qui éclairerait d'un jour singulier la psychologie de la race dans ce qu'elle a de plus spontané et de plus vivant.

§ 59. Les observations qui précèdent, jetées un peu au hasard, suffisent cependant à montrer la variété des

1. Jeu de mots sur *rendre,* vomir et restituer.
2. Il se *fonde* en raisons, etc.; c'est-à-dire ses raisons ne sont pas solides.
3. Jeu de mots sur *entonner,* chanter, et *entonner,* faire descendre dans le tonneau; au fig., avaler, boire.

points de vue. Il y a là tout un domaine dont la science doit prendre possession. La curiosité des philosophes et des linguistes en a déjà essayé le défrichement ; mais leurs efforts sont restés isolés, épars, non dirigés par une vue d'ensemble. Il faudrait commencer par dresser le dictionnaire étymologique et historique des significations d'une langue. Ce travail achevé pour plusieurs idiomes de même famille, on pourrait aborder avec fruit les comparaisons portant, soit sur l'identité des métaphores, soit sur les variations d'expression de mêmes idées et de mêmes faits.

Si un dictionnaire donne l'état de la langue à un moment donné, et par suite l'ensemble des idées exprimées par cette langue, un dictionnaire historique donne, dans la succession de leur développement, la suite des idées qui se sont attachées aux mots, et avec elle une partie de la psychologie générale du peuple parlant la langue.

Il apporte donc des éléments nouveaux à la psychologie de l'inconscient.

La recherche philosophique jusqu'ici n'a guère porté que sur l'individu, et, en général, ce sont des philosophes qui ont expérimenté sur eux-mêmes, c'est-à-dire sur des natures d'élite. Mais la philosophie doit étudier aussi la foule dans la marche aveugle de ses instincts. Or, des diverses manifestations naturelles où se reflète le génie d'un peuple, la religion, la littérature, l'art, les institutions, etc., la langue est la plus directe et la plus immédiate, parce qu'elle ne subit pas à un même

degré que les autres l'action toute-puissante des hommes supérieurs qui les marquent de leur empreinte, et que, d'un autre côté, elle est l'expression même du tour d'esprit, le moule même de la pensée du peuple. Le dictionnaire historique d'une langue est la succession de tombeaux où sont venues se reposer, avec les générations d'hommes qui ont pensé, les générations de pensées que leur langue a exprimées et les formes sensibles où elles ont pris corps.

CHAPITRE IV

CONDITIONS PHILOLOGIQUES

§ 60. Dans quelles conditions les changements de sens s'effectuent-ils au sein de la langue ? Comment y pénètrent-ils et s'y font-ils leur place?

Ici la question s'étend; car elle embrasse, avec les néologismes de sens, les néologismes de mots que nous avons signalés au début de cette étude, pour les écarter provisoirement[1].

Voyons ce qui se passe sous nos yeux : quelqu'un lance dans la conversation, un écrivain risque une expression nouvelle, mot ou métaphore. Elle plaît au cercle d'hommes qui l'entend, se répand peu à peu, devient à la mode, fait fortune. Si elle répond à quelque idée ou sentiment durable, elle a chance de vivre.

Or, les *centres* de formations sont très nombreux : société élégante, monde politique, armée, ateliers, campagnes. Autant de groupes naturels de gens et d'occupations, autant de centres différents de néologismes.

1. Elle va même plus loin; car ce que nous disons ici du néologisme et de sa pénétration dans la langue, s'applique exactement à tous les faits nouveaux qui viennent modifier d'une façon quelconque l'état d'un idiome. Cf. p. 8.

Parmi ces néologismes, les uns, fantaisies du moment, ne font que paraître, comme ces fleurs éphémères qui s'épanouissent un jour au pied des plantes vivaces, des arbustes ou des arbres séculaires. D'autres se maintiennent plus ou moins longtemps dans le milieu qui les a vus naître, vivent même de longues années, plusieurs siècles, dans ce monde étroit sans en jamais sortir; d'autres en franchissent les limites, s'insinuent dans des cercles plus étendus, et quelquefois, favorisés par les circonstances, prennent droit de cité dans la langue commune et en viennent enrichir le trésor. Parmi ceux-ci, il faut signaler les néologismes qui, répondant à un besoin général, se créent de divers côtés à la fois et sortent tout armés de mille cerveaux. Ceux-là sont les plus heureux. Ordinairement, plus ces expressions sont limitées à un cercle restreint, moins elles ont chance de durée. Le néologisme est une plante qui, pour vivre, doit pousser ses racines dans le plus grand nombre possible d'esprits.

Une fois adoptés par l'usage général, les néologismes ont droit de cité; les métaphores se consacrent, et on ne peut plus les changer.

Quelle est la conduite à tenir à l'égard des néologismes? Doit-on les accepter ou les repousser indifféremment? S'il y a un choix à faire, quel est le critérium? L'écrivain peut-il se les permettre sans manquer à la langue?

§ 61. « Le néologisme de l'écrivain est une création littéraire, consciente, et qui tend à une fin esthétique;

il relève de la critique. Celui qui l'essaye doit pouvoir justifier la liberté qu'il a prise avec la langue. Autrement dit, il faut que le mot soit nécessaire dans la circonstance donnée, qu'il soit l'expression la plus nette ou la plus forte de l'idée à représenter. A cette condition, il sera pardonné; bien plus, il méritera de durer et durera : c'est par des audaces de ce genre que nos grands écrivains ont enrichi la langue.

« Parfois le néologisme littéraire est amené par l'ensemble de la phrase, l'enchaînement des idées, et s'impose de lui-même. M. Villemain, dans la Préface du *Dictionnaire de l'Académie* (édition de 1835), parlant des langues qui se constituent, se transforment et périssent suivant les lois qui règlent la vie des choses humaines, écrit la phrase suivante : « Dans une contrée « de l'immobile Orient où nulle invasion n'a pénétré, où « nulle barbarie n'a prévalu, une langue parvenue à sa « perfection s'est déconstruite et altérée d'elle-même, « par la seule loi du changement, naturelle à l'esprit « humain. » *Déconstruire* manque au *Dictionnaire de l'Académie;* il n'est pas admis par l'usage, qui n'en sent point la nécessité *permanente ;* et toutefois, ici il est si bien amené par l'ensemble des idées qu'on le trouve tout naturel ; c'est le seul terme propre, et toute périphrase serait vicieuse. C'est un de ces mots éphémères qui naissent avec le besoin instantané et meurent dès qu'il cesse; ce ne sont pas des mort-nés; ils ont vécu un moment et peuvent revivre avec la circonstance qui les a créés.

le néologisme littéraire relève de la critique et
t compte de ses créations, le néologisme popu-
e relève que de lui-même, et c'est à la science à
dre compte.

:s anciens l'avaient déjà reconnu : le peuple est
'ain en matière de langage : *Populus in sua po-
, singuli in illius,* disait Varron, et avant lui
: *Le peuple est en matière de langue un très
nt maître.* Voltaire le constate en le regrettant :
; triste qu'en fait de langues, comme en d'autres
es plus importants, ce soit la populace qui dirige
remiers d'une nation. »

suffrage universel n'a pas toujours existé en po-
; il a existé de tout temps en matière de langue ;
euple est tout-puissant, et il est infaillible, parce
s erreurs, tôt ou tard, font loi. Le langage, en
est une création naturelle et non une construction
ıelle et logique. Les hommes, pour se commu-
leurs idées, recourent d'instinct à un ensemble,
ystème de signes naturels qui se modifient sans
dans le temps et dans l'espace, sous l'action de
ıysiologiques et de lois psychologiques ; mais
ment que la plus grande partie des hommes se
ennent à l'aide de ce système, celui-ci a rendu
rvices qu'on est en droit de lui demander.
ɔourquoi même les erreurs de logique, les ano-
, du moment qu'elles sont acceptées de tous,
t d'être anomalies, et deviennent formes légi-
de la pensée. Tel est le fondement du prin-

cipe qu'au pouvoir de l'usage seul est la règle du langage :

Quem penes arbitrium est jus et norma loquendi.

« Mais cet usage varie sans cesse : *consuetudo loquendi in motu est.* Ainsi notre langue, depuis les origines, a obéi à certaines tendances qui ont transformé sa phonétique, ses formes grammaticales, sa syntaxe, son lexique : sa phonétique, sous l'influence permanente qu'a exercée le besoin d'une prononciation plus rapide ; ses formes grammaticales et sa syntaxe, sous l'action d'un esprit d'analyse qui lentement a désorganisé sa vieille construction à demi synthétique, héritage du latin, pour lui substituer une construction plus *logique* et toute raisonnée ; son lexique, sous l'action de cette vie toujours mobile et changeante de l'esprit, acquérant sans cesse des idées nouvelles, apprenant des faits nouveaux, voyant et percevant les choses sous de nouveaux aspects. Mais, comme tout ce qui a vie, le langage est soumis à deux forces contraires : la force qui innove et celle qui conserve ; la marche du langage consiste à céder graduellement à la première en se laissant contenir par la seconde ; autrement les transformations seraient trop promptes et les langues n'auraient plus d'unité[1].

« C'est ce qu'on voit dans le passage du latin populaire aux langues romanes. Lors des invasions barbares,

1. Voir *Introduction*, p. 6, et aussi p. 14

toute civilisation, toute tradition disparaît, les forces conservatrices du langage comme le reste ; et l'idiome populaire, que rien ne contient plus, se précipite si bien qu'en l'espace de trois ou quatre siècles il aboutit à des idiomes absolument nouveaux. Or, cette transformation rapide est l'anarchie ; puisqu'une langue ne peut se fixer, il faut du moins qu'elle change aussi lentement que possible. C'est à la langue littéraire qu'est réservé le rôle de conservatrice. Elle doit s'opposer aux néologismes populaires et ne les accepter que quand ils deviennent un fait universel. On disait autrefois : *il me souvient ;* le peuple a dit : *je me souviens,* et la langue littéraire l'a répété après lui ; aujourd'hui la langue littéraire *se rappelle* le passé ; la langue populaire se *rappelle du* passé. La langue littéraire doit-elle l'imiter ? Non, jusqu'au jour où l'académicien lui-même, dans l'abandon de la conversation familière, aura dit : *je m'en rappelle*[1]. »

§ 62. De nos jours, dans notre langue du XIXe siècle finissant, il est à craindre que, de ces deux forces, la force de tradition cède à la force révolutionnaire qui entraîne le français dans des directions inconnues. Nous assistons à un triomphe effréné du néologisme, qui ne se contente pas de prendre de force sa place dans la langue, mais chasse violemment nombre de mots de

1. A. Darmesteter, *de la Formation actuelle de mots nouveaux dans la langue française,* p. 32 et suiv.

bonne marque qui méritent d'être conservés. Encore si ce néologisme pouvait faire revivre d'anciens mots totalement disparus ou conservés seulement dans quelques dialectes provinciaux, et qui, apparentés à d'autres mots de la langue commune, s'expliquent par eux et rétablissent parfois entre eux l'analogie et la trace de la filiation[1]. Mais c'est là un vain regret : la tentative serait artificielle du reste. La langue suit son cours, indifférente aux plaintes des grammairiens et aux doléances des puristes.

1. Voir plus loin, p. 133.

DEUXIÈME PARTIE

COMMENT LES MOTS VIVENT ENTRE EUX

DEUXIÈME PARTIE

COMMENT LES MOTS VIVENT ENTRE EUX

§ 63. Les mots ne vivent pas isolés, dans notre pensée et sur nos lèvres. Ils sont en commerce réciproque les uns avec les autres, parce que, représentants de nos idées, ils reproduisent dans la combinaison de la phrase le mouvement de la pensée avec toute la complexité des faits intellectuels qui la constituent.

Considérée à ce nouveau point de vue, l'étude des mots soulève une nouvelle question, celle des actions diverses qu'ils peuvent subir de la part les uns des autres.

CHAPITRE PREMIER

CONTAGION

§ 64. Quand l'usage grammatical a réuni dans des expressions consacrées des termes qu'on est désormais habitué à voir ensemble, il se produit parfois alors des faits de *contagion*[1].

C'est ainsi que *pas, point,* et les mots tels que *aucun, personne, rien, guère,* ont passé d'une signification positive à une signification négative sous l'action de la négation *ne* qui les accompagnait le plus habituellement. *La rien que j'aime guère,* c'est-à-dire *la chose que j'aime beaucoup,* disait le vieux français. Aujourd'hui on ne voit plus dans *guère* qu'un synonyme de *pas beaucoup,* et dans *rien* que l'équivalent du latin *nihil.*

Ailleurs, d'une locution courante, il se dégage une signification nouvelle qui affecte tel mot de la locution et en change la valeur.

Mais signifie à l'origine *de plus; cependant, pendant ce temps;* dans la langue moderne ces deux mots ont passé au sens adversatif, parce que, dans nombre d'ex-

1. Voir M. Bréal, *les Lois intellectuelles du langage, fragment de Sémantique,* dans l'*Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques en France,* 1883, p. 132 et suiv.

pressions, l'idée adversative sous-entendue ressortait de la phrase, et qu'elle est venue se fixer dans la particule. Ainsi encore *avec* devient synonyme de *malgré*, dans des phrases telles que : *Avec tout son savoir, il a échoué;* l'idée complète serait : *il a échoué,* (*alors qu'*)*avec tout son savoir* (*il aurait dû réussir*).

Pour arrive à un sens analogue. *Il se promène pour le plaisir qu'il y trouve,* disait la vieille langue, donnant à *pour* le sens de *à cause de*. Qu'on suive maintenant le développement de la préposition dans ces phrases-ci :

Me promener pour le plaisir que j'y trouverais ? Non certes!

Je ne me promène pas pour le plaisir que j'y trouverais (c'est-à-dire *alors que je pourrais ou devrais le faire, pour le plaisir que j'y trouverais*).

Pour le plaisir que je trouverais à la promenade, je n'en reste pas moins à la maison.

Pour agréable que soit la promenade, je n'en reste pas moins à la maison.

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes.

(CORNEILLE.)

Ah! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme.

(MOLIÈRE.)

Ici *pour*, du sens de *à cause de,* arrive au sens de *malgré que.*

Autrefois Carpillon fretin
Eut beau prêcher, il eut *beau dire,*
On le mit dans la poele à frire.

La Fontaine veut dire ici que, *si bien* qu'il prêchât et parlât, le carpillon n'en fut *pas moins* frit. Comment

il a beau dire ou *beau faire* peut-il signifier *quoiqu'il dise* ou *fasse?* c'est que l'idée restrictive, sous-entendue, mais qui ressort de l'ensemble de la phrase, finit par se fixer dans l'expression dont elle transforme la valeur. « *Il a beau dire, il a beau faire,* je ne l'écoute pas, » signifie donc : il a son dire, son faire (*aussi*) beau (*que possible*), et *néanmoins* je ne l'écoute pas.

C'est grâce à cette conspiration de la phrase prise dans son ensemble, qui dégage de la disposition et de la combinaison des termes un sens non exprimé, c'est grâce à cette conspiration que l'écrivain peut agir sur les mots, en modifier le sens et leur faire rendre tout un ensemble d'effets nouveaux.

Je ne ferai qu'indiquer ce point d'une question qui à elle seule fournirait à toute une étude[1]. Voyez ce que

1. Voici en somme à quoi se ramène l'action de l'écrivain sur la langue. Il agit sur le lexique, en créant des mots nouveaux, et, plus heureusement, en étendant la signification de ceux qui existent. Élargir l'horizon des mots ou en approfondir la signification de toute l'étendue ou la grandeur des pensées qu'il y met, en renouveler la valeur par la nouveauté et la puissance de la conception, les remplir en un mot de son âme et de son génie, voilà ce que fait le grand écrivain. Il agit encore sur la syntaxe, en l'enrichissant de constructions nouvelles, ou en perfectionnant celles qui existent, en leur donnant plus d'ampleur et de majesté ou plus de précision et de correction. Mais l'écrivain est à peu près impuissant sur la dérivation; il l'est tout à fait sur la grammaire et la prononciation, c'est-à-dire sur le mécanisme linguistique.

Celui-ci a sa valeur propre qu'il tient du génie du peuple qui l'a constitué. Il suit de là cette conséquence qu'une langue peut être belle littérairement et n'avoir qu'un mécanisme linguistique médiocre (par exemple l'hébreu), ou être absolument parfaite dans son organisme avec une valeur littéraire assez faible (sans-

Victor Hugo a tiré du mot *fauve;* quels effets inattendus il lui a fait produire, et cela uniquement par la façon dont il l'a enchâssé dans le tissu de la phrase.

Derrière eux cheminait la Mort, squelette chauve.
Il semblait qu'aux naseaux de leur cavale *fauve*
On entendît la mer ou la forêt gronder.
(V. Hugo, *Lég. des siècles, les Cheval. errants.*)

Ici *fauve* est pris au sens propre : (*animal*) *au pelage roux*.

On vante Eviradnus d'Altorf à Chaux-de-Fonds.
Quand il songe et s'accoude, on dirait Charlemagne.
Rôdant, tout hérissé, du bois à la montagne,
Velu, *fauve,* il a l'air d'un loup qui serait bon.
(Id., *ibid., Eviradnus,* 2.)

Ici *fauve* chevauche entre le sens propre et le figuré. Signifie-t-il *au poil roux* ou *farouche comme les bêtes fauves qui habitent les forêts?*

Dans ces derniers vers enfin, *fauve* prend une acception nouvelle extraordinaire.

. . . . . . Corbus, triste, agonise. Pourtant
L'hiver lui plaît, l'hiver sauvage combattant.
Il se refait, avec les convulsions sombres
Des nuages hagards croulant sur les décombres,

crit). L'ancien français est supérieur au français moderne par la constitution de sa grammaire, il lui est inférieur par la portée de son lexique et de sa syntaxe. Le grec paraît être la seule langue qui ait réuni cette double perfection de l'organisme et de l'expression, de la forme et du fond.

Il va sans dire que ces considérations, un peu absolues dans leur brièveté, doivent comporter toutes sortes de réserves que nous ne pouvons exposer dans cette note.

Avec l'éclair qui frappe et fuit comme un larron,
Avec les souffles noirs qui sonnent du clairon,
Une sorte de vie effrayante, à sa taille.
La tempête est la sœur *fauve* de la bataille.
(Id., *ibid.*, 2.)

Et voilà comment V. Hugo arrive à faire rendre à ce mot *fauve* toute l'horreur grandiose des forêts mystérieuses[1].

1. C'est à l'usage fréquent d'expressions groupées ensemble que la langue doit cette quantité de mots composés, formés par voie de juxtaposition (c'est-à-dire sans ellipse), tels que les substantifs : *gendarme, arc-en-ciel, pot-au-feu, piédestal, verjus, saindoux, coffre-fort,* etc. ; les pronoms : *celui-ci, lequel, quiconque,* etc. ; les mots invariables : *toujours, longtemps, environ, autour, toutefois, quelquefois,* etc.

CHAPITRE II

RÉACTION

§ 65. En dehors des *phrases,* les mots peuvent réagir les uns sur les autres de diverses façons. Ainsi les mots de même famille se renvoient, comme par ricochet, des significations ou des emplois propres seulement à l'un d'entre eux. Ces réactions se présentent sous des formes très variées.

Les *perles orientales* sont réputées pour leur beauté; de là *perle orientale* prend le sens de *perle brillante. Oriental* arrivant au sens de *brillant, orient* reçoit par contre-coup un sens analogue, et l'on dit *l'orient d'une perle,* pour désigner l'irisation qui donne à la perle ses reflets chatoyants et comme vivants.

Les *Indes occidentales,* tel est le premier nom donné à l'Amérique, pour la distinguer des *Indes* proprement dites; ce nom une fois admis, par opposition, les Indes reçoivent le nom d'*Indes orientales.*

Au siècle dernier, on appliqua l'adjectif *noble* aux oiseaux de proie qui servent à la chasse, aux amusements de la noblesse. On appela par suite *ignobles,* par antithèse, les autres oiseaux de proie.

Ombrage veut dire l'ensemble des branches et des

feuilles qui donnent de l'ombre, et l'ombre que pro
cet ensemble : il dérive du mot *ombre,* comme *feuil*
du mot *feuille.* Comment arrive-t-il au sens figur
susceptibilité soupçonneuse? C'est que *ombrage* ici s
l'influence de l'adjectif *ombrageux,* lequel, par suit
l'expression spéciale *cheval ombrageux,* qui a peur
son ombre [1], arrive à l'emploi figuré : *caractère*
brageux.

Bouquet est proprement *un petit bois,* une collec
d'arbres. Par extension, le mot a été appliqué à
collection de fleurs, *un bouquet de fleurs.* Le mot
quet (sans doute sous l'influence de l'italien *bosch*
devenu le français *bosquet*) tendant à disparaître
son sens primitif, se renforce par l'addition d'un c
plément explicatif, *arbres : un bouquet d'arbres.*

Mouchoir, du sens primitif, *pièce d'étoffe qui se*
se moucher, arrive au sens de *pièce d'étoffe que*
croise autour du cou [2]. En ce sens nouveau, on c
mence à dire *mouchoir de cou :* puis, par réact
quand on veut prendre le mot dans sa significa
étymologique qui n'y est plus sentie, on ajoute
poche.

Quelquefois la signification d'un mot a, pour a
dire, une double face, un double aspect, et, suivan
contexte, désigne une chose ou sa contre-partie :
est celui qui héberge ou celui qui est hébergé. *B*
geois est alternativement un terme d'honneur ou

1. Voir plus haut, p. 77.
2. Voir plus haut, p. 76.

mépris, suivant que, dans la pensée de celui qui parle, il s'oppose au paysan ou bien au noble (ou même, dans notre démocratie, à l'ouvrier). Quand une personne est *intéressée* à une chose, c'est qu'elle y trouve un avantage; mais quand un organe du corps est *intéressé* par une blessure, c'est qu'il y trouve un dommage.

Quelquefois deux mots habituellement rapprochés par le sens finissent par s'opposer. Ainsi *talent* et *génie,* qui sont à peu près synonymes au XVIIe siècle, et indiquent les aptitudes naturelles, finissent de nos jours par signifier, l'un la puissance innée de l'esprit à inventer, à créer; l'autre les aptitudes acquises par le travail et l'étude.

Ailleurs, ce sont des significations différentes du radical qui réagissent sur le sens propre des dérivés pour les transformer. *Apéritif* est d'abord un terme de médecine indiquant la propriété qu'ont certains médicaments d'ouvrir les voies aux canaux de l'économie, de détruire les obstructions; puis, pénétrant dans l'usage vulgaire, il signifie ce qui *ouvre,* excite l'appétit.

Ailleurs encore, il y a confusion entre deux mots rapprochés à tort.

Mignard agit sur *miniature,* qui, de peinture au *minium,* finit par signifier peinture très fine.

Souffreteux, du v. fr. *souffraite* (malheur), est rapporté à *souffrir* et signifie *habituellement souffrant.*

Éconduire est né d'une confusion entre *conduire* et le vieux français *escondire,* refuser.

Ici nous touchons à un fait important qui a appelé

déjà l'attention des linguistes : la corruption des par étymologie populaire. Mais c'est une questio s'écarte de notre plan, et nous ne pouvons que gnaler ici.

§ 66. Il ne faut pas croire que ces faits de réa jouent un rôle très considérable dans la vie du lan; Les aspects que présente cette vie sont si multiples (ne doit pas être surpris de les rencontrer; mais, qu(nombreux qu'ils puissent être, on ne doit les sig qu'à l'état d'exception. Le plus ordinairement les suivent chacun leurs destinées, indépendants les des autres; et les pertes, les faits de pathologie (peuvent éprouver ne rejaillissent pas sur les mot: leur sont apparentés. *Meurtre* a conservé sa plei gnification sans suivre l'exemple de *meurtrir,* q tuer finit par signifier *couvrir de légères blessures. A* se réduit à *faire descendre dans la gorge,* sans c(quence pour *aval, ravaler, ravalement.* Un corps n'est pas un corps « plein de *santé* ». *Garnir* con: son sens plein dans divers de ses dérivés, sauf *garnement.*

A un autre point de vue, tel mot s'emploie, au pı et au figuré, dans une quantité infinie de sens, que son dérivé immédiat ne connaît que l'un d'eu bouillon, un vin est *aigre;* un métal est *aigre;* des leurs, des tons sont *aigres;* on reprochera à une vure l'*aigreur* de ses touches. *Aigrement* ne s'em que dans un cas : parler et répondre *aigrement.*

De là vient ce fait que la disparition des mots simples n'entraîne pas nécessairement celle des dérivés. *Ouvrer* est sorti de l'usage, et cependant *ouvrage, ouvrier, ouvrable* (dans l'expression *jours ouvrables*), *manœuvrer, manouvrier* sont toujours vivants. *Duire, soudre* n'entraînent pas dans leur chute *conduire, réduire, séduire, déduire, produire; résoudre, absoudre, dissoudre,* etc.

Ainsi, malgré les liens de famille que le développement de la langue peut établir entre les mots, le plus souvent ils vivent chacun de leur vie propre et suivent isolément leurs destinées, parce que les hommes en parlant *ne font point d'étymologie*. Les mots servent pour les idées qu'ils expriment; celles-ci sont indépendantes. La parenté qui peut unir entre eux des groupes de mots n'a rien à voir avec les groupes d'idées qu'ils sont chargés d'exprimer [1].

1. Cf. plus haut, p. 39. — Les relations entre un radical et les dérivés qu'il peut produire n'existent, pour la conscience du langage, qu'à l'époque de la création de ces dérivés. L'usage graduellement détache ces dérivés de leurs primitifs et les en rend indépendants. Ici, comme partout, la langue suit la même marche.

CHAPITRE III

CONCURRENCE VITALE

§ 67. Les développements qui précèdent nous amènent naturellement aux faits de *concurrence vitale.* Quelques exemples suffiront.

L'idée de la nécessité est exprimée aujourd'hui par le verbe *falloir :* le vieux français disait en ce sens *estovoir* et *convenir. Convenir* exprimait d'abord la nécessité morale (sens qu'il a gardé jusque aujourd'hui, mais exclusivement); il exprimait encore la nécessité absolue (sens perdu depuis) : *il lui convint mourir,* disait la vieille langue, en parlant d'un malade, d'un blessé. *Estovoir* s'employait seulement au sens de la nécessité absolue. Quant à *falloir,* c'était un verbe intransitif qui signifiait *manquer, faire défaut,* et qui s'emploie encore quelquefois en ce sens : *Montereau-faut-Yonne; Au bout de l'aune faut le drap.* De l'idée de *manque, falloir* arriva facilement à l'idée de besoin: *l'argent lui faut,* c'est-à-dire *lui manque,* devint *l'argent lui fait besoin, lui est nécessaire.* Or, ce changement de sens dans le verbe *falloir* ne se produit qu'à la fin du moyen âge, alors que *estovoir* disparaît et que *convenir,* se réduisant au sens qu'il possède aujourd'hui,

exprime plus que l'obligation morale. Ainsi, de ces ·ux termes, l'un disparaît et l'autre se réduit, soit ıe le nouveau venu ait pris une place vide, soit qu'il ; ait fait totalement ou partiellement disparaître.

Suivons le développement parallèle des prépositions , *dedans* et *dans*.

En exprimait, dans la vieille langue, la plupart des ɔports que lui avait légués le latin *in*. A côté de *en* plaçait *dedans,* qui était préposition et adverbe, et, mme préposition, représentait *en* avec plus de force. ɔr, *en* se combinait avec l'article *le* et l'article *les,* de ınière à donner les formes *ou* et *es : en le ciel* se dit *ou ciel; en les circonstances* se disait *es circonstances;* ıis *en* ne se contractait pas devant l'article féminin l'article élidé : *en la circonstance, en l'état.* Au ıᵉ siècle, *ou* et *es* disparaissent. Comment les rempla- ·? La langue dans certains cas s'adresse à *au* et *aux;* voilà pourquoi nous disons aujourd'hui : *en votre n et au mien; se mettre au lit; mettre aux fers.* Mais plus souvent elle eut recours à une préposition peu tée jusqu'alors et qu'elle appela à une brillante des- ée, la préposition *dans : ou* devint *dans le, es* devint *ıs les.* De là on prit l'habitude d'employer *dans* de- ıt les noms déterminés : *dans le ciel, dans les circons- ıces;* et, par réaction, *en* se réduisit à ne précéder ha- uellement que les noms indéterminés. On dit main- ant : *en France* et *dans le pays; être en grâce, en ıeur,* et *être dans les bonnes grâces de quelqu'un.*

ɔ'un autre côté, *dans* prenant, comme préposition,

un développement de plus en plus marqué, *dedans* (
venait inutile comme tel. Le XVII[e] siècle nous fait ass
ter à la lutte des deux mots. Après 1650, *dedans* n'
plus guère qu'adverbe, et le néologisme *dans* voit s
triomphe achevé.

C'est ainsi encore que le gallo-roman, qui avait per
la préposition latine *cum,* chercha à la remplacer p
apud, lequel devint le vieux français *od* ou *o;* ce
nouvelle préposition avait tous les sens du latin *cu*
et marquait la concomitance (*ire cum aliquo*), la
multanéité (*abire cum fletu*), le mode (*ferire cum p*
gione), etc. Mais le français primitif avait également u
autre particule, sortie aussi de *apud,* à savoir *avec,* q
d'abord adverbe, puis préposition, ne désignait en a
cien français que la concomitance (aller *avec* qu
qu'un). Cependant *od* sort peu à peu de l'usage et d
paraît au XVI[e] siècle ; *avec* le remplace graduellemen
et finit par hériter de tous ses sens.

Soit le groupe *ouïr, entendre* et *comprendre. Ouïr* (la
audire) sort graduellement de l'usage vers le XVI[e]-XVII[e] s
cle et se fait remplacer par *entendre,* qui avait seuleme
le sens figuré qu'indiquait son étymologie : *intende*
(*animum*) : de l'idée de *intelligere, entendre* passa do
au sens de *audire;* mais comment le remplacer
sens de *intelligere ?* La langue ira chercher *comprendr*
qui au sens de *saisir et tenir dans son ensemble* (*cu*
prehendere) ajoutera le sens de *intelligere*[1].

1. Les exemples de cette concurrence entre les mots sont tı

C'est particulièrement dans la formation savante que cette lutte est apparente. On voit nettement le concours qui s'établit entre les mots populaires et les mots étrangers.

Soient les verbes latins *natare* et *navigare*.

Natare, nager, était devenu le v. fr. *nouer; navigare,* naviguer, était devenu le v. fr. *nagier, nager. Nouer* disparaissant, *nager* le remplace et signifie à la fois *nager* (sens nouveau) et *naviguer* (sens primitif).

Voilà que la formation savante introduit sous sa forme latine le mot *navigare.* On dit *naviguer* là où l'on disait *nager.* Le sens de *navigare* se restreint dans *nager,* si bien que, sauf une seule expression (*les rameurs nagent*), il ne lui reste plus aujourd'hui que la signification de *natare.*

Et de la sorte *nouer,* disparaissant, lègue sa signification à *nager,* qui passe son sens propre à *naviguer.*

nombreux ; signalons spécialement les prépositions : *avant* et *devant, de* et *par, par* et *pour,* etc.

8.

CHAPITRE IV

SYNONYMIE

§ 68. Le spectacle de ces luttes, où des mots se disputent leur signification, rappelle tout d l'esprit tout un ordre de faits qui s'y rattache près, je veux dire la *synonymie.*

A première vue, il y a quelque chose de pa dans cette existence de mots présentant même cation; mais il suffit d'un peu de réflexion pc que dans une langue bien faite il n'y a point c nymes complets.

Tous les mots *usités* ont leur fonction propre, être voisines, celles des deux synonymes n'en s moins différentes. Assurément, il se rencontre da langue beaucoup de termes différents pour dési même objet : telle plante, tel outil, tel produit in a cinq, six, huit noms; mais ces noms, s'ils ont t emploi, le trouvent dans des lieux différents différents corps de métiers. Chaque groupe d'l n'a à son usage qu'un seul et même terme. Ces di noms, du reste, indiquent divers caractères lesquels les mêmes objets ont été dénommés à l'

Il est vrai encore que l'introduction à larges

la langue savante au sein de la langue populaire a mis en présence, avec une foule de doublets, une foule de synonymes, et que, prises en elles-mêmes, le plus souvent ces expressions désignent exactement la même chose. Mais le seul fait qu'une des deux séries appartient à la langue populaire, l'autre à la langue savante, didactique, suffirait à marquer des différences de nuances, ou tout au moins d'emplois.

En fait, il ne peut y avoir, dans la langue commune, de synonymes parfaits qu'autant que l'un d'eux est peu en usage; ou, si tous deux sont usités, cette synonymie parfaite ne peut durer longtemps : car la pensée ne s'encombrera pas d'un bagage inutile et finira soit par s'en débarrasser soit par l'utiliser[1].

§ 69. Il y a, d'après leurs origines, trois sortes de synonymes :

1° Un même mot prend, par suite des hasards de sa formation, deux formes différentes;

2° Un même mot est modifié différemment par des préfixes ou des suffixes spéciaux, ou par des emplois syntactiques différents;

3° Des mots d'origine et de signification différentes arrivent, dans le cours de la langue, à s'entre-croiser, et, à ce point de leur développement, à s'appliquer à un même objet.

1. Rapprocher de ces faits la théorie de Dohrn, sur les changements de fonction, en zoologie.

§ 70. 1° La première sorte comprend une bonne partie de ce qu'on appelle les *doublets*.

Soit, par exemple, le verbe *plier*. Dans l'ancienne langue il se conjuguait :

je plie,	*il plie,*	*vous ployez,*
tu plies,	*nous ployons,*	*ils plient.*

Au présent du subjonctif :

que je plie,	*qu'il plie,*	*que vous ployiez,*
que tu plies,	*que nous ployions,*	*qu'ils plient,*

A l'impératif :

plie, *ployons,* *ployez,*

Dans le reste de la conjugaison le radical était *plo*y.

On disait de même avec *prier :*

je prie; nous proyons.

On disait avec *nier :*

je nie ; nous noyons.

On disait avec *noyer :*

je nie ; nous noyons,

A la fin du moyen âge, la langue s'embarrassa dans ces doubles formes et tira deux séries de verbes :

plier et *ployer,*
prier et *proyer,*
nier et *noyer* (dire non),
nier et *noyer* (faire périr par l'eau).

Pour les trois derniers verbes, la langue laissa disparaître une des deux formes devenue inutile, *proyer, noyer* (dire non) et *nier* (faire périr par l'eau), conservant *prier, nier, noyer.*

Pour le premier verbe, comme la langue conserva les deux formes, elle leur attribua des fonctions différentes :

Plier, mettre en double, en triple, en appliquant une des surfaces contre l'autre ;

Ployer, courber ce qui offre une résistance.

Autres exemples :

Le latin *cathedra* devient régulièrement *chaire*. Au XVI[e] siècle, la prononciation parisienne change *chaire* en *chaise;* les deux mots cependant vivent dans la langue, d'abord complètement synonymes; puis ils se diversifient : le sens étymologique latin reste dans *chaire*, et la forme populaire *chaise* reçoit la signification populaire.

Col et *cou* sont les doublets d'un même mot qui est le latin *collum*. Au lieu de faire disparaître l'un d'eux (comme elle a fait de *vou*, doublet de *vol*), la langue les a utilisés tous les deux, appliquant *cou* à la partie du corps qui relie la tête au buste, et *col* à la partie du vêtement qui entoure le *cou*.

A ce groupe appartiennent nombre de doublets qui nous présentent la formation savante à côté de la formation populaire. Exemples :

sécurité,	emprunté de	*securitatem*,	à côté de	*sûreté ;*
fragile	—	*fragilem*	—	*frêle ;*
rigide	—	*rigidum*	—	*raide.*

Souvent ces doublets ne sont pas synonymes : ainsi *raison* et *ration ;* et c'est le cas le plus général, quand

l'un d'eux nous vient par emprunt d'une langue ét
gère voisine :

> *châsse* et *caisse* (du prov. *caisso*), de *capsa;*
> *champ* et *camp* (de l'ital. *campo*), de *campum;*
> *table* et *tôle* (du wallon *taule*), de *tabula;*
> *dame* et *duègne* (de l'esp. *dueña*), de *domina.*

Là, la formation savante et la formation popul
en s'exerçant sur un même mot latin, partent de si
fications spéciales différentes. *Raison* reproduit le
général de *rationem; ration,* un sens particulier.
quand les doublets viennent de l'étranger, il y a ch
pour que le mot latin y ait pris un sens propre et
valeur spéciale. Et le mot importé avec son sens pr
n'a plus guère qu'une communauté d'étymologie
son doublet indigène.

Il y a donc de bonnes raisons pour qu'une gr
quantité de ces doublets ne soient pas synonyn
néanmoins ils le sont dans certains cas. Comment a
en établir la synonymie ?

Soit *raide* et *rigide.* Pour trouver la différence q
caractérise, il faut chercher le premier emploi d
gide. C'est un mot de formation savante, il appar
donc à la terminologie d'une certaine science. En
il a été employé à l'origine comme terme de méc
que. C'est cet emploi spécial qui va déterminer l'em
du figuré. *Rigide* signifiera : qui a l'aspect d'une b
de fer : *une corde métallique rigide; raide* signi
simplement : qui présente une forte tension : *da*
sur la corde raide.

§ 71. 2° Le radical est modifié par des affixes différents, par des constructions syntactiques différentes :

a) *porter, apporter; — prononcer, énoncer; — courber, recourber; — serrer, resserrer; — malhonnête, déshonnête; — somme, sommeil; — règle, règlement; — bord, bordure; — cœur, courage,* etc.

b) *Attaquer quelqu'un, s'attaquer à quelqu'un; — apercevoir une chose, s'apercevoir d'une chose; forcer à faire, forcer de faire; — courir le cerf, courir à l'ennemi; — sortir d'un lieu, sortir un objet; — monter au grenier, monter l'escalier, monter un cheval, monter un cavalier, monter un magasin.*

Ici le plus souvent l'affixe ou la construction donnent la clef de la synonymie.

Soit *porter* et *apporter.* On dit : *apportez-moi mon journal,* mais non : *apportez-lui mon journal.* A quoi tient cette différence? Évidemment à la préposition *ad.* Or, *ad* exprimant en composition l'action de *venir* (et non celle d'*aller*), *apporter* signifiera exactement *venir porter.* Comparez *attirer,* faire venir en tirant; *amener,* faire venir en menant; *abaisser,* faire venir en baissant, etc.

Soit encore *règle* et *règlement. Règle* est le terme primitif : latin *regula.* Il s'emploie d'abord au propre, une *règle de bois,* c'est ce qui sert à tracer une ligne droite. De là, au figuré, ce d'après quoi on dirige sa conduite. *Règlement* vient de *régler,* c'est donc *ce qui sert à régler, ce par quoi on règle;* c'est *la formule de la règle.*

A cette série se rattachent les doublets syntactiques, ces expressions formées d'un nom et d'un adjectif où l'adjectif prend un sens différent suivant qu'il précède ou suit le nom :

bonhomme et *homme bon,*
brave homme et *homme brave,*
certaines choses et *choses certaines,*
différentes personnes et *personnes différentes,*
fausse note et *note fausse,*
grand homme et *homme grand,* etc.

Ici l'adjectif, précédant immédiatement le nom, forme avec lui une sorte de mot composé auquel il arrive de prendre une acception particulière. Quand il le suit au contraire, il reprend la signification qu'il a isolément; car, au point de vue syntactique, il est séparé du nom par une proposition sous-entendue : *Homme bon* répond à *homme* (*qui est*) *bon*. Cette séparation que la langue fait entre le substantif et l'adjectif postposé est rendue visible par la prononciation qui admet la liaison, quand l'adjectif précède, et la rejette quand l'adjectif suit. En voici un exemple curieux : soit l'expression : *Un savant aveugle,* si *savant* se lie avec *aveugle* (*savan t'aveugle*), il sera l'adjectif et *aveugle* le substantif. Si l'on fait un repos entre les deux mots, *aveugle* deviendra l'adjectif, *savant* le substantif : un *savant aveugle,* c'est-à-dire *un savant qui est aveugle*[1].

Ici, enfin, prennent encore place des doublets qui

1. Voir Weil, *de l'Ordre des mots dans les langues anciennes comparées aux langues modernes,* Paris, 1870, p. 54.

ne diffèrent que par un léger changement dans la terminaison :

cerveau, cervelle,
escabeau, escabelle,
cours, course.

Ici l'étymologie donne fort peu de chose ; le plus souvent, comme dans le premier groupe, l'usage de la langue a fixé à chaque mot sa valeur propre, et c'est lui qu'il faut consulter pour s'en rendre compte.

§ 72. 3° Dans le troisième groupe nous rencontrons les mots généralement désignés du nom de synonymes. Ces mots, divers d'étymologie, et à l'origine de significations, arrivent au cours de leur histoire à se croiser dans quelques-uns de leurs sens. Au point de leur entrecroisement, ils peuvent s'appliquer à un même objet, à une même idée; mais ils présentent toujours l'objet, l'idée, sous un aspect spécial et avec une nuance propre qui vient de la signification première. C'est donc à l'étymologie et au sens premier qu'il faut avant tout demander la clef de cette synonymie.

Tels sont : *assurer, affirmer, compter, certifier ; — courage, bravoure, valeur; — orgueilleux, altier, hautain, superbe, insolent, impudent; — adversité, malheur, infortune; — bonheur, joie, volupté, plaisir; — rester, demeurer, loger,* etc., etc.

Soit : *rester, demeurer,* et *loger.*

Remarquons d'abord que *rester,* dans l'expression :

cette personne reste telle rue, est un néologisı
laire qu'il faut éviter. Nous pouvons donc éca
expression; voyons maintenant *loger* et *demeı*

Loger vient de *loge;* il signifie donc prı
occuper un logement : je loge à l'hôtel. Il impli
simplement l'idée de lieu couvert que l'on occı
impliquer nullement l'idée de temps, de durı

Demeurer : le sens primitif est :

Tarder en chemin, et, par extension, mettre
à faire quelque chose; c'est à ce sens que se
celui de *demeure* dans l'expression : *il n'y a pa*
en la demeure (c'est-à-dire *à attendre*).

De là : 1° S'arrêter, être arrêté un certain teı
le lieu où l'on est; l'idée dominante ici est cell
de temps; ou figurément : être fixé dans uı
état : *demeurer ferme dans le devoir.*

2° Être établi pendant un temps plus ou mı
dans un lieu qu'on occupe : *demeurer dans unı*

Nous voyons donc exactement par cette ana
l'idée essentielle de *demeurer* est celle de
Pour l'emploi qui nous occupe, la synonymie
résolue.

Soit encore *mener, conduire* et *guider.*

Conduire : faire aller avec soi en dirigeant
but déterminé : *conduire un enfant à l'école.* l
direction est donnée par l'étymologie : *conduce*
à-dire *cum,* avec soi, et *ducere,* diriger, de *dı*

Mener : faire aller avec soi quelqu'un qui
aller, quelqu'un qui s'y prête ou s'y résignı

les bêtes aux champs, tel est l'emploi primitif; et l'idée du mouvement inconscient que suit le bétail domine tous les emplois figurés : *L'aveugle conduit le chien qui le mène. L'homme s'agite, et Dieu le mène.*

Guider : faire aller avec soi quelqu'un qui ne sait pas; *guider* ajoute une idée d'ignorance : on prend un guide quand on ignore le chemin. Le mot vient de l'italien *guidare,* qui a déjà cette signification et la tient sans doute de son étymologie, l'ancien haut allemand *vitan,* observer, noter.

Il est inutile de poursuivre plus loin ces exemples[1]. Ils suffisent à montrer la voie à suivre dans la solution des problèmes si nombreux et si délicats que soulève la synonymie.

§ 73. Cette étude, si importante pour la connaissance du bon usage de la langue, qui seule est capable de nous instruire sur la propriété des mots synonymes, leur valeur exacte, leur juste emploi, n'est en somme qu'une partie d'une étude plus générale, qui a pour objet la détermination précise du sens des mots. Celle-ci, faite au point de vue historique, nous apporte, nous l'avons vu, une foule d'informations sur l'histoire de la pensée et de la civilisation. Entreprise à un point de vue didactique et pratique, elle doit nous apprendre à définir rigoureusement le sens primitif de chaque

1. Ils sont pris au *Dictionnaire général de la langue française* de MM. Hatzfeld et Darmesteter.

terme et à reconnaître comment en sortent les sens figurés.

Une fois ce sens primitif rétabli, on est étonné de voir avec quelle sûreté se déroulent tous les emplois figurés, même les plus spéciaux. Et l'on se prend à admirer cette logique inconsciente qui dirige la langue dans ses extensions et ses développements.

Cet instinct qui nous dit que tel emploi seul est juste ou conforme au génie de la langue, il faut chercher à le développer, à le rendre sûr, par la lecture des bons écrivains, par la fréquentation des honnêtes gens et surtout par la réflexion et l'observation personnelles.

TROISIÈME PARTIE

COMMENT MEURENT LES MOTS



TROISIÈME PARTIE

COMMENT MEURENT LES MOTS

§ 74. La disparition des mots reçoit en linguistique le nom de *désuétude*, ou sortie de l'usage. Comment et pour quelles causes se produit cette sortie de l'usage?

Nous avons constaté dans la naissance des mots et des sens nouveaux deux grandes séries de faits :

1° La langue crée des mots ou des sens nouveaux pour désigner des faits nouveaux, objets ou idées;

2° Elle donne à des mots des sens nouveaux pour remplacer d'autres mots qui ont cessé d'exprimer la même chose.

De même, dans la disparition des mots, il faut distinguer les mots qui s'oublient parce qu'ils désignent des choses qui disparaissent, et les mots qui font place à d'autres pour exprimer des idées durables. Dans les premiers, il y a perte d'un fait et perte d'un mot; dans les seconds, il y a déplacement dans l'expression d'un fait qui reste.

CHAPITRE PREMIER

MOTS HISTORIQUES

§ 75. Les mots qui sortent de l'usage avec les choses qu'ils désignent, périssent pour des causes historiques. On peut les appeler des mots historiques.

Ainsi, toute une partie de la terminologie du moyen âge a disparu, parce qu'elle représentait des objets (armes, instruments, monnaies, vêtements), des institutions, faits sociaux, idées (féodalité, droit, sciences, éducation, mœurs, jeux, etc.), disparus avec le moyen âge.

Il y a là tout un lexique qui, mis sous les yeux du lecteur, ferait revivre tout un passé.

Ces mots ne peuvent renaître que par la recherche historique.

L'érudition, fouillant les documents anciens, ramène au jour, avec la vie passée, les mots désignant ces objets disparus. Les dictionnaires spéciaux les recueillent, et la lecture et le développement des études historiques les font reparaître dans un cercle restreint de savants, puis de lettrés. Ils revivent d'une vie artificielle, ressuscités par la science.

Une conséquence, c'est que nombre de noms d'ob-

jets ont dû disparaître sans retour, s'ils n'ont pas été conservés par des documents écrits. Dans les trouvailles que les fouilles des archéologues peuvent mettre au jour, il y a quantité de faits auxquels nous imposons des noms nouveaux, dans l'ignorance invincible où nous sommes des noms anciens qui les désignaient.

Une autre conséquence, c'est que l'on peut trouver dans les documents des mots désignant des objets, sans que nous puissions comprendre ce qu'ils désignent. Les noms, nous le savons, ne définissent pas les choses ; ils se contentent de les signaler.

Nous saurons que tel mot signifie une arme, mais quelle arme ? De là l'obscurité qui s'attache à certains textes du moyen âge.

CHAPITRE II

TERMES GÉNÉRAUX

§ 76. Comment disparaissent les mots qui expriment des idées générales que la langue ne peut s'empêcher d'exprimer? On cesse peu à peu de leur attacher telle signification, et la perte du sens entraîne la perte du mot. Le mot n'a de raison d'être que par ce qu'il dit à la pensée, et quand il ne lui dit plus rien, la langue l'abandonne comme un décombre inutile, comme un vase vidé ou brisé qu'on jette au rebut.

Il y a donc dépérissement, puis mort. Rendons la chose sensible par des exemples.

Dans l'état de santé, un mot développe ses significations, sans rien perdre de sa valeur première.

Arbre, à côté de son sens primitif, prend les sens nouveaux de *arbre de couche, arbre généalogique,* etc.

Corps, de même, devient *corps de garde, corps d'armée, corps de pompe, corps de jupe, corps de bâtiment,* etc.

Embrasser signifie non seulement *tenir, serrer dans ses bras,* mais encore *baiser.*

Éclat signifiait à l'origine et signifie toujours : *frag-*

ment qui saute d'un objet qu'on brise, qu'on fend. Au xvᵉ siècle, il a pris le sens de *bruit soudain qui frappe l'oreille,* sens qui s'est conservé jusqu'aujourd'hui, et le xviiᵉ siècle y a ajouté celui de *lumière vive qui frappe le regard.*

Voilà des mots en plein état de santé. Ils poussent, sans rien laisser dépérir de leurs floraisons premières, des jets vigoureux en divers sens, plantes vivaces, capables encore de longue durée.

§ 77. Mais voici d'autres mots qui commencent déjà à être atteints; ils perdent d'un côté ce qu'ils gagnent de l'autre.

Arriver signifiait *venir à la rive;* il a perdu ce sens pour prendre celui de *venir à* (un endroit).

De même, dans les mots suivants :	ont disparu les sens de :	se sont développés les sens de :
accoucher,	s'aliter,	enfanter;
assaisonner,	mettre à point (en rendant mûr, cuit),	rendre agréable au goût par des ingrédients;
bélître,	mendiant,	imbécile;
bondir,	retentir,	rejaillir;
chapeau,	guirlande,	couvre-chef;
charme,	incantation,	attrait;
chercher,	parcourir,	quérir;
chétif,	prisonnier,	faible de corps;
choisir,	regarder,	faire choix;

compas,	mesure,	instrument surer;
cornichon,	petite corne,	petit concor
dépit,	mépris,	légère irr contre qu'un, q chose;
douter,	redouter,	mettre en d
drapeau,	drap,	étendard,
dupe,	oiseau connu pour sa stupidité,	homme q laisse trc
échafaud,	estrade pour spectacle,	estrade pou plice;
finance,	terminaison d'une affaire,	argent ei dans les a: par ext., co ce des v
flatter,	toucher du plat de la main,	aduler;
fripon,	gourmand,	escroc, filou
fronder,	lancer avec une fronde,	critiquer;
gagner,	faire paître,	acquérir;
gendarme,	homme d'arme,	soldat de p
habiller,	préparer convenablement,	vêtir;
jument,	bête de somme,	cavale;
lunette,	disque circulaire des miroirs de métal ou de verre,	appareil p der à la
mettre,	envoyer,	poser;
nef,	navire,	allée centr latérale église;

—

pistole,	*petite* arme à feu,	*petite* monnaie d'Espagne[1];
poison,	boisson,	liquide ou solide vénéneux;
quinte,	cinquième heure,	accès régulier d'un mal (habituellement toux);
rêver,	délirer,	songer;
roman,	ouvrage écrit en français,	histoire imaginaire;
séminaire,	pépinière (au fig.),	établissement où l'on forme des jeunes gens au sacerdoce;
sensualité,	sensibilité,	attachement aux sens;
tromper,	jouer de la trompe,	(se tromper de quelqu'un, tromper quelqu'un) se jouer de lui, le décevoir;
vis (lat. *vitis*),	enroulement de la vigne,	escalier tournant;

Dans ces mots cependant, malgré la disparition du

1. « *Pistolet* a été nommé premièrement pour une petite dague ou poignard qu'on souloit faire à Pistoye, petite ville distant deux lieues de Florence, et furent à ceste raison nommez premièrement pistoyers, depuis pistoliers et enfin pistolets; quelque temps après, l'invention des petites arquebuses estant venue, on leur transporta le nom de ces petits poignards; depuis encore on a appelé les escus d'Espagne pistolets, pour ce qu'ils sont plus petits que les autres; et, comme dit Henry Estienne, quelque temps viendra qu'on appellera les petits hommes pistolets et les petites femmes pistolettes. » (Des Accords, *Bigarrures,* dans *Littré, s. v.*)

sens fondamental, on pourrait voir un changement de fonctions plutôt qu'une perte réelle, puisqu'ils prennent en somme une acception nouvelle. Dans ceux qui suivent, le domaine se restreint décidément ; les mots ont laissé perdre sans compensation une partie de leurs significations.

Compliment a perdu son sens général d'*achèvement*, qui seul explique l'emploi encore usité aujourd'hui (d'*achèvement* de politesse)[1].

Démanteler, guérir, etc., ont perdu leur signification propre de *dégarnir de son manteau, sauver* ou *protéger*, pour ne plus garder que les sens figurés de *démanteler une forteresse, sauver d'une maladie.*

Écervelé ne signifie plus *à qui on a fait sauter la cervelle,* mais *étourdi sans cervelle.*

N'y a-t-il pas pathologie du langage dans les pertes de sens qui réduisent les mots :

	Du sens général de :	Au sens restreint de :
adouber,	préparer, armer,	terme de jeu d'échecs : *j'adoube ;*
avaler,	faire descendre [2],	faire descendre dans l'estomac;

1. *Compliment* est une autre forme de *complément;* celui-ci, de formation savante, a conservé ou, plus exactement, a reproduit le sens général du latin *complementum; compliment,* dérivé du vieux verbe *complir* (cf. *accomplir*), devenu inutile à côté de son voisin, s'est spécialisé et réduit.

2. Cf. *ravaler;* voir plus haut, p. 132.

chère,	visage, et fig. accueil [1],	manière de se traiter : « faire bonne chère » ;
corroyer,	préparer [2],	préparer le cuir, l'acier;
daintié,	dignité,	testicule du cerf [3];
fur,	marché,	mesure [4] ;
garnement,	ce qui garnit, protège, armure ou homme de guerre,	mauvais soldat, mauvais individu;
linceul,	drap de lin,	drap mortuaire ;
losange,	louange [5],	figure géométrique;

1. Du latin *cara,* tête, visage : *faire chère lie à quelqu'un,* lui faire visage joyeux (*caram lætam*), lui faire bon accueil, spécialement en le bien traitant, de là *faire chère lie, faire bonne chère,* se bien traiter, et absolument *aimer la bonne chère,* la bonne nourriture.

2. *Corroyer,* en vieux français *conreer, conreder,* composé de *cum* et d'un verbe *reder* (d'origine scandinave, *redan,* préparer, arranger), signifiait disposer, arranger, orner, et était d'un usage général dans la langue ; il s'est peu à peu restreint et n'a survécu que dans la terminologie des fabricants de cuir et des fabricants d'acier. — A la même racine appartiennent les mots *arroi* (arrangement), *désarroi,* et leur radical *roi,* c'est-à-dire mesure, dans l'expression *pied de roi,* pied de mesure.

3. Un des exemples les plus étranges de pathologie verbale. *Daintié* est le latin *dignitatem* et signifie *dignité, honneur;* il vaut mieux, dit Blanchandrin au conseil du roi Marsille, laisser périr les otages que de nous voir perdre *l'honneur et la daintié :*

Que nos perdum l'honor ne la *deintiet.* (Chanson de Roland.)

Le sens se restreint ensuite aux choses qui marquent l'honneur: spécialement à la chasse, c'est le morceau délicat par excellence, qu'on offrait à la personne qu'on voulait honorer, les testicules du cerf abattu. Le mot, aujourd'hui, s'écrit barbarement *daintier.*

4. *Fur,* du latin *forum,* vieux français *fuer, feur,* d'où *fur,* successivement place du marché, marché (sens matériel), marche (sens moral), prix, mesure (usité seulement dans l'expression *au fur et à mesure*).

5. Voir p. 79, note.

meurtrir,	tuer,	couvrir de lég[illegible] blessures;
pis (lat. *pectus*),	poitrine,	tetine de la vac[illegible] de la chèvre;
poindre,	piquer, percer,	paraître comme point;
pondre (lat. *ponere*),	déposer,	déposer ses œufs [illegible] parlant de l' seau);
rien,	chose,	lat. *nihil;*
robe,	butin, biens conquis,	ensemble des vê[illegible] ments (dans *g[illegible] de-robe*) et, à [illegible] sens plus étro[illegible] vêtement partic[illegible] lier à longs p[illegible] flottants;
sevrer (lat. *separare*),	séparer,	séparer l'enfant [illegible] sein, cesser l'a[illegible] laitement;
torcher,	essuyer,	essuyer des chos[illegible] sales;
trépasser,	passer au delà,	mourir;
viande,	nourriture,	nourriture de cha[illegible] d'animaux?

La langue possède ainsi une quantité de mots dont l signification actuelle ne s'explique que par l'usage d moyen âge, — aujourd'hui disparu, — usage dérivé d rectement de l'étymologie.

§ 78. Les mots s'éteignent entièrement. Qu'on jet un coup d'œil sur les textes du XVI[e] siècle, quelle quan tité de termes sont décidément morts! Que l'on inte

roge maintenant le vieux français, c'est une langue entière qu'on exhumera de son ossuaire.

Il se publie actuellement un dictionnaire de la vieille langue, ne contenant que les termes disparus ; l'ouvrage aura 8 à 10 volumes, grand in-4°[1]. A quoi bon donner des exemples qui n'apprendraient pas grand'chose ? J'aime mieux rappeler cette page d'un observateur profond et pénétrant dont la curiosité ne se portait pas seulement sur les mœurs de son temps ; je veux dire La Bruyère, qui dans ses *Caractères*, à la fin du chapitre *de Quelques usages*, se livre à de curieuses et intéressantes réflexions sur les pertes qu'a faites la langue française au XVIIe siècle[2].

1. Godefroy, *Dictionnaire général de l'ancienne langue française*; il en a paru déjà 4 volumes.
2. Voir à l'*Appendice II*.

CHAPITRE III

ACTIONS DESTRUCTIVES

§ 79. Comment agissent les causes de destruction?

1° Tantôt certains mots portent en eux-mêmes des **germes de mort; alors la l**angue les remplace comme **elle peut, tant bien que ma**l;

2° Tantôt certains mots sont écrasés par d'autres **plus heureux qui s'emparen**t de leurs significations, les **vident, pour ainsi dire, et** les font mourir par épuisement.

§ 80. 1° Dans la première série se placent d'abord les mots trop courts, trop faibles de son, qui, à l'époque romane, n'ont pas pu résister à l'action délétère des lois phonétiques.

Ainsi, les mots latins *suem, luem, reum, apem, avem, opem, ovem, ignem, agnum, ensem,* etc., *ire, emere, edere,* et beaucoup d'autres, qui en français seraient devenus *sou, lou, rié, éf, éf, euf, euf, ein, ain, ois,* etc., *ir, embre, oire,* etc., ont disparu pour faire place à des synonymes plus sonores, plus pleins, de corps plus ferme.

2° L'homonymie, à la même époque, a été une cause

très forte de destruction, et le mot le moins usité a disparu devant l'homonyme le plus connu.

Veru, broche, et			
virum, homme,	ont disparu	devant	*verum*, voir, vrai[1],
fides, lyre,	—	—	*fidem*, foi[2],
plaga, plage,	—	—	*plaga*, plaie,
amnem, fleuve[3],	—	—	*annum*, an,
labrum, poisson,	—	—	*labrum*, lèvre,
talum, talon[4],	—	—	*talem*, tel,
gramen, gazon[5],	—	—	*granum*, grain,
avere, souhaiter,	—	—	*habere*, avoir[6],
habena, rêne[7],	—	—	*avena*, avoine,
etc.			

3° La forme du mot n'est pas seule à agir ; la signification joue souvent un rôle. Nous avons vu, dans la deuxième partie, le rôle de la *concurrence vitale* dans les expressions synonymes ; il est inutile d'y revenir. Mais rappelons ici l'usure et l'effacement de l'image : à force d'être répété, le mot qui à l'origine était *significatif*, devient le signe exact de la chose qu'il désigne. Or, la langue populaire ne peut se contenter d'expressions aussi précises et aussi sèches. Ce n'est point une langue scientifique, philosophique, où chaque mot ne comporte qu'une idée ou une image simple. Toute

1. Tous les trois en gallo-roman devaient donner *véru*.
2. Tous deux devaient donner en gallo-roman *féde*.
3. Serait devenu en français *an*.
4. Serait devenu en français *tel*.
5. Serait devenu en français *grain*.
6. Tous deux en gallo-roman *avér*.
7. Aurait donné en gallo-roman *avéna*.

d'imagination, vive et pittoresque, elle procède p comparaisons, par métaphores, et, en désignant l objets, les rapproche en même temps d'autres av lesquels elle voit des rapports plus ou moins curieu plus ou moins frappants.

Or, rien ne s'use comme la métaphore; le premi terme de la comparaison s'oublie, nous avons vu com ment; le mot n'éveille plus qu'une idée ou une imag simple. Arrivée à cet état, la langue populaire la néglige, la rejette et la remplace par un autre terme qu'elle dé- tourne de sa signification propre, pour l'appliquer à l'objet qui se colore ainsi à nouveau d'un double reflet.

De là des substitutions comme les suivantes:

Caput disparaît devant *testa* (fragment de pot cassé) figurément, *boîte crânienne,* d'où notre mot *tête.* La lan gue populaire aujourd'hui remplace de nouveau *tête* devenu trop abstrait, par *boule.* — *Crus* (jambe) es remplacé par *perna* (jambon, esp. *pierna*), ou pa *gamba* (genouillère), d'où *jambe.* Le peuple aujour d'hui tend à remplacer *jambe* par *quille.* — *Humeru* a cédé la place à *spatula,* à l'origine *omoplate,* mair tenant *épaule; cutis* à *pellis,* à l'origine *fourrure* maintenant *peau; intestina* à *botulus, botellus,* à l'origin *boudin,* maintenant *boyau; gena* à *gabata,* écuelle, au jourd'hui *joue; os, oris,* à *bucca,* joue, aujourd'hui *bou che.* C'est ainsi que *puella* devient *pullicella,* poulette *pucelle;* en provençal *puella* devient *tsato,* chatte.

4° Ailleurs, tels mots sortent eux-mêmes de l'usage parce qu'ils ont été, les uns consacrés, les autres soui

lés. Pour des causes tout opposées, ils arrivent à même fin.

Urbs, en latin, désignait la ville par excellence, Rome, et ne désignait que Rome; *urbs* disparut avec la Ville éternelle; *civitas,* qui avait pris sa place dans l'usage général, triompha à son tour, avec l'avènement des peuples germains : fr. *cité. Villa,* à l'époque mérovingienne, pour d'autres causes, vint aussi le remplacer.

Verbum était devenu un mot saint, le *Logos,* le Verbe; la langue vulgaire n'osa plus lui confier l'expression de l'idée commune de *parole;* elle le remplaça dans cet usage par *parabola,* sentence, pensée, mot que les paraboles de l'Évangile avaient rendu familier, et, détournant *parabola* de son sens propre, l'enrichit de toutes les significations que possédait autrefois *verbum*[1].

Passons à des exemples tout opposés. L'euphémisme est une cause très puissante de destruction des mots. Il consiste à substituer à un mot que salit une idée déplaisante ou grossière un autre mot à signification innocente, qui, par une allusion discrète, rappelle le mot qu'on veut éviter. Mais, par cette marche inévitable que nous avons analysée, le mot nouveau se pénètre graduellement à son tour de l'idée déplaisante, se salit à son contact et disparaît pour faire place à un autre synonyme, que la même idée de nouveau souillera et frappera mortellement.

1. Voir plus haut p. 92.

On a vu, de nos jours, le mot *lavement* disparaître dans la langue des gens bien élevés devant le mot *clystère,* qui à son tour fait place à *remède.*

Cul-de-sac tend à disparaître devant *impasse.*

L'ancien mot *garce,* féminin de *garçon,* étant devenu le synonyme de *fille de mauvaises mœurs,* la langue prend le mot *fille* (*filia*), correspondant féminin de *fils* (anglais *daughter*), et, y ajoutant le sens premier de *garce,* en fait le correspondant féminin de *garçon.* Mais la même idée qui a sali le mot *garce* salit à son tour le mot *fille* en ce sens nouveau de *puella* (anglais *girl, maid*), et pour rendre à ce mot sa pureté première, la langue y ajoute *jeune: une jeune fille.* Sous cette forme cependant l'expression est insuffisante, car elle ne pourrait se dire d'une fille déjà grande, de vingt à vingt-cinq ans par exemple. La langue imaginera de dire alors: *une jeune personne,* expression d'une singulière gaucherie. Notre langue, il faut l'avouer, ne s'est pas tirée à son honneur de la difficulté qu'elle s'était créée.

Ainsi nous n'avons pas l'équivalent de ce mot si gracieux *maid: a little maid, a pretty maid.* Tout le charme, toute la poésie qu'éveille ce terme est perdue pour notre langue, ici victime de la grossièreté populaire.

5° Ailleurs encore un mot perd sa fonction parce qu'il doit prendre celle d'un autre mot disparu. Ainsi *jument* passe au sens de *femelle du cheval,* pour remplacer le v. fr. *ive* (lat. *equa*), sorti de l'usage. La place laissée vide est occupée tant bien que mal par

bête de somme. Nous avons cité d'autres exemples au chapitre III de la seconde partie (*Concurrence vitale*).

6° Parfois enfin le mot disparaît pour des raisons que nous ne pouvons déterminer, et c'est à l'embarras que montre la langue à le remplacer que nous reconnaissons qu'il a tout d'abord succombé.

Le vieux verbe *abrier,* d'origine inconnue, qui avait donné le dérivé *abri,* disparaît en moyen français de l'usage général (on le retrouve jusqu'à nos jours dans des sens très spéciaux), et est remplacé par la locution *mettre à l'abri;* aux XVIe-XVIIe siècles seulement, *abri* donne naissance au verbe moderne *abriter.*

Bruire a disparu aux XVIe-XVIIe siècles : *faire du bruit* est une périphrase bien lourde qui le remplace difficilement.

Dextre et *senestre* (main) ont vécu jusqu'en plein moyen français; puis ils tombent. Quels substituts leur donner ? L'idée de *gauche, peu vif* (cf. *gauchir,* ne pas aller en ligne droite, incliner), dont les préjugés d'alors caractérisaient la main senestre, la font appeler *main gauche.* En revanche, la main *dextre* recevra par contraste le nom de *main droite.* Appellations bizarres, obscures et maladroites.

Douloir disparaît au XVIe siècle, pour faire place à *se plaindre, souffrir,* qui n'en rendent pas exactement l'idée.

Souloir est également assez mal remplacé par *avoir, être accoutumé; gésir* par *être couché; quérir* par *chercher,* etc.

§ 81. Quelquefois le mot nouveau se développe pou des raisons spéciales et prend la place d'un autre qu aurait pu vivre de sa vie propre sans l'oppression de c redoutable voisin.

Voyons ce qui se passe sous nos yeux. L'expositio universelle de 1878 a admis officiellement et consacı le terme de *ticket* à la place de l'excellent mot, ém nemment français, de *billet*. Et voilà *ticket* qui se ré pand dans l'usage, et peut-être arrivera à évincer *billet* dans un sens spécial, du moins.

Stopper, mot également d'importation étrangère prend à *arrêter* une partie de son emploi. Les gens la mode font *stopper* le train, le navire, la machine et même les *fiacres.*

C'est dans la formation savante que cette action es visible. Il y a une tendance populaire à préférer au mots français indigènes les mots de formation savante comme plus nobles et de meilleur style. On n'écrira pas on ne dira pas *étrangler,* mais *stranguler; troubler* mais *perturber.* Ainsi *nager* a disparu devant *naviguer* *franchir* (rendre libre), devant *libérer; mûreté, frêlet* devant *maturité, fragilité; geindre,* devant *gémir; mo tier,* devant *monastère; prononce, diffame,* devant *pro nonciation, diffamation; domesche,* devant *domestique meuble,* devant *mobile; utle,* devant *utile; antif,* devan *antique;* le suffixe *-aison,* devant le suffixe *-ation,* et

Le plus souvent nous ignorons la raison de ces tran formations. Est-ce le mot vieilli qui a disparu de lu même? Est-ce le synonyme nouveau qui a tué l'ancier

N'y a-t-il pas actions réciproques? Comment résoudre ces questions, lorsque quelque fait particulier, quelque caractère spécial ne nous met pas en éveil sur la cause de destruction? Les documents de la langue passée ne nous apprendront que le fait d'une concurrence entre les deux termes synonymes et la disparition de l'un d'eux devant l'autre. Quant aux raisons secrètes qui ont fait la faiblesse de l'un et la force de l'autre, ils ne peuvent nous les donner. C'est à peine si pour la langue contemporaine que nous sentons vivre en nous nous pouvons saisir dans leur jeu ces causes intimes.

CHAPITRE IV

ARCHAÏSMES

§ 82. Voyons maintenant comment la disparition des mots se produit dans la langue. Une génération d'hommes, à un moment donné, commence à abandonner tel mot, l'idée qu'il signifie étant représentée par un autre ; la génération suivante le connaîtra moins encore, et un moment viendra où il ne sera plus connu que des vieillards qui, bientôt à leur tour, l'emporteront avec eux dans la tombe.

C'est de la même façon que disparaissent les langues ; ainsi le *Cornique,* dialecte breton qui florissait jadis en Cornouailles, a disparu avec la dernière femme qui le parlait, vers 1821. Supposons que cette disparition se produise dans la langue commune, sauf çà et là sur quelques points du territoire, et nous aurons les archaïsmes des dialectes provinciaux [1].

1. En général les patois, ayant une vie plus libre (cf. p. 12 et 13), présentent un des développements ultérieurs de la langue et comme une des faces de son avenir. Ils sont toujours en avance sur elle. Cependant comme des traits isolés, perdus par la langue commune, se sont quelquefois conservés çà et là dans l'un ou l'autre des patois, on peut dire que, pris dans leur ensemble, ils apportent d'importants témoignages sur le passé de la langue.

En vertu de cette marche, il doit se rencontrer à toutes les époques des mots vieillis, c'est-à-dire inconnus de la génération nouvelle, et que n'emploient plus guère que les vieillards. Ce sont ces mots auxquels on doit donner le nom d'*archaïques*. Et si quelque action littéraire, quelque tradition artistique ne les fait pas reprendre par le courant général de la langue et remettre en circulation, ils disparaîtront totalement.

> Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque
> Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus...

« Bien des mots renaîtront qui ont disparu, et d'autres tomberont qui aujourd'hui sont en faveur, si le veut l'usage. » La deuxième partie de cette affirmation est parfaitement vraie, et l'histoire des langues nous fait assister à cette disparition incessante de termes remplacés plus ou moins heureusement par de nouveaux. Mais de cette renaissance de nombreux termes que signale Horace les exemples sont beaucoup plus rares ; *pauca* serait bien plus juste que *multa*, car cette renaissance est purement artificielle : elle est l'œuvre des lettrés [1]. Ce qui est mort dans une langue est bien mort ; le langage, pas plus que les générations qui en continuent la tradition, ne remonte le passé, pour res-

1. Il en est de ces mots archaïques comme de ceux de formation savante, introduits dans l'usage surtout par les livres. De là vient que le lexique des lettrés est si riche, comparé à celui des ignorants qui ne connaissent leur langue que par tradition orale. Dans l'usage familier ces mots vieillis ou savants reparaissent le plus souvent dans un sens ironique, marqués d'une note de raillerie. Voir plus haut, p. 107.

saisir ce qu'il a laissé derrière lui, dans l'écoulement sans fin qui fait sa vie.

§ 83. Nous venons de voir les mots disparaître sans retour : il faut maintenant signaler d'autres archaïsmes, inconscients ceux-là, où les mots se survivent à eux-mêmes.

« Notre langue moderne, disions-nous ailleurs[1], est pleine de débris des formations antérieures, débris dont elle est impuissante à rendre compte.

« Dans les phrases les plus courantes, nous répétons des sons, des expressions et des tournures qu'expliquent des lois générales, aujourd'hui disparues, et qui ont survécu dans l'usage moderne, comme les derniers témoins vivants de ces lois, comme les dernières formules d'un autre âge.

« Il n'est guère d'expressions familières qui, ainsi interrogées dans leur raison d'être, ne réveillent soudain tout un monde évanoui, et ne fassent reparaître à nos regards étonnés les habitudes de langage des ancêtres. » Les exemples en sont infinis : en voici quelques-uns pris uniquement dans la signification des mots.

« Le sens premier de *cueillir* (colligere) a disparu, pour vivre dans son composé et remplaçant *recueillir*. Du sens spécial *recueillir* (des fruits, des fleurs) en *les*

1. *Cours de littérature française du moyen âge et d'histoire de la langue française; Leçon d'ouverture* (pages 11-14) : extrait de la *Revue internationale de l'enseignement* (15 décembre 1883).

détachant de la tige, la langue est arrivée au sens de *détacher de la tige,* et l'idée de *recueillir* a disparu : *cueillir une rose.* Voilà ce que nous montre l'usage général de la langue actuelle. Mais prenons les termes de métier, et nous verrons l'ouvrier verrier *cueillir* le verre au bout de sa canne, le maçon *cueillir* le plâtre avec sa truelle. C'est là que s'est réfugiée et qu'est encore vivante la signification qu'avait le mot dans la vieille langue. — La préposition *en,* pour la conscience actuelle de la langue, est le synonyme de *dans,* avec cette particularité qu'elle s'emploie devant des noms indéterminés : *être en France, aller en Italie, porter en terre, être en danger.* Mais comment expliquer : *Jésus est mort en croix?* mais *portrait en pied?* mais *casque en tête ?* Remontons au moyen âge, lorsque *en* avait encore le sens de *sur* qu'il tenait du latin, lorsque l'on continuait à dire *seoir en cheval,* comme on disait en latin *sedere in equo.* Les trois exemples que nous venons de citer sont donc les derniers débris de l'usage général de la vieille langue qui attribuait à *en* le sens de *sur* à côté de celui de *dans.*

« *Coucher,* du lat. *collocare,* placer, a conservé son sens primitif uniquement dans *coucher par écrit.*

« *Dépit* signifie à l'origine et dans la vieille langue *mépris ;* sens oublié, sauf dans : *en dépit de, faire des vers en dépit de Minerve, en dépit du bon sens.*

« *Hasard* est, à l'origine, un certain coup du jeu de dés : sens conservé inconsciemment dans l'expression :

10.

c'est un coup de hasard, où *coup,* qui n'est plus compris, reçoit à tort le sens général du mot *coup.*

« *Potage.* Que signifie *pour tout potage?* Quel rapport entre ce figuré et le *potage* du dîner ? Expression inexplicable, si l'on ne retrouve dans *potage* le sens primitif conservé dans *potager,* et qui est synonyme de *pot-au-feu. Pour tout potage* signifie *pour tout pot-au-feu, pour tout dîner.*

« *Règne.* Pourquoi l'expression *règne animal, règne végétal, règne minéral?* C'est qu'ici *règne* a conservé au figuré le sens de *royaume* qu'il avait jusqu'au XVIe siècle. (Cf. l'anglais *kingdom.*)

« Ces exemples, qu'on pourrait considérablement multiplier, suffisent à nous montrer combien la langue actuelle, cette langue qui vit dans notre pensée, sur nos lèvres, contient de débris des temps passés; véritables fossiles, puisque la langue moderne avec ses lois de formation ou de construction n'en peut plus rendre compte, mais fossiles toujours vivants, puisqu'ils ont encore leurs fonctions propres et leurs emplois spéciaux.

« Cette permanence des traces d'organismes antérieurs dans l'organisme linguistique actuel reporte invinciblement notre pensée sur des faits analogues que présentent des sciences que je puis appeler voisines, les sciences naturelles. Et c'est par cette considération générale qui se dégage de toute notre étude que nous la terminerons.

« Dans la vie organique des végétaux et des animaux

comme dans la vie linguistique nous retrouvons l'action des mêmes lois.

« Les êtres vivants, eux aussi, offrent des exemples innombrables de débris d'organismes antérieurs, fossiles vivants, puisque la force organique les a adaptés à des fonctions nouvelles, mais véritables fossiles, puisqu'ils ne sont pas expliqués par les conditions actuelles de la vie et n'ont leur raison d'être que dans les formes antérieures par lesquelles a passé l'espèce.

« Et la comparaison s'étend plus loin. Dans l'organisme linguistique, comme dans l'organisme physique, nous assistons à ce développement de la cellule qui grandit et qui prospère aux dépens des cellules voisines, antérieures, qu'elle finit par absorber. Dans le monde linguistique, comme dans le monde organique, nous assistons à cette lutte pour l'existence, à cette concurrence vitale qui sacrifie des espèces à des espèces voisines, des individus à des individus voisins, mieux armés pour le combat de la vie. D'une façon générale, s'il est acquis que la biologie tout entière n'est que l'histoire des différenciations que les organismes d'un même type ont subies en s'adaptant à des milieux divers, on peut affirmer que la linguistique n'est que l'histoire des évolutions, diverses suivant les races et les lieux, par lesquelles a passé le type primitif. Cette coïncidence est frappante entre les lois de la matière organisée et les lois inconscientes que suit l'esprit dans le développement naturel qu'il donne au langage. Ne

semble-t-elle pas nous dire que la vie, sous quelque forme qu'elle se présente, est soumise aux mêmes lois, et, si ce n'est pas dépasser les justes limites de l'induction, que l'esprit et la matière ne sont que les deux faces d'une même force à jamais inconnaissable, l'Être ? »

FIN

APPENDICES



APPENDICE Ier

Liste de mots latins qui dans leur passage au français n'ont pas changé de signification. (Voir p. 30.)

I. Substantifs[1]

abbatem	abbé	*annum*	an
abbatiam	abbaye	*apia, -orum*	ache
æramen	airain	*aquam*	eau
æstatem	été	*aquilam*	aigle
alam	aile	*aratrum*	araire
alausam	alose	*arborem*	arbre
allium	ail	*ardorem*	ardeur
altar	autel	*argentum*	argent
amaritudinem	amertume	*artem*	art
amicum	ami	*asinum*	âne
amorem	amour	*aurum*	or
amygdalam	amande	*avenam*	avoine
anchoram	ancre	*bacam*	baie
anguillam	anguille	*balneum*	bain
angustiam[2]	angoisse	*baptisma*	baptême
animam	âme	*barbam*	barbe
annellum	anneau	*bellitatem*	beauté

1. Tous ces mots sont de formation populaire, et remontent au latin par tradition orale. Ils sont donnés en général sous la forme de l'accusatif, parce que la plupart des noms français viennent de l'accusatif latin.
2. Au sens figuré.

bestiam	bête
bonitatem	bonté
bovem	bœuf
brachium	bras
butyrum	beurre
buxum	buis
cælum	ciel
calamum	chaume [1]
calorem	chaleur
canem	chien
cannabim	chanvre
capillum	cheveu
capistrum	chevêtre
capram	chèvre
carbonem	charbon
cardinariam	charnière
carnem	chair
carpinum	charme
catenam	chaîne
caulem	chou
ripam	rive
ceram	cire
cerevisiam	cervoise
cervum	cerf
chordam	corde
chorum	chœur
cichoream	chicorée
cilium	cil
cinerem	cendre
cingula,-orum	sangle
cippum	cep
circulum	cercle
cisternam	citerne
civitatem	cité
clausum	clos
clavem	clef
codam	queue
consilium	conseil
consuetudinem	coutume
coquus	queux
cor	cœur
corallium	corail
corium	cuir
coronam	couronne
costam	côte
cotem	queux
cretam	craie
cristam	crête
crucem	croix
crusta,-orum	croûte
cubitum	coude
cupam	cuve
curam	cure [2]
damum	daim
dentem	dent
digitum	doigt
dolorem	douleur
donum	don
dorsum	dos
eleemosynam	aumône
episcopum	évêque
erucam	rue
escam	èche [1]
fabam	fève

1. Sens restreint.
2. Dans l'expression *avoir cure*.

	face	*glandem*	gland
	fait	*glirem*	loir
	fou	*gloriam*	gloire
	faim	*grammaticam*	grammaire
n	famille	*granum*	grain
	farine	*gratiam*	grâce
	faveur	*gratum*	gré
	fièvre	*gubernaculum*	gouvernail
	fiel	*gulam*	gueule
ı	femme	*guttam*	goutte
m	fenêtre	*hederam*	lierre
rum	foire	*hominem*	homme
	fer	*honorem*	honneur
rum	fête	*horam*	heure
	foi	*imperatorem*	empereur
	fille	*incudinem*	enclume
	fils	*insulam*	île
n	frange	*Jovis diem*	jeudi
	fin	*labra, -orum*	lèvres
n	flamme	*lacrimam*	larme
	fleur	*lactem* (lat. pop.)	lait
	flot	*lactuca*	laitue
	fleuve	*laminam*	lame
rum	feuille	*lampam* (lat. pop.)	lampe
	frère	*lanam*	laine
	front	*lanceam*	lance
	fond	*lectum*	lit
	fourche	*lendem*	lente
	four	*leonem*	lion
-orum	joie	*leporem*	lièvre
	gel	*libram*	livre, s. f.
ı	gendre	*librum*	livre, s. m.
m	gencive	*lilium*	lis
	glace	*limam*	lime
ı	glaive	*lineam*	ligne

II. Adjectifs.

acutum	aigu	*juvenem*	jeune
altum	haut	*largum*	large
amabilem	aimable	*lassum*	las
amarum	amer	*longum*	long
amicum	ami	*mobilem*	meublé
asperum	âpre	*mollem*	mou
bellum	beau	*mortalem*	mortel
bonum	bon	*nigrum*	noir
brevem	bref	*nitidum*	net
calidum	chaud	*novum*	neuf
carum	cher	*nudum*	nu
campestrem	champêtre	*qualem*	quel
crassum	gras	*rigidum*	raide
crudum	cru	*salvum*	sauf
dulcem	doux	*sanctum*	saint
durum	dur	*sanum*	sain
firmum	ferme	*talem*	tel
fortem	fort	*tantum*	tant
fragilem	frêle	*tenerum*	tendre
frigidum	froid	*tepidum*	tiède
gracilem	grêle	*terrestrem*	terrestre
grandem	grand	*vanum*	vain
galbinum	jaune	*vetus*	vieux
humilem	humble	*viridem*	vert
inimicum	ennemi	*vivum*	vif

III. Verbes.

A. *Verbes de la première conjugaison.*

amare	aimer	*lavare*	laver
appellare	appeler	*levare*	lever
balneare	baigner	*locare*	louer
basiare	baiser	*monstrare*	montrer
cantare	chanter	*nodare*	nouer
clavare	clouer	*operari*	ouvrer
consummare	consommer	*portare*	porter
coronare	couronner	*pretiare*	priser
demorari	demeurer	*salutare*	saluer
dignari	daigner	*salvare*	sauver
donare	donner	*sollicitare*	soucier
durare	durer	*sonare*	sonner
formare	former	*tentare*	tenter
honorare	honorer	*tonare*	tonner
laudare	louer		

B. *Verbes des autres conjugaisons.*

admittere	admettre	*colligere*	cueillir
audire	ouïr	*comprehendere*	comprendre
benedicere	bénir	*conducere*	conduire
cadere	choir	*credere*	croire
cognoscere	connaître	*currere*	courre, courir

dicere	dire	*placere*	plaire
facere	faire	*potere* (lat. pop.)	pouvoir
finire	finir	*putere*	puir, puer
fodere	fouir	*putrere*	pourrir
frigere	frire	*reducere*	réduire
fugere	fuir	*respondere*	répondre
fundere	fondre	*ridere*	rire
gaudere	jouir	*rumpere*	rompre
inducere	enduire	*scribere*	écrire
jacere	gésir	*sedere*	seoir
jungere	joindre	*sentire*	sentir
legere	lire	*sequere* (lat. pop.)	suivre
lucere	luire	*tacere*	taire
mentiri	mentir	*tenere*	tenir
moriri (lat. pop.)	mourir	*tondere*	tondre
movere	mouvoir	*ungere*	oindre
mucere	moisir	*valere*	valoir
nascere (lat. pop.)	naître	*venire*	venir
nocere	nuire	*vestire*	vêtir
nutrire	nourrir	*volere* (lat. pop.)	vouloir
parescere	paraître		

APPENDICE II

Nous donnons ici, avec un commentaire explicatif, la page de La Bruyère (CARACTÈRES, De quelques usages, *fin*) *que nous signalions plus haut* (*page 161*).

Qui pourrait rendre raison de la fortune de certains mots et de la proscription de quelques autres ?

Ains a péri : la voyelle qui le commence, et si propre pour l'élision, n'a pu le sauver; il a cédé à un autre monosyllabe, et qui n'est au plus que son anagramme [1]. *Certes* est beau dans sa vieillesse, et a encore de la force sur son déclin; la poésie le réclame, et notre langue doit beaucoup aux écrivains qui le disent en prose, et qui se commettent [2] pour lui dans leurs ouvrages. *Maint* est un mot qu'on ne devait jamais abandonner, et par la facilité qu'il y avait à le couler dans le style, et par son origine, qui est française [3]. *Moult,*

1. *Ains,* du latin populaire *anteis, antiis,* sorte d'ablatif pluriel tiré de *antea,* signifiait en vieux français *avant, de préférence, mais;* il a disparu au XVIe siècle. *Mais,* du latin *magis,* qui signifiait dans la vieille langue *plus, de plus,* a hérité de *ains* et de son sens adversatif, en perdant la plus grande partie de ses emplois primitifs.

2. *Qui se commettent,* c'est-à-dire se compromettent.

3. *Certes* et *maint* vieillissaient en effet au XVIIe siècle : le témoignage des grammairiens de l'époque est formel à cet égard; aujourd'hui *certes* est en plein usage; *maint* est moins usité que son synonyme *plusieurs.* — On ne voit pas trop ce que La Bruyère veut dire par l'origine française de *maint.* Il oppose sans doute

quoique latin, était dans son temps d'un même mérite, et je ne vois pas par où *beaucoup* l'emporte sur lui[1]. Quelle persécution le *car* n'a-t-il pas essuyée! et, s'il n'eût trouvé de la protection parmi les gens polis, n'était-il pas banni honteusement d'une langue à qui il a rendu de si longs services, sans qu'on sût quel mot lui substituer[2]? *Cil* a été dans ses beaux jours le plus joli mot de la langue française; il est douloureux pour les poètes qu'il ait vieilli[3]. *Douloureux* ne vient pas plus naturellement de *douleur*, que de *chaleur* vient *chaleureux* ou *chaloureux*; celui-ci se passe, bien que ce fût une richesse pour la langue, et qu'il se dise fort juste où *chaud* ne s'emploie qu'improprement[4]. *Valeur* devait

maint à *moult*, mot dont l'origine latine est évidente. Il est acquis aujourd'hui que *maint* remonte à un radical celtique qui avait pénétré dans le latin populaire de la Gaule.

1. Ni nous non plus; la perte de *moult* ou *molt* est regrettable : il a disparu au XVIe siècle; on ne le retrouve plus que dans quelques patois où il se prononce *mou.* Quant à *beaucoup,* on le voit paraître vers le XIVe siècle : il signifie *belle, grande quantité.*

2. On connaît l'histoire des persécutions ridicules dirigées au XVIIe siècle contre *car.* Gomberville (en 1632) se signala par ce tour de force de ne pas employer une fois *car* dans son long roman, parfaitement insipide du reste, de *Polexandre.* Voir la LIIe lettre de Voiture, ingénieux plaidoyer en faveur de *car.*

3. Il y a quelque exagération dans cette assertion, qui fait de *cil* le plus joli mot de l'ancienne langue : il était court et net, mais il n'avait rien de plus. Cet ancien nominatif singulier et pluriel de *celui, ceux,* a disparu devant les formes du régime, comme son corrélatif *cist* a disparu devant *cest, ceux,* et comme l'article nominatif *li* devant l'accusatif *le, les.*

4. Ici La Bruyère regrette que le maintien du substantif radical n'ait pas sauvé de l'oubli l'adjectif qui en était dérivé : à côté de *douleur,* la langue a maintenu *douloureux;* pourquoi *chaleur* n'a-t-il pas fait conserver *chaleureux,* et *valeur, valeureux?* En

aussi nous conserver *valeureux; haine, haineux*[1]; *peine, peineux*[2]; *fruit, fructueux*[3]; *pitié, piteux*[4]; *joie, jovial*[5]; *foi, féal*[6]; *cour, courtois*[7]; *gîte, gisant*[8];

effet, au xviie siècle, *chaleureux* ou *chaloureux* est peu usité, et *valeureux* n'est guère d'usage qu'en poésie. — Quant à la différence entre les terminaisons *eureux* et *oureux*, elle tient uniquement à ce fait que *oureux* est de formation plus ancienne que *eureux; chaloureux* remonte au moyen âge; *chaleureux* et *valeureux* sont des dérivés récents de *chaleur* et *valeur*.

1. *Haineux*, très usité au xvie siècle comme substantif, au sens d'*ennemi personnel*, a repris faveur à la fin du xviie siècle comme adjectif : *qui a de la haine :* une âme *haineuse*.

2. *Peineux*, vieux mot très usité en ancien et en moyen français, disparu au xviie siècle.

3. *Fructueux* ne vient pas de *fruit*, mais est le latin *fructuosus*, introduit directement en français : la formation populaire eût donné *fruiteux*.

4. *Piteux* dérive directement du latin populaire *pietosus*.

5. *Jovial* n'a rien à voir avec *joie;* il représente le latin *jovialis*, dérivé de *Jovem*, Jupiter. Voir plus haut, p. 106.

6. *Féal*, forme populaire usitée en ancien français, et qu'a remplacée, dans l'usage général, son doublet de formation savante, *fidèle*. *Féal*, maintenu dans le langage spécial de la chancellerie, ne pouvait avoir au xviie siècle qu'un usage restreint, et, comme beaucoup de termes vieillis ou spéciaux, devait, introduit dans le langage général, prendre un sens comique; Richelet dit qu'en effet il s'emploie quelquefois « en burlesque ».

7. *Courtois* est noté par les grammairiens et lexicographes du xviie siècle comme de vieux style ou de l'usage provincial; on lui préfère *civil; courtois* a, depuis, repris faveur. *Courtois* dérive de l'ancienne forme *court*, plus tard *cour*, qui est le latin *cortem* ou *cohortem*. Voir plus haut, p. 93.

8. *Gîte, gisant;* le rapport des deux mots n'est pas aussi visible que semble l'indiquer ce rapprochement. *Gisant* est le latin *jacentem*, qui est devenu dans le gallo-roman *jieisant*, par le changement de l'*a* en *ie*, sous l'influence du *j* précédent, et le changement de *-centem* en *-isant;* cf. *du-centem, du-isant*. La triphtongue *iei* s'est, dans le français primitif, réduite à *i*, d'après le traitement normal des triphtongues qui perdent leurs voyelles

haleine, halené[1]; *vanterie, vantard*[2]; *mensonge, mensonger*[3]; *coutume, coutumier*[4]; comme *part* maintient *partial*[5]; *point, pointu* et *pointilleux; ton, tonnant; son, sonore; frein, effréné; front, effronté; ris, ridicule; loi, loyal; cœur, cordial; bien, bénin; mal, malicieux. Heur*[6] se plaçait où *bonheur* ne saurait entrer; il a fait

médiales. — *Gîte* est le substantif verbal d'un verbe *gîter*, dérivé du participe *gît*, qui est le lat. *jacitum*.

1. *Haleine, halené*. Le verbe *halener*, d'un usage restreint au XVIIe siècle, a à peu près disparu devant *flairer*, qui lui a pris son sens propre et ses emplois figurés.

2. *Vantard* est inconnu aux dictionnaires du XVIIe siècle, qui donnent seulement *vanteur*. *Vantard* était, en effet, alors peu usité et d'un emploi familier; l'usage l'a consacré aux dépens de *vanteur*.

3. *Mensonger* est signalé, au XVIIe siècle, comme vieilli ou peu usité en prose.

4. *Coutumier*. Richelet et l'Académie (1re édition du Dictionnaire) le signalent comme d'un usage restreint ou spécial.

5. Dans toute cette fin de phrase, il n'y a presque pas un seul des mots dérivés cités par La Bruyère qui sorte directement du radical qu'il lui attribue : *partial* vient, non du franç. *part*, mais du lat. *partialis*, dérivé de *partem; pointu* vient de *pointe* et non de *point*, et *pointilleux* de *pointille*, dérivé de *pointe; ton* vient du lat. *tonus*, et *tonnant* du verbe franç. *tonner*, du lat. *tonare*, dérivé de *tonus; sonore* représente le lat. *sonorus*, dérivé de *sonus*, qui est devenu le franç. *son; effréné* et *effronté* viennent seuls de *frein* et de *front; ris* est le lat. *risus*, et *ridicule* le lat. *ridiculus; loi* est le lat. *legem*, et *loyal* le lat. *legalem; cœur* sort par formation populaire de l'accusatif lat. *cor; cordial* est la transcription française du mot bas-latin *cordialis*, tiré par quelque clerc du moyen âge de *cor, cordis. Bien* est le lat. *bene, bénin* le lat. *benignus; mal* vient de *malum, malicieux* de *malice*, qui est *malitia*.

6. *Heur :* observation très juste, devenue plus juste encore aujourd'hui que *heur* est totalement disparu (sauf dans le proverbe *tout n'est qu'heur et malheur ici-bas*). Au XVIIe siècle, on le trouve encore quelquefois employé en poésie ou dans le style familier. Il vient du lat. *augurium*, devenu dans l'usage vulgaire

heureux, qui est si français, et il a cessé de l'être : si quelques poètes s'en sont servis, c'est moins par choix que par la contrainte de la mesure. *Issue*[1] prospère, et vient *d'issir,* qui est aboli. *Fin* subsiste sans conséquence pour *finer,* qui vient de lui, pendant que *cesse* et *cesser* règnent également[2]. *Verd* ne fait plus *verdoyer,* ni *fête fétoyer,* ni *larme larmoyer*[3], ni *deuil* se *douloir,* se *condouloir*[4], ni *joie s'éjouir*[5], bien qu'il

agurium, d'où *agur, aür, eür,* puis *eur, heur,* proprement *destin.* La disparition de *heur* est logique devant *bonheur* et *malheur,* qui spécifient le caractère de l'*heur;* mais pourquoi avoir conservé *heureux* au sens de *bonheureux* ou *bienheureux?*

De la métaphore astrologique que présente le mot *heur,* rapprochez *astre, désastre* et le vieux franç. *malastru,* devenu aujourd'hui, par une déformation de sens et de son, *malotru.*

1. *Issir,* du lat. *exire; issue,* passage et sortie, et fig. résultat d'une affaire, substantif verbal tiré du participe *issu,* sorti, lequel ne s'employait plus déjà au XVII[e] siècle qu'au sens spécial : *Il est issu de telle famille.*

2. *Fin, finer : finer* appartient à l'ancien franç. et a totalement disparu au XVII[e] siècle; il avait pris le sens spécial de *finir, terminer une affaire,* et, comme les affaires se terminent par des payements, était arrivé à signifier *payer;* de là les dérivés *finance, financer, financier,* très usités de nos jours. Cf. plus haut, p. 156.

3. *Verdoyer* est assez peu usité encore aujourd'hui; *fêtoyer,* redevenu *festoyer,* est rentré dans l'usage; quant à *larmoyer,* mot ayant « peu d'usage », dit Furetière, et qui « vieillit », dit l'Académie (en 1669), il a repris faveur au XVIII[e] et au XIX[e] siècle.

4. *Deuil* n'est pas le radical de *douloir;* il en dérive à titre de substantif verbal; *douloir* est le latin *dolere;* il a disparu de l'usage au XVII[e] siècle, et son composé (*se*) *condouloir* a suivi son sort : toutefois, à l'infinitif, il trouverait encore aujourd'hui quelque emploi.

5. *Joie* est le lat. *gaudia,* pluriel neutre pris pour un féminin singulier; *esjouir* est un composé de *jouir,* qui est le lat. *gaudere.* Le verbe *esjouir* a disparu devant son dérivé *resjouir, réjouir,* comme plusieurs autres verbes simples devant leur dérivé en *re :* cf. *apetisser* et *rapetisser, emplir* et *remplir; — se conjouir* a vieilli depuis le XVII[e] siècle.

fasse toujours se *réjouir*, se *conjouir*, ainsi qu'*orgueil*, *s'enorgueillir*. On a dit *gent*, le corps *gent*[1], ce mot si facile non seulement est tombé, l'on voit même qu'il a entraîné *gentil* dans sa chute. On dit *diffamé*, qui dérive de *fame*, qui ne s'entend plus[2]. On dit *curieux*, dérivé de *cure*[3], qui est hors d'usage. Il y avait à gagner de dire *si que*[4] pour *de sorte que* ou *de manière que*; *de moi*[5] au lieu de *pour moi* ou de *quant à moi*; de dire

1. « Gentil était autrefois un mot élégant, et nos anciens auteurs s'en servent beaucoup. Tout est *gentil* parmi eux; *le gentil rossignol, le gentil printemps, un gentil exercice, une gentille entreprise*. Mais maintenant on n'en use point dans les livres : on ne le dit que dans la conversation; encore ne le dit-on pas trop sérieusement. Une femme dira en parlant d'elle : *Je ne suis ni jeune ni gentille*. On dit à demi en riant : *C'est un gentil esprit*, *c'est un gentil cavalier, vous êtes gentil*, pour dire *vous êtes plaisant*. » (*Remarques nouvelles*, etc., par le P. Bouhours, 2e édition, 1676, p. 21 et 22.) — « *Gent*, adjectif, mot vieux et burlesque pour dire propre... — *Gentil*... est burlesque, et en sa place, lorsqu'on parle sérieusement, on dit *joli*. » (Richelet.) — « *Gent*, vieux mot qui signifiait autrefois *gentil*, » dit Furetière. Comme l'Académie, Furetière admet *gentil* avec ses acceptions habituelles. Voyez de plus les *Observations de l'Académie française* sur les *Remarques* de M. de Vaugelas, p. 440, édition in-4°, 1704. » (Note de M. Servois, dans son édition de La Bruyère, collection Adolphe Regnier.)

2. Sauf dans l'expression de droit : *rétablir quelqu'un en sa bonne fame et renommée*.

3. *Curieux* est le latin *curiosus*, lequel dérive du latin *cura*; *cure* et *curieux* sont donc indépendants l'un de l'autre; d'ailleurs *cure* est un vieux mot, qui remonte au latin populaire; *curieux* a été repris au latin par formation savante, dans les temps modernes.

4. *Si que* a disparu au XVIIe siècle, avec l'emploi absolu de *si*, synonyme de *ainsi* ou *aussi*.

5. Les grammairiens du XVIIe siècle discutent encore l'emploi de *de moi*, qui, pour Vaugelas, a sa place dans le style poétique. La préposition *de* s'explique dans cette locution comme dans

je sais que c'est qu'un mal[1], plutôt que *je sais ce que c'est qu'un mal*, soit par l'analogie latine, soit par l'avantage qu'il y a souvent à avoir un mot de moins à placer dans l'oraison[2]. L'usage a préféré *par conséquent* à *par conséquence*, et en *conséquence* à *en conséquent*[3]; *façons de faire* à *manières de faire*, et *manières d'agir* à *façons d'agir*[4]... ; dans les verbes[5], *travailler* à *ouvrer*[6],

celle-ci : *pour ce qui est de moi;* cet emploi de *de moi* est usuel en v. fr.

1. Tour usité en ancien et moyen français, et disparu dans la première moitié du XVIIe siècle. Le pronom relatif *que* ou *qui* au sens neutre s'employait, en effet, absolument sans antécédent, et cette tournure remontait au latin populaire. Le XVIIe siècle a ajouté l'antécédent *ce*, par recherche de la clarté.

2. *Oraison*, c'est-à-dire discours ; latinisme qui date du XVIe siècle : au sens religieux, le mot est ancien dans la langue et remonte au latin populaire.

3. *Par conséquent*, expression qui nous vient de la scolastique : *per consequentem* (*propositionem*), par ce qu'exprime le conséquent, la seconde proposition de l'enthymème. Dans *en conséquence*, en latin scolastique *in consequentia*, le mot conserve sa signification abstraite ; les deux locutions se justifient donc d'elles-mêmes, ainsi que les deux prépositions.

4. Il est très naturel que l'usage ait préféré *façon*, latin populaire *factionem*, de *facere*, pour l'unir au verbe *faire :* l'un entraînait l'autre. Le choix de *façon*, pour *faire*, laissait à *agir* seulement le mot *manière*.

5. Ici toute une série de termes qui ont disparu devant d'autres termes correspondants, en leur abandonnant leur emploi et leur signification. Cf. plus haut, p. 133 et suiv. et p. 166.

6. *Travailler* signifiait d'abord *peiner, souffrir*, comme *travail* signifiait *effort, peine* (on dit encore dans ce sens, *femme en travail d'enfant*) : puis, à mesure que *ouvrer* sortait de l'usage, *travailler*, étendant et affaiblissant sa signification propre, arrivait au sens qu'il a aujourd'hui. La perte du verbe *ouvrer* est regrettable : car elle laisse sans explication les mots qui en sont dérivés : *ouvrier, ouvrable, œuvre, chef-d'œuvre, manœuvre, manœuvrer, manouvrier.*

être accoutumé à *souloir*[1], *convenir* à *duire*[2], *faire du bruit* à *bruire*[3], *injurier* à *vilainer*[4], *piquer* à *poindre*[5], *faire ressouvenir* à *ramentevoir*[6]...; et dans les noms, *pensées* à *pensers*[7], un si beau mot, et dont le vers se trouvait si bien; *grandes actions* à *prouesses*[8],

1. *Souloir*, du latin *solere*, a disparu au xvii[e] siècle, peut-être par suite d'une homonymie fâcheuse avec *saouler*. Perte regrettable, car *avoir accoutumé* ou *être accoutumé* ne le remplace pas avantageusement.

2. *Duire* est encore une perte fâcheuse, car elle laisse sans analogie les composés *conduire, réduire, séduire, déduire, induire*: *duire* était usité en vieux français au sens général de *arranger*, puis le moyen français n'en a gardé que le sens intransitif de *convenir;* le français moderne, depuis la fin du xvii[e] siècle, l'a totalement abandonné.

3. *Bruire* en disparaissant laisse de même sans analogie *bruyant* et *bruit*. Déjà presque inusité au xvii[e] siècle, sauf à l'infinitif.

4. *Vilainer* était déjà disparu de l'usage au xvii[e] siècle; il dérive de *vilain*, qui a donné aussi *vilenie*.

5. *Poindre* a disparu malgré *point, pointe, pointu, pointiller, pointilleux, époînter*, etc., devant *piquer*, qui est proprement *frapper d'un pic, d'une pique*. Pourquoi *piquer* s'est-il graduellement substitué à *poindre?*

6. *Ramentevoir* est déjà vieilli au xvii[e] siècle; fort beau mot qui signifie étymologiquement *remettre, ravoir* (dans son esprit), de *re, à* et *mentevoir* ou *mentavoir* = *mente habere*. Il se conjuguait comme *devoir*.

7. *Penser*, substantif masculin, s'emploie encore en vers; mais il est vieilli et n'existe plus dans le langage courant. C'est un débris d'une construction usuelle en vieux français et même en moyen français, et grâce à laquelle *tous* les infinitifs s'employaient comme des substantifs.

8. *Prouesse*, proprement *acte de preux*, mot que les critiques du xvii[e] siècle bannissaient du haut style et n'admettaient que dans le discours familier, comme terme plaisant. L'arrêt était trop sévère, et La Fontaine a pu faire un bel emploi de ce mot quand il nous montre le vieux lion

Chargé d'ans et pleurant son antique *prouesse*.

Il faut toutefois reconnaître que, de par son étymologie, il

louanges à *loz*[1], *méchanceté* à *mauvaistié*[2], *porte* à *huis*[3], *navire* à *nef*[4], *armée* à *ost*[5], *monastère* à *monstier*[6], *prairies* à *prées*[7]... ; tous mots qui pouvaient durer ensemble d'une égale beauté[8], et rendre une langue plus abondante. L'usage a, par l'addition, la suppression, le changement ou le dérangement de quelques lettres[9], fait *frelater* de *fralater*[10], *prouver* de

rappelle trop les mœurs passées du moyen âge, et que ce caractère archaïque lui donne une nuance de familiarité et de plaisanterie qui lui nuit. Cf. plus haut, p. 108.

1. *Loz* ou *los*, vieux mot, à peine usité encore au XVIe siècle, et qu'on ne retrouve au XVIIe que chez les écrivains amateurs d'archaïsmes.

2. *Mauvaistié*, formé de *mauvais*, comme *amitié* de *ami* : vieilli au XVIIe siècle; remplacé incomplètement par *méchanceté*.

3. *Huis*, du latin *ostium*, n'a plus dès la fin du XVIe siècle qu'un emploi restreint dans le langage du Palais. De là *huissier*.

4. *Nef* est le latin *navem*, qui prend à la fin du moyen âge un sens spécial, alors que son dérivé *navire* (*navilia*, proprement flotte) le remplace.

5. *Ost*, archaïque au XVIIe siècle, uniquement employé en vieux français au sens de *exercitus*, remplacé sans raison visible par *armée*, peut-être sous l'influence de l'italien *armata*.

6. *Monstier ;* écrivez plus exactement *moustier* et prononcez *moutier;* cf. *ministerium, mestier, métier*. Voir plus haut, p. 168.

7. *Prées* : du pluriel *prata* pris pour un fém. sing., disparu à la fin du XVIe siècle. Quant à la formation, *prée* est à *pré* ce que *graine* (*grana*) est à *grain* (*granum*), ou ce que *file* (*fila*) est à *fil* (*filum*). Cf. encore *fata, fée*. — Son remplaçant *prairie*, ou plus anciennement *praierie, préerie*, est à *prée* ce que *féerie* est à *fée*.

8. *Tous mots qui pouvaient durer ensemble d'une égale beauté* — Regrets bien justifiés : la langue a certainement perdu en laissant tomber ces mots courts, nets et expressifs.

9. Ici La Bruyère signale un certain nombre de faits de prononciation ou de phonétique.

10. *Frelater* est la forme primitive usitée déjà au XVIe siècle, et

preuver[1], *profit* de *proufit*[2], *froment* de *froument*[3], *profil* de *pourfil*[4], *provision* de *pourveoir*[5], *promener* de *pourmener*, et *promenade* de *pourmenade*[6]. Le même usage fait, selon l'occasion, d'*habile*, d'*utile*, de *facile*, de *docile*, de *mobile* et de *fertile*, sans y rien changer, des genres différents : au contraire de *vil, vile, subtil, subtile*, selon leur terminaison, masculins ou féminins[7]. Il a altéré les terminaisons anciennes : de *scel*

qui a été altérée en *fralater;* la forme nouvelle, qui paraît fort en usage à côté de l'ancienne, ne s'est pas maintenue. Le mot vient du flamand *verlaten*, transvaser (le vin), et a eu d'abord ce sens (signalé par Nicot dans son dictionnaire), puis il l'a altéré au sens actuel.

1. Ici La Bruyère se trompe : *prouver* est la forme primitive; ce mot appartient à une classe de verbes qui changent la voyelle du radical aux trois personnes du singulier et à la troisième du pluriel des trois présents (indicatif, subjonctif et impératif). La vieille langue disait : *il preuve, il treuve, il pleure*, etc., alors qu'aux autres personnes de ces temps et à tous les autres temps elle disait *prouv-, trouv-, plour-*, etc. Puis la langue a tiré de ces doubles formes une double conjugaison synonyme, dont elle a fini par supprimer une. Voir p. 10 et p. 140.

2-6. Ici La Bruyère signale la substitution savante du préfixe latin *pro* au préfixe français et de formation populaire *pour : pourfil, pourmener, pourmenade,* représentent la formation populaire et française ; *profil, promener, promenade,* une correction savante et un retour à l'orthographe latine. Dans *proufit* et *profit,* on a une forme savante bâtarde, pour *pourfit;* quant à *provision, pourveoir,* le premier mot est emprunté directement au latin *provisio,* le second est de formation populaire et vient de *providere, porvidere.* Pour *froument* (ou, comme donnent les éditions 7 et 8 des *Caractères, fourment*), c'est la forme française sortie de *frumentum* (*froument*), altérée (en *fourment*) soit par une métathèse populaire, soit par confusion avec le préfixe *pro* (*por*), *pour*. Cf. *portrait* au lieu de *pourtrait, promettre* au lieu de *pourmettre,* etc.

7. Les adjectifs en *ilis* introduits par la formation savante en

fait *sceau;* de *mantel, manteau;* de *capel, chapeau,* e *coutel, couteau;* de *hamel, hameau;* de *damoisel, amoiseau;* de *jouvencel, jouvenceau* [1]; et cela sans ue l'on voie guère ce que la langue française gagne ces différences et à ces changements. Est-ce donc ıire pour le progrès d'une langue, que de déférer à usage? Serait-il mieux de secouer le joug de son mpire si despotique? Faudrait-il, dans une langue ivante, écouter la seule raison, qui prévient les quivoques, suit la racine des mots et le rapport qu'ils ont avec les langues originaires dont ils

'ançais ont hésité entre les terminaisons *il* et *ile :* on trouve u XVIe siècle *util* et *utile, fertil* et *fertile,* etc. Toutefois l'usage e l'*e* muet tendait à prévaloir et a généralement été adopté. 'oir *le Seizième Siècle en France,* I, p. 191.) Quant à *vil,* c'est n mot de formation populaire qui sort régulièrement du latin *ilem;* et *subtil* est le vieux français *soutil,* aux trois quarts refait 'après le type latin : *sub* a reparu; quant à la terminaison *til,* lle s'est maintenue intacte.

1. Voici comment : L'ancien français changeait *el* en *eau,* t de même *al* en *au* devant une consonne : le régime singuer des mots en *ellum, allum* était donc *el, al : scel, man-el, chapel,* et *cheval,* etc., et le régime pluriel était *eaus, us : sceaus, manteaus, chapeaus,... chevaus...* (ou avec un *x* à ı place de l'*s : sceaux, manteaux... chevaux...*). L'ancienne ıngue disait de même : *un linceul, des linceux, un éven-ıil, des éventaux, un poitrail, des poitraux, un chevreuil, des hevreux, un genouil, des genoux, un col, des cous,* etc. Puis cette ifférence entre le singulier et le pluriel compliquant inutiement les déclinaisons, la langue simplifia les formes soit en imosant au singulier la terminaison du pluriel : de là *un sceau, n manteau,* etc., *un genou, un cou,* soit en imposant au pluriel ı terminaison du singulier : *des linceuls, des éventails, des poi-ails, des chevreuils,* etc. La différence des deux terminaisons est maintenue dans quelques mots en *al* et en *ail,* et dans *aïeul, iel, œil.*

sont sortis, si la raison d'ailleurs veut qu'on suive l'usage[1] ? »

1. Nous avons vu que la loi du langage est *l'usage*. On peut regretter souvent ses caprices et ses erreurs ; on doit s'incliner devant lui : le langage est un ensemble de faits où l'usage du plus grand nombre doit faire loi (voir plus haut, p. 8 et 117). L'usage, dans des familles naturelles de mots, laisse parfois tomber un mot important qui rendrait compte de la filiation : c'est que la langue, dans sa marche, ne fait pas œuvre de linguiste et frappe les mots isolément sans se préoccuper de leurs rapports avec leurs congénères. Voir encore p. 133.

INDEX

DES MOTS CITÉS

INDEX DES MOTS CITÉS

(Cet index ne comprend pas les mots latins et français cités dans la liste alphabétique qui forme l'Appendice Ier.)

A, 103.
Abaisser, 143.
Able, 56.
Abnegatio (lat.), 91.
Abois, 98.
Abri (à l'—), 167.
Abrier, 167.
Abriter, 167.
Absoudre, 133.
Accoucher, 155.
Accoutumé (avoir, être —), 167, 194.
Acharner, 97.
Actions (grandes —), 194.
Ad (lat.), 103.
Adjudant, 42.
Adouber, 158.
Adulterare, 103.
Adultère, 94.
Adversité, 145.
Ædificatio (lat.), 91.
Affection, 71.
Affirmer, 145.
Affût (être à l'—), 97.
Agence, 49.
Agir (manières d'—), 193.
Agnès, 48, 95.
Agnum (lat.), 162.
Ahurir, 98.
Aigre, 132.
Aigrement, 132.
Aigreur, 132.
Aigu (il a l'esprit — comme une boule), 111.
Aile (ne battre que d'une —), 111.
Aimer, 10, 11.
Ains, 187.
Aison (suffixe), 168.
Aliter (lat.), 103.
Allée, 62.
Ἄλλως (grec), 103.
Alter, alterare, 103.
Altération, 103.
Altérer, 103.
Altier, 145.
Amadouer, 98.
Amant, 94.
Amener, 143.
Ameublement, 62.
Amnem (lat.), 163.
Amorce, 97.
Amphitryon, 48, 95.
Amusement, 62.
Andalousie, 95.
Anglaise, 55.
Animal ! 60.
Annum (lat.), 163.
Anschauung (all.), 71.
Antif, 168.
Antique, 168.
Apem (lat.), 162.
Apercevoir une chose, s'— d'une chose, 143.
Apéritif, 131.
Apetisser, 191.
Appât, 97.
Appétit, 66.
Apporter, 143.
Apud (lat.), 136.
Arbre de couche, — généalogique, 75, 154.
Arc-en-ciel, 128.
Archer (mauvais —, il tire mal), 111.
Armée, 195.
Arracher, 61.
Arrêter, 168.
Arriver, 155.
Arroi, 159.
Ascension, 54.
Assaisonnement, 62.
Assaisonner, 155.
Assassin, 95.
Assurer, 145.
Ation (suffixe), 168.
Atlas, 95.
Attaquer quelqu'un, s'— à quelqu'un, 143.
Attirer, 143.
Attroupement, 62.
Au, 135.
Aube, 56.
Aucun, 124.
Aumônes, 50.
Autel, 50.
Autour, 128.
Autrement, 103.
Aux, 135.
Aval, 132.
Avaler, 132, 158.
Avances (des — d'argent), 62.
Avec, 125, 136.

Avem (lat.), 162.
Avena (lat.), 163.
Avere (lat.), 163.
Aveugle (savant), 144.
Avunculus (lat.), 104.
Baile, 92.
Bailli, 92.
Bajula, bajulus (lat.), 92.
Banal, 78.
Barbe-de-capucin, —-de-moine, 52.
Barème, 48.
Barre (avoir — sur quelqu'un), 110
Bas, 56.
Bas-bleu, 48
Bâtarde, 55.
Bâtiment, 41, 46, 58, 62.
Battant (mener tambour —), 111.
Battre (ne — que d'une aile), 111.
Battue (faire une —), 97.
Baudet, 56.
Beau (avoir — faire, dire), 125; —-frère, —-père, 104.
Beaucoup, 124, 188.
Bec-de-cane, —-de-cigogne, —-de-corbin, —-de-faucon, 52.
Bec-fin, 48 jaune, 97; —-d'oie, 52.
Begriff (all.), 71.
Béjaune, 97.
Bel-esprit, 48.
Bélier, 66, 109.
Bélitre, 155.
Belle-mère, —-sœur, 104.
Benêt, 109.
Benin, 190.
Bes (v. fr.), 102.
Bestourner (v. fr.), 102.
Besvue (v. fr.), 102.
Bête comme un chou, 11.
Beurre (il se fond en raison comme — au soleil), 111.
Bévue, 102.
Biche, 68.
Bicoque, 95.
Bidet, 56.
Bien, 190.
Bigorne, 56.
Billet, 168.
Bis (lat.), 101, 102.
Biscuit, 56.
Bise, 55.
Blanc-bec, 48.
Blanche, 55.
Blanchissage, 24.
Blanquette, 57.
Blé (manger son — en herbe), 111.
Bleu, 105.
Bloi (v. fr.), 105.
Blond, 105.
Blottir, 98.
Bluet, 57.
Boeckin (anc. néerl.), 107.
Bonbec, 48.
Bondir, 155.
Bonheur, 145, 190.
Bonhomme, 144.
Bonne, 55.
Bonnet (triste comme un — de nuit sans coiffe), 59; être deux têtes sous un —, avoir la tête près du —, 111.
Bord, bordure, 143.
Bordeaux, 50.
Borgne, 105.
Bos Lucanus (lat.), 96.
Botellus, botulus (lat.), 164.
Bouc, 93.
Bouche, 51, 164.
Boucher, 61, 93.
Bouclier, 56, 68.
Boudin, 164.
Boule, 164; — de neige, 52; il a l'esprit aigu comme une —, 111.
Bouquet, 130.
Bouquin, 107.
Bourdon, 66, 109
Bourgeois, 130.
Boyau, 164.
Braut (all.), 104.
Brave (— homme), 144
Bravoure, 145.
Briller, 61.
Brisées (aller sur les — de quelqu'un), 97 —
Brocard, 95.
Bru, 104.
Bruit (faire du —), 194.
Bruire, 167, 194.
Brunette, 57.
Bucca (lat.), 164.
Bureau, 48, 49, 77.
Butor, 98.
Cadeau, 78.
Cadran, 80.
Cahier, 41.
Caïphe (renvoyer de — à Pilate), 110.
Caisse, 142.
Caisso (prov.), 142.
Calepin, 48, 95.
Callere (lat.), 96.
Camp, 142.
Campo (ital.), 142.
Campum (lat.), 142.
Canaille! 60.
Canard, 59.
Cancan, 106.
Capel, 197.
Capharnaüm, 95.
Capitaine, 42.
Capitale, 41, 55, 56.
Capitan, 107.
Caporal, 42.
Capsa (lat.), 142.
Captivum (lat.), 93.
Caput (lat.), 164.
Cara (lat.), 51.
Cardinal, 43.
Carillon, 42.
Castel, 108.
Cathedra (lat.), 141.
Catin (Catherine), 109.

ent, 62
5.
28.
124.
hoses, 144.
45.
45.
45.
ise, 141.
38.
, 188.
, 188.
2.
e, 50, 95.
e, 43.
es, chante-
s, chantions,
11.
; il eût été bon
nne bien, 111.
55, 197.
12.
0.
55.
2.
50.
95.
).
uf, 50.
, 43.
3.
igues, 50.
vre, 193.
9.
155, 167.
159.
0.
93, 155.
56, 109.

Cheviot, 50.
Chèvre, 47, 109.
Chiens (jeter sa langue aux —), 111.
Choisir, 155.
Choses certaines, 144.
Chou (bête comme un —), 111.
Cil, 188.
Cité, civitas (lat.), 165.
Classe, 38, 39.
Claude, 109.
Cloche (faire sonner la grosse —), 110.
Clystère, 166.
Cœur, 143, 190 ; il a bon —, il ne rend rien, 111.
Coffre-fort, 41, 128.
Cogitare (lat.), 110.
Cognac, 50.
Cognitus (lat.), 12.
Cohors, cohortem (lat.), 93, 96, 189.
Col, 141.
Colas, 109.
Collège, 49.
Collum, 141.
Colonel, 42.
Comes stabuli, 93.
Commandant, 42.
Compas, 51, 156.
Compliment, 158.
Comprendre, 53, 136.
Compter, 145.
Conditio (lat.), 91.
Conditor (lat.), 91.
Conduire, 131, 133, 146, 194.
Condouloir, 191.
Coneu, 12.
Conestabulus, 93.
Confession, 47.
Confiture, 42.
Conjouir (se), 192.
Connétable, 93.
Connu, 12.
Conséquence, 193.
Conséquent, 193.
Conserve, 62.
Conter, 110.
Convenir, 134, 194.
Conversio (lat.), conversion, 91.
Coquin ! 60.
Corbeau, 66, 109.
Corde (tenir la —), 111.
Cordial, 190.
Cordon (un grand —, un — bleu), 48.
Corneille, 47.
Cornes d'Ammon, 52.
Cornet, 69.
Cornichon, 156.
Cornu (lat.), 96.
Corps, 154.
Corroyer, 159.
Cortem, 93, 189.
Cou, 141 ; un — rouge, 48 ; prendre ses jambes à son —, 111.
Coucher, 167, 173.
Couleuvre, couleuvrine, 109.
Coup de hasard, 174.
Cour, 93, 189.
Courage, 24, 143, 145.
Courber, 143.
Courir le cerf, — l'ennemi, 143.
Cours, 145.
Course, 145.
Coursier, 108.
Court (v. fr.), 93, 189.
Courte-botte, 48.
Courte haleine, 48.
Courtois, 189.
Couteau, coutel, 197.
Coutume, 190.
Coutumier, 190.
Couvent, 49, 58.
Crachoir (tenir le —), 111.
Creatio (lat.), 91.
Creator (lat.), 91.
Creaturæ (lat.), 91.
Crésus, 48, 95.
Cretonne, 95.
Croissant, 74.

Croix de Jérusalem, 52.
Crus (lat.), 164.
Cueillir, 172.
Cuider, 110.
Cul-de-lampe, 52.
Cul-de-sac, 52, 166.
Cul-de-singe, 52.
Culture, 51.
Cultus Deorum (lat.), 91.
Cum (lat.), 136.
Cure, 192.
Curée, 97.
Curieux, 192.
Cutis (lat.), 164.
Daintié (v. fr.), daintier, 159.
Dame, 43, 94, 142.
Dames (jeu de —), 43, 110.
Damoiseau, 197.
Damoisel, 197.
Dans, 135.
Daughter (angl.), 166.
Déconfire, déconfiture, 108.
Décor, 62.
Dédale, 95.
Dedans, 135.
Déduire, 133, 194.
Déleurré (faucon), 98.
Delirare (lat.), 96.
Déluré, 98.
Démanteler, 158.
Demeurer, 145.
Demoiselle, 43, 94.
Dent, 73; — -de-chien, — -de-cheval, — -de-lion, 52.
Dents (être sur les —), 111.
Dépêche, 62.
Dépit, 156, 173.
Dépouiller le vieil homme, 51.
Derivare (lat.), 96.
Désarroi, 159.
Déshonnête, 143.
Dessiller les yeux à quelqu'un, 98.
Désir, 71.
Détailler, 110.
Deux, 101.
Deuil, 191.
Deviser, 110.
Devotio (lat.), 91.
Dextre, 167.
Diable, (faire le — à quatre), 111.
Diacre, 43.
Diffame, 168.
Diffamé, 192.
Diffamation, 168.
Différentes personnes, 144.
Difficilis (lat.), 101.
Dignités, 51.
Dimissio, 91.
Dis (lat.), 101.
Displicere (lat.), 101.
Δίς, 101.
Δίχα, 101.
Διχόνους, 101.
Διχοστασία, 101.
Dissoudre, 133.
Docile, 196.
Doctored wine, beer (angl.), 106.
Domesche (v. fr.), 168.
Domestique, 168.
Domina (lat.), 142.
Dominos, 110.
Donzella (ital.), 107.
Donzelle, 107.
Douleur, 188.
Douloir, 167, 191.
Douloureux, 188.
Douter, 156.
Drapeau, 44, 68, 156.
Dresser, 97.
Droite (main —), 167.
Duchesse, 43.
Duègne, 107, 142.
Dueña (esp.), 107, 142.
Duire, 133, 194.
Δύω, 101.
Dupe, 156.
Duplicité, 102.
Δύσελπις, 101.
Δυσμαθής, 101.
Δύσπνοϊα, 101.
Dva (indo-europ.), 101.
Dvis (lat. primit.), 101.
Eaubonne, 50.
Eaux-Bonnes, 50.
Écervelé, 158.
Échafaud, 156.
Échecs, 110.
Éclat, 154.
École, 49, 58.
Éconduire, 131.
Edere (lat.), 162.
Effort, 49.
Effréné, 190.
Effronté, 190.
Éjouir (s'), 191.
Elbeuf, 50, 95.
Élucubration, 106.
Embrasser, 154.
Emere (lat.), 162.
Émerillon, 109.
Émerillonné, 98.
Emolumentum (lat.), 96.
Empfindung (all.), 71.
Emplir, 191.
En, 135, 173.
Encensoir (donner de l'— par le nez), 111.
Engin, 49.
Énoncer, 143.
Enorgueillir (s'), 192.
Ensem (lat.), 162.
Entendre, 53, 136.
Entonner (il eût été bon chantre, il entonne bien), 111.
Entrée, 62.
Entzweireissen (all.), 102.
Énumérer, 110.
Environ, 128.
Épaule, 164.
Épée-de-mer, 52.
Épices, 58.
Épicurien, 95.
Épilogue, épiloguer, 106.
Equa (lat.), 166.
Erraticus (lat.), 24.
Escabeau, escabelle, 145.

, 95.
r. fr.), 131.
.
66; il a l'—
ne une bou-
fr.), 134.
.
her à la bel-
0.
68.
ire, 193.
ıra (lat.), 91.
s de —, ma-
-), 193.
at.), 24.
9.
, 109.
, 144.
.
eval — d'ar-
79.
e, 196, 197.
..
4.
63, 66.
ur) (lat.), 56.
163.
lre le gibier
- s), 97.
jeune —),
3, 191.
inancier, fi-

Finissomes, finissons, 11.
Fissus (lat.), 12.
Flatter, 156.
Fleur de lis, 52.
Fluvius (lat.), 40, 41.
Foi, 189.
Foie, 56.
Fol, 78.
Fond (il se — en raisons comme beurre au soleil), 111.
Fonfrède, Fontevrault, 50.
Forcer à, de faire, 143.
Forum (lat.), 159.
Fou, 78.
Fouquet, 109.
Fourberie, 102.
Fourment, 196.
Fourrure, 164.
Fragile, fragilem (lat.), 141.
Fragilité, 168.
Fralater (v. fr.), 195.
Franchir, 168.
Frein, 190.
Frelater, 195.
Frêle, 141.
Frêleté, 168.
Fripon, 156.
Fromage, 57.
Froment, 196.
Fronder, 156.
Front, 190.
Froument, 196.
Fructueux, 189.
Fruit, 189.
Fur, 159.
Fureter, 98.
Gabata (lat.), 164.
Gagner, 78, 156.
Galetas, 78, 95, 108.
Gamba (lat.), 164.
Garce, garçon, 166.
Garnement, 58, 132, 159.
Garnir, 132.
Gauche, 167.
Gavroche, 95.
Geindre, 168.

Gémir, 168.
Gena (lat.), 164.
Gendarme, 128, 156.
Général, 42.
Génie, 131.
Gent, 192.
Gentil, 192.
Gésir, 167.
Gibier (un — de potence), 98.
Girl (angl.), 166.
Gisant, 189.
Gîte, 189.
Glaive, 108.
Γλαυκόν, 105.
Gloria (lat.), 91.
Good-natured (angl.), 23.
Gorge (rendre —, faire rendre — au faucon) 97; — chaude, 98.
Gramen (lat.), 163.
Grammont, 50.
Grandson (angl.), 104.
Grand cordon, 48.
Grand daughter (angl.), 104.
Grand father (angl.), 104.
Grand homme, 144.
Grand mother (angl.), 104.
Grands (les), 56.
Granum (lat.), 163.
Great-minded (angl.), 23.
Grève, 78.
Gris, 105.
Grisette, 57.
Grivois, 78.
Gros-becs (les), 48.
Grossier comme un pain d'orge, 111.
Grue, 66, 109.
Guère, 124.
Guérir, 58.
Gueule-de-loup, 52.
Guider, 147.
Guillotine, 95.

Habena (lat.), habere, 163.
Habile, 196.
Habiller, 156.
Hablador (esp.), 107.
Hâbleur, 107.
Hagard, 98.
Haine, 189.
Haineux, 189.
Haleine, 190.
Halené, 190.
Hamel, hameau, 197.
Harpagon, 48, 95.
Hasard, 173.
Hautain, 145.
Herbe (manger son blé en —), 111.
Hérisser, 98.
Heur, 190.
Heureux, 191.
Hobereau, 98.
Homme, 46; — bon, — brave, 144; — énergique, 59; — grand et grand —, 144.
Homérique (rire —), 95.
Honnête homme, 94.
Honneurs, 51.
Hôte, 130.
Hros (all.), 107.
Huile (tirer de l' — d'un mur), 111.
Huis, 195.
Humerus (lat.), 164.
Hypomochlion, 53.
Idée, 71.
Ignem (lat.), 162.
Ignobles, 129.
Imbécile, 106.
Imbutus (lat.), 12.
Impasse, 166.
Impériale, 110.
Impudent, 145.
Incessamment, 103.
Inclination, 66, 71.
Indignités, 51.
Individu, 106.
Induire, 194.
Indulgentia (lat.), 91.
Infamies, 51.
Infortune, 145.
Injurier, 194.
Insolent, 145.
Intéressée, 131.
Intéresser, 53.
Intestina (lat.), 164.
Intuition, 71.
Ire, 162.
Issir, issue, 191.
Ive (v. fr.), 166.
Jacquot, 109.
Jambes, 164; prendre ses — à son cou, 111.
Janin, 109.
Jaunet, 57.
Jean, Jeanin, Jeannot, 109.
Jecur (lat.), — ficatum, 56.
Joie, 145, 189, 191.
Joue, 164.
Journal, 57.
Jouvenceau, jouvencel, 197.
Jovial, 106, 189.
Jument, 156, 166.
Κύανον, 105.
Labrum (lat.), 163.
Lacertus (lat.), 96.
Lâchetés, 51.
Lætus (lat.), 96.
Land (all.), lande, 107.
Langue (donner un coup de — à quelqu'un, jeter sa — aux chiens), 111.
Larme, 191; — du Christ, 52.
Larmoyer, 191.
Lavage, 24.
Laval, 50.
Lavement, 166.
Laver, 10, 11.
Lequel, 128.
Leurre, 98.
Lever, 10, 11.
Libérer, 168.
Libertin, 94.
Libra (lat.), 93.
Librairie, library (angl.), 94.
Liège, 57.
Lieutenant, 42.
Limier, 98.
Linceul, 159.
Lippe (*Lippe*, all.), 107.
Lira, 96.
Litre (de vin), 49.
Livre, 93.
Loger, 145.
Loges, 49.
Loi, 190.
Longtemps, 128.
Lorette, 95.
Los, 195.
Losange, 50, 79, 159.
Louanges, 195.
Louche, 105.
Louis, 95.
Lovelace, 48, 95.
Loyal, 190.
Lubrique, 79.
Luem (lat.), 162.
Lune (vouloir prendre la — avec les dents), 110.
Lunettes, 42, 156.
Maid (angl.), 166.
Main-du-diable, 52.
Maint, 187.
Mais, 124, 187.
Maison, 49.
Maîtresse, 94.
Major, 42.
Mal, 102, 190.
Malheur, 145.
Malhonnête, 143.
Malicieux, 190.
Manière (de — que), 192; — d'agir, 193.
Manipulus (lat.), 96.
Manœuvre, 193.
Manœuvrer, 133, 193.
Manoir, 108.
Manouvrier, 133, 193.
Manteau, mantel, 197.
Marcou, 109.
Marculfus, 109.
Maréchal, 93.

Margot, 109.
Marion, 109.
Marquise, 43.
Marrons (faire tirer les — du feu), 111.
Marscalc (a. h. all.), 93.
Martial, 106.
Martin, 109.
Martinet, 109.
Massicot, 95.
Matamoro (esp.), 107.
Matou, 109.
Mattulfus (?), 109.
Maturité, 168.
Mauvaistié, 195.
Méchanceté, 195.
Mener, 10, 11, 146.
Mensonge, 190.
Mensonger, 190.
Mettre, 156.
Meuble, 168.
Meurtre, meurtrir, 132, 160.
Mignard, miniature, 131.
Minister (lat.), 93.
Ministère, 49.
Ministre, 93.
Miracula (lat), 91.
Miss- (all.), 102.
Mobile, 168, 196.
Moi (de —, quant à —, pour —), 192.
Molière, 47.
Monastère, 168, 195.
Monstier, 195.
Montaigu, 50.
Monter un cavalier, — un cheval, l'escalier, — au grenier, — un magasin, 143.
Montrouge, 50.
Moschetto (ital.), 109.
Mouche, 110.
Mouchoir, 76, 130.
Mouillée (être une poule —), 111.
Moult (v. fr.), 187.
Mousquet, 109.
Moûtier, 168, 195.
Mouton, 109.
Mufle-de-chien, 52.
Mur (tirer de l'huile d'un —), 111.
Mûreté, 168.
Musculus (lat.), 96.
Museau-de-tanche, 52.
Nager, 137, 168.
Natare (lat.), 137.
Navigare (lat.), 137.
Naviguer, 137, 168.
Navire, 41, 195.
Navis (lat.), 41.
Nef, 156, 195.
Nepos (lat.), 104.
Nettoyage, 24.
Neveu, 104.
Nez (ne pas voir plus loin que son —, tirer les vers du —, donner de l'encensoir par le —), 111.
Niais, 98.
Nicaise, 109.
Nid-de-pigeon, 52.
Nier, 140.
Noble, 129.
Noire, 56.
Noirmoutier, 50.
Non-pareil, 105.
Note fausse, 144.
Nouer, 137.
Nouveautés (marchand de —), 94.
Nouvelles (vous m'en direz des —), 59.
Noyer, 140.
O, 136.
Occidentales (Indes —), 129.
Ocire (v. fr.), 108.
Od, 136.
Œil-de-bœuf, —-de-bouc, —-de-chat, —-de-perdrix, —-de-poisson, 52.
Œuvre, 193.
Officier, 42.
Offre, 63.
Ombrage, 129.
Ombrageux, 130; un caractère —, 77.
Omoplate, 164.
Oncle, 104.
Opem (lat.), 162.
Oratio (lat.), 91.
Oreille (mettre la puce à l' —), 111.
Orge (grossier comme un pain d' —), 111.
Orgueil, 53, 192.
Orgueilleux, 145.
Orient, orientales (perles —, Indes —), 129.
Orphelin, 47.
Os, oris (lat.), 164.
Ost, 195.
Ou (= en le), 135.
Ouïr, 136.
Ouvrable ouvrage ouvrer, ouvrier, 133, 193.
Ovem (lat.), 162.
Panier, 61; sot comme un percé, 59.
Panique, 95.
Pantalons rouges, 48.
Pape, 43.
Parabola (lat.), 165.
Parole, 92, 165.
Parquer: bestiaux, voyageurs parqués, 98.
Part, 190.
Parterre, 49.
Partial, 190.
Pas, 124; —-d'âne, 52.
Passion, 71.
Patelin, 95.
Patte (graisser la —, faire — de velours), 111; —-pelu, 48; —-de-loup, 52.
Pavé en bois, 67, 79.
Payer, 61.
Peau, 164; les Peaux-Rouges, 48.
Peine, peineux, 189.
Pellis (lat.), 164.
Pelouse, 57.

Penchant, 66, 71.
Pensare (lat.), 110.
Pensées, 194.
Penser, 53, 66, 110, 194.
Pensum (lat.), 110.
Perception, 71.
Peregrinus (lat.), 91.
Perna (lat.), 164.
Péroraison, 106.
Pérorer, 106.
Péronnelle, 109.
Personne, 124; une jeune — 166; —s différentes, 144.
Perturber, 168.
Peux (je), 12.
Phaéton, 95.
Philosophe, 106.
Pied-bot, 48; —-d'alouette, —-de-poule, —-de- mouche, 52.
Piédestal, 128.
Pierna (esp.), 164.
Pierrot, 109.
Piquer, 194.
Piquet, 110.
Pis, 160.
Pistole, 157.
Piteux, pitié, 189.
Plaga (lat.), 163.
Plaindre (se), 167.
Plaisir, 145.
Pleurer, 11.
Pli cacheté, 62.
Plier, 140.
Ployer, 140.
Pluie (faire la — et le beau temps), 111.
Plumage, 24.
Plume, 79.
Poindre, 160, 194.
Point, 124, 190.
Pointilleux, 190.
Pointu, 190.
Poison, 157.
Politesse, 50.
Pondre, 58, 160.
Porte, 195.
Porte-bonheur, 43.
Porter, 143.
Portrait, 196.
Pot (tourner autour du —), 110.
Potage, 174.
Pot-au-feu, 128.
Potence, 49, 79.
Poulain, 47, 58.
Poulaine, 79.
Poule (être une — mouillée), 111.
Pour, 124.
Pourfil, 196.
Pourmenade, 196.
Pourmener, 196.
Pourtrait, 196.
Pourmettre, 196.
Pourveoir, 196.
Poutre, 66, 109.
Prædicatio (lat.), 91.
Prævaricatio (lat.), 91.
Prairies, 195.
Prées, 195.
Prêtre, 43.
Preuver, 196.
Preux, 108.
Prier, 140.
Princesse, 43.
Produire, 133.
Profit, profil, 196.
Promenade, 196.
Promener, 196.
Promettre, 196.
Prononce, 168.
Prononcer, 143.
Prononciation, 168.
Prouesse, 108, 194.
Proufit, 196.
Prouver, 195.
Provision, 196.
Proyer, 140.
Puce (mettre la — à l'oreille), 111.
Pucelle, 164.
Puella, 164.
Puis (je), 12.
Pulletrum (lat.), 109.
Pullicella (lat.), 164.
Quart, 44.
Quarte, 56.
Quatre (faire le diable à —), 111.
Que (je sais ce — c'est qu'un mal), 193; si —, 192; de sorte —, 182.
Quelquefois, 128.
Quérir, 167.
Queue, 75; —-de-cheval, —-de-souris; — d'aronde, 52.
Quiconque, 122.
Quille, 164.
Quinte, 157; — de toux, 57.
Quolibet, 106.
Racine, 47, 72.
Radical, 44.
Radulfus, 109.
Raide, 141, 142.
Raison, 142.
Ramage, 57, 72, 98
Ramentevoir, 194.
Raou, 109.
Rapetisser, 191.
Raphaëlesque, 95.
Rappeler (se) quelque chose, — de quelque chose, 119.
Rat-de-cave, 52.
Ration, 142.
Rationem (lat.), 142.
Ravalement, 132.
Ravaler, 132.
Recevomes, recevons, 11.
Recourber, 143.
Recueillir, 172.
Redemptor (lat.), 91.
Réduire, 133, 194.
Regarder, 53.
Règle, 143.
Règlement, 143.
Règne, 174.
Regula (lat.), 143.
Reitre, 107.
Réjouir, 191, 192.
Relief, 62.
Relliquiæ (lat.), 91.
Remède, 166.

Remissio (lat.), 91.
Remplir, 191.
Renard, 95.
Rendre (il a bon cœur, il ne rend rien), 111.
Renvoyer de Caïphe à Pilate, 110.
Repassage, 24.
Représentation, 71.
Resjouir, 191.
Résoudre, 133.
Resserrer, 143.
Ressouvenir (faire —), 194.
Rester, 145.
Reum (lat.), 162.
Rêver, 157.
Reversis, 110.
Ridicule, 190.
Rien, 124, 160.
Rigide, 141, 142.
Rigidum (lat.), 141.
Ripaille, 95.
Ris, 190.
Rivalis (lat.), 96.
Rivus (lat.), 96.
Robe, 160.
Robinet, 109.
Roi, 48; pied de —, 159.
Rôle, 79.
Roman, 77, 157.
Rompu, 12.
Ronde, 56.
Rosaire, 58.
Rosse, 107.
Rouge-gorge, 48.
Rouget, 57.
Rousselotte, 57.
Rubrique, 79.
Ruolz, 95.
Ruptus, 12.
Sacre, 98, 109.
Sain, 132.
Saindoux, 128.
Saintes Écritures, 47.
Salarium (lat.), 96.
Salvator (lat.), 91.
Sanglier, 57, 68.
Sansonnet, 109.
Sans pareil (chose —), 105.
Santé, 132.
Sardonique (rire), 95.
Saturnien, 106.
Savant aveugle, 144.
Savoir, 53.
Sceau, 197.
Scel, 196.
Scie-de-mer, 52.
Sécurité, 141.
Securitatem (lat.), 141.
Secus (lat.), 103.
Sedan, 50.
Séduire, 133, 194.
Séide, 48, 95.
Séminaire, 157.
Semper, sempre, 103.
Senestre, 167.
Sensualité, 157.
Serf, 93.
Sergent, 42.
Sermon, 58.
Serrer, 143.
Serres, 98.
Sevrer, 58, 160.
Signa (lat.), 91.
Siller le faucon, 98.
Silvaticus (lat.), 24.
Sire, 108.
Slaves, 95.
Soldat, 42.
Solutus (lat.), 12.
Somme, 143.
Sommeil, 143.
Son, 190.
Sonore, 190.
Sophistiquer, 106.
Sortie, 62.
Sortir d'un lieu, — un objet, 143.
Soudre, 133.
Souffraite (v. fr.), 131.
Souffreteux, 131
Souffrir, 167.
Souloir, 167, 194.
Soutil (v. fr.), 197.
Souvenir (se), 119.
Spatula (lat.), 164.
Stopper, 168.
Stranguler, 168.
Subtil, 196, 197.
Succès, 58.
Suem (lat.), 162.
Suite (de —, tout de —), 103.
Superbe, 145.
Sûreté, 141.
Table, 142.
Tableau, 47.
Tabula (lat.), 142.
Talem (lat.), 163.
Talent, 131.
Talum (lat.), 163.
Tambour (mener — battant), 111; raisonner comme un — mouillé, 59.
Tanière, 98.
Tasse de lait, 49.
Tapis (un — vert), 48; amuser le —, 110.
Tartufe, 48, 95.
Taule (wallon), 142.
Tentamentum (lat.), 91.
Tentare, tentatio, tentator (lat.), 91.
Temps (faire la pluie et le beau —), 111.
Testa (lat.), 164.
Tête, 38, 39, 75, 164; être deux —s sous un bonnet, 11 avoir la — près du bonnet, 111; — -d'âne, — -de-bœuf, — -de-dragon, — -de-lièvre, 52.
Ticket, 168.
Timbre, 49, 81.
Tirer (mauvais archer, il tire mal), 111.
To (angl.), 103.
Toilette, 77.
Toison, 51.
Tôle, 142.
Ton 190.
Tondu, 12.
Tonnant, 190.

Tonsus (lat.), 12.
Tonte, 51, 63.
Torcher, 160.
Tortue, 42, 109.
Toujours, 128.
Toutefois, 128.
Traire, 58.
Transgressio (lat.), 91.
Travail, 49, 193.
Travailler, 193.
Trépasser, 160.
Triomphe, 110.
Tromper, 157.
Troia (lat.), 57.
Trône, 50.
Troubler, 168.
Trouver, 11.
Truie, 57, 95, 109.
Tsato (prov.), 164.
Turlupinade, 95.
Twei, (meine Schau sint —) (bas all.), 102.
Two (come a-two)(angl.), 102.
Urbs (lat.), 165.
Util, 197.
Utile, utle, 168, 196, 197.
Vaisseau, 40.
Valenciennes, 95.
Valet, 42, 93.
Valeur, 145, 188.
Valeureux, 189.
Vandales, vandalisme, 95.
Vantard, 190.
Vanterie, 190.
Vanteur, 190.
Vaslet, vasselet (v. fr.), 93.
Vaudeville, 95.
Velours, 57; faire patte de —, 111.
Venditus (lat.), vendu, 12.
Verbum (lat.), 165.
Verdier, 57.
Verd, verdoyer, 191.
Verjus, 128.
Verre d'eau, 49.
Vers (tirer les — du nez), 111.
Veru (lat.), 163.
Verum (lat.), 163.
Vesse-de-loup, 52.
Veü, 12.
Veuve, 47.
Viande, 160.
Vider (un étang), 49.
Vieil-Castel, 50.
Vieil homme, 51.
Vil, vile, 196.
Vilain, 53.
Vilainer, 194.
Vilenie, 194.
Villa, ville, 49, 53, 93, 165.
Virgilien, 95.
Virtutes (lat.), 91.
Virum (lat.), 163.
Vis, 157.
Visus (lat.), 12.
Vocatio (lat.), 91.
Voile, 47.
Vol (oiseau de haut —), 98.
Volupté, 145.
Vorstellung (allem.), 71.
Vu, 12.
Werfen (allem.), 69.
Würfel (allem.), 69.
Zwei (all.), 102.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.
PRÉFACE. VII
INTRODUCTION.. 1

PREMIÈRE PARTIE. — Comment naissent les mots..... 29
CHAPITRE Ier. — Vue générale de la question.......... 31
CHAPITRE II. — Conditions logiques des changements de sens.. 36
I. Du mot.. 36
II. Formation du substantif........................ 40
III. Changements de sens ou *Tropes*................ 45
IV. Synecdoque. Restrictions de sens : 54
A. Absorption du déterminé par le déterminant.. 55
B. Absorption du déterminant par le déterminé.. 57
V. Synecdoque (suite). Extensions de sens.......... 60
VI. Métonymie.................................... 62
VII. Métaphore.................................... 63
VIII. Oubli ou Catachrèse.......................... 67
IX. Modifications complexes....................... 73
A. Rayonnement................................ 73
B. Enchaînement................................ 76
X. Conclusion.................................... 84
CHAPITRE III. — Actions psychologiques............... 88
I. Changements historiques........................ 90
II. Modifications psychologiques................... 99
CHAPITRE IV. — Conditions philologiques.............. 114

DEUXIÈME PARTIE. — Comment les mots vivent entre eux....... 121
Chapitre Ier. — Contagion....... 124
Chapitre II. — Réaction....... 129
Chapitre III. — Concurrence vitale....... 134
Chapitre IV. — Synonymie....... 138

TROISIÈME PARTIE. — Comment les mots meurent....... 149
Chapitre Ier. — Mots historiques....... 152
Chapitre II. — Termes généraux....... 154
Chapitre III. — Actions destructives....... 162
Chapitre IV. — Archaïsmes....... 170
Appendice Ier....... 179
Appendice II....... 187
Index des mots cités....... 201

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.





